

Daniel Gagné

Suite algonquine

Récits de mes séjours chez le peuple algonquin d'Abitibi
(1975-2005).

Cataloguage

ISBN : 978-2-9817460-2-3

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2018

Bibliothèque nationale du Canada, 2018

2018

Copyright : Tous droits réservés

Du même auteur :

Kipawa. Deux sangs, éditions du Soleil de Minuit, 2005

Chroniques hispano-américaines, éditions Kindle publishing,
Amazon, version numérique et version papier, 2018

Photo page couverture : une vieille Algonquine du Grand Lac Victoria,
auteur inconnu

Introduction

En 1968, un jeune Québécois d'à peine 17 ans choisit de s'enfermer seul au sein d'une petite communauté algonquine perdue dans l'immense réserve faunique La Vérendrye. Pourtant, rien ne le destinait à entreprendre une pareille aventure. À l'époque où tous ceux de son âge rêvaient de voyager de par le vaste monde, portés par la vague hippie de ces années folles, lui rêvait d'apprendre la langue algonquine. Et la seule façon de le faire était d'aller vivre leur vie avec eux, « dans le bois », pas très loin de son coin natal. Malgré leur méfiance naturelle, il réussit à les amadouer un peu, suffisamment pour s'installer pendant un mois auprès de la famille Wawati dans la réserve algonquine de Lac-Rapide (*Kitiganich*). Un fou parmi les damnés de la terre !

Ce dont on ne se doutait guère à l'époque c'est que sa folie était littéraire. En effet, après avoir connu, plus jeune, l'euphorie des premiers jets de création, le petit écrivassier s'était finalement rendu compte qu'il ne faisait que plagier les milliers d'écrivains français qui l'avaient précédé sur la route de la littérature. Comment sortir des sentiers battus alors que tout avait déjà été dit ? Un jour, il eut cette illumination : « pourquoi ne pas apprivoiser une langue totalement dépourvue de toute influence littéraire, du moins dans sa partie écriture, pour pouvoir y jeter les premières bases de cet art ? » Défricher une terre vierge, créer avec du neuf, de l'indompté. Il avait d'ailleurs la chance inouïe d'habiter près d'un peuple qui utilisait une telle langue. Un peuple côtoyant le sien, mais qu'on préférait ignorer, sinon mépriser. Ce peuple obscur, intimidant, voire repoussé, c'était le peuple algonquin. Il marcha courageusement vers eux, la main tendue.

Ce fut le début du premier séjour. Il se rendit vite compte que ce ne serait pas une sinécure que d'apprendre une langue qui n'avait rien de commun avec tout ce qu'il avait connu auparavant (les

langues latine et anglaise). Sans professeur, sans manuel de grammaire, sans dictionnaire, sans même un orthographe, la tâche s'est vite avérée immense. Et pour ce qui est de la littérature, l'objectif apparaissait à des années-lumière devant soi. Les choses auraient pu en rester là. Une autre bonne idée qui ne pourra pas se réaliser sur terre...

Mais, à force de se battre pour simplement survivre parmi les familles de la réserve, il finit par découvrir, derrière leur parler, tout un peuple d'hommes, de femmes et d'enfants passionnants si on se donnait simplement la peine d'oublier un peu leur infortune. Peu à peu, sans qu'il s'en rende vraiment compte, l'apprentissage de l'algonquin devint un objectif secondaire, un moyen de rejoindre le quotidien un tant soit peu intime de ce qu'il faut bien appeler une autre culture, si proche et si éloignée de la sienne. Baudelaire et Rimbaud firent place à Papatisse, à Pénosway et à Kistabish dans l'ordre de ses préoccupations. La quête littéraire, au départ tout esthétique, se transforma en un simple besoin de décrire le riche environnement auquel il avait un accès privilégié.

À ce premier séjour en succédèrent plusieurs autres, chacun lui permettant d'approfondir son lien avec non plus un peuple tout entier, mais des hommes et femmes de cœur, qui lui ouvraient les portes de leur monde, à la fois terrible et beau. Peu à peu, il se mit à fuir les « réserves » fédérales, les ghettos où l'alcool et la violence règnent en maîtres. Il s'est installé sur les terrains de chasse et trappe avec des familles nomades. Il a eu alors accès à une autre indianité, celle où les objets et les animaux de la vie courante ont une âme, celle où la vie rêvée donne un tout autre sens au « réel », cette face obscure de la vraie vie. L'autre vie, celle de l'écoute attentive des manitous qui enseignent aux hommes leur humble place dans ce monde.

Finalement, c'est lui, le petit écrivassier, qui fut transformé. Il ne verrait plus jamais de la même manière sa vie de Blanc parmi les Blancs. Il prendrait sur son dos, un peu de la peine immense dont on a affligé les Algonquins.

Il vous livre aujourd'hui une partie (en commençant par le deuxième séjour) de ce qu'il a vécu au fond des forêts sauvages, avec des Sauvages, à essayer de dompter sa propre nature sauvage.

Table des matières

Le deuxième séjour.....	9
Ishpémouk	45
L'oeil du teepee.....	49
Mille ans et un jour à Joutel.....	55
Le troisième séjour.....	56
Le quatrième séjour	61
Panji.....	71
Annie.....	73
Le cinquième séjour	79
Wigwamie	99
Le combat de l'ours.....	111
Tchimán	123
Kinojéchich tchimankak.....	129
Outardes en avril.....	151
Bruit du silence dans la ouache.....	153
Les loups me manquent!.....	157

Le deuxième séjour

Chez les Algonquins du parc La Vérendrye
Lac Simon, le 5 juillet 1975

Je voudrais parler un peu de moi de ce qui m'arrive ici. Je suis arrivé depuis peu. Toute une réadaptation à faire depuis mon dernier séjour, au lac Rapide il y a près de sept ans. Les deux communautés ne semblent pas avoir de liens étroits et j'ai l'impression de repartir à zéro.

Mais, depuis mon arrivée tout allait très bien jusqu'à cet après-midi. Les premiers contacts ont été très faciles et très rapides. Si bien qu'hier soir ma maison était pleine de monde (il y en avait même certains que je n'arrivais pas à mettre à la porte). Ce matin, je suis allé voir Jean P. qui m'a enseigné, grosso modo, la façon de m'y prendre pour obtenir la collaboration des gens, mais sans les froisser.

Évidemment ce n'est pas une façon de faire rapide et efficace qu'il m'a suggérée mais à long terme, elle devrait s'avérer la meilleure. Il m'a donné aussi le nom de la personne à rencontrer pour obtenir la permission de me rendre au Grand Lac Victoria (GLV) l'endroit où je rêve de m'installer pour mon travail sur la langue algonquine. Assez rapidement j'ai rejoint le bonhomme en question, Donat P. ,chef de la bande du GLV, de passage ici au Lac Simon. Là encore, ça été très bien. Ce dernier m'a même offert de m'amener là-bas dès cette semaine et de lui servir de chauffeur (car il n'a pas de permis de conduire). Tant mieux si je peux ainsi le dépanner J'espère cependant qu'il ne m'oubliera pas mardi prochain, jour où il doit retourner là-bas.

Et puis la douche froide est arrivée cet après-midi. Ma voisine assise sur sa galerie, en train de vider sa grosse bière, s'est subitement mise à m'apostropher, à me dire que je n'avais rien à faire sur une réserve indienne, que j'occupais une maison qui devait servir uniquement aux Indiens, que certains Indiens avaient demandé d'habiter cette maison et se l'étaient vu refuser et que moi, un " White man ", je me pavanais arrogamment à la face de tous les Indiens, etc, etc . Je lui ai dit que c'était le remplaçant du chef de la réserve lequel est parti à la Baie James actuellement) qui m'avait offert la maison, sans même que je la demande et qu'avant d'accepter son offre, je m'étais assuré à

deux ou trois reprises, que personne parmi la population indienne n'en avait besoin. Ce qu'il m'a toujours confirmé.

En entendant ma réponse, elle s'est mise à se fâcher carrément, à déblatérer de plus belle contre le remplaçant du chef, disant qu'il était vendu aux " *White men* " et qu'il avait " *the hearth tight* " quand il s'agissait d'aider les Indiens. Elle m'ordonna ensuite de venir chez elle pour une explication entre quatre yeux. Ce que je fis.

Là elle s'est mise à me raconter toute une tragique et romanesque histoire à propos de son père, qui avait été chef du GLV trente ans auparavant, qu'elle même était princesse et qu'elle devait devenir " *queen* " mais que à la mort de son père ... les choses se sont mises à tourner mal . Si bien qu'aujourd'hui elle buvait du " *chikobi abo* ", une grosse bouteille de bière Laurentide, entre sa soeur à moitié saouïle qui ronflait à ses côtés et un " *Wémitchigoji* " ahuri (moi) en face d'elle, qui se demandait très sincèrement s'il ne valait pas mieux pour sa santé prendre la poudre d'escampette sans demander son reste et ne plus jamais, jamais avoir affaire avec les Indiens.

Quelqu'un en auto est arrivé ensuite, klaxonnant bêtement à la porte, mettant fin à un grand discours sur Dieu, " *God* " ,qui est au ciel mais pas dans la messe, pas chez les catholiques, ni chez les protestants, ni chez les "*Christians*" et toutes les autres religions. Dieu qui est au ciel et qui va la punir pour son ivrognerie (" *He's gonna punish me* ") et l'envoyer en enfer. Elle le sait qu'elle ira en enfer, mais elle va continuer à boire quand même. Et c'est pour oublier çà qu'elle boit probablement. Malheureusement, plus elle boit, plus elle y pense ...

Et le klaxon dehors qui bêle, bêtement. Si bien que je me lève et que je vais voir. Je suis tout réjoui de découvrir qu'il s'agit de Donat P. . Je lui demande s'il attend quelqu'un. Il me répond que non. Il klaxonne tout simplement devant la porte. Si quelqu'un parmi ceux qui sont dans la maison veut embarquer dans sa galère, qu'il le fasse. En attendant, il klaxonne.

Il m'offre une bière puis devant mon refus, un "Coke". Je refuse aussi, je ne sais trop pourquoi, car j'avais grand soif. En réalité, j'étais trop ébranlé pour savoir ce que je faisais. Mes oreilles bourdonnaient. Mes jambes me soutenaient mal. Devant moi, il n'y avait qu'un grand vide, là où auparavant s'étaient confortablement installés mes plus beaux rêves de retour à la nature, de dépassement des barrières raciales, de mission linguistique, etc, etc. Plus rien maintenant. Je me retrouvais "*Wémitchigoji forever*", stupidement assis en travers de la route du progrès, comme un chien devant un bulldozer. "*You want to learn talking Indian ! Why ? Stupid ! -- Ki kiouskwé Wémitchigoji!* Stupide stupide stupide.

Même les Indiens ne veulent plus parler l'indien. Va t'en donc dérouler tes dévidoirs à rêves ailleurs beau parleur à peau blanche, ailleurs que devant les pleurs et la bave blanche d'une princesse indienne vouée à l'enfer et à l'alcool, les bras ballants au bout de sa grosse Laurentide, et les yeux encore tous frémissants de révolte devant l'injustice du monde, après avoir macérés pendant trente ans dans la douleur acide de n'avoir pas compris pourquoi... les choses avaient tourné ainsi ... "Why ?"

Et toi "*Wémichigoji*", tu perds ton temps. Tu veux jouer aux funambules sur des ficelles qui n'ont même pas la force de se supporter elle-mêmes. Tu auras une femme et des enfants à faire vivre. Ce n'est pas avec cette sorte de chimère que tu y arriveras. Retourne-t'en sagement chez toi ... *Leave us alone, Wémichigoji !* C'est ici le terminus de la race. Laisse-nous nous-mêmes enterrer nos morts. Va, passe ton chemin, pousse ta merde un peu plus loin.. On a bien assez de se voir nous-mêmes mourir à petit feu, sans avoir en plus à héberger un de nos bourreaux blancs, venu assister à nos gaies funérailles.

Vous nous avez donné l'alcool pour creuser nos tombes, cela est amplement suffisant. On ne veut pas du cadavre de vos rêves mystiques et autres à côté du cadavre de notre race. "*Madja Wémitchigoji ! Go back from where you belong !*"

Comment puis-je continuer ?

Je suis complètement fou car je décide que oui. Je continuerai, au moins jusqu'à mardi, jusqu'à la promesse que m'a faite Donat P. de m'amener au GLV . J'ai hâte de partir d'ici. Bien que somme toute tout le monde ait été très gentil avec moi, je découvre l'autre bord de la médaille, l'autre bord de leur généreux accueil, me laissant avec mon désespoir et l'incertitude face à l'avenir.

Dimanche le 6 juillet 1975

Ca va un peu mieux aujourd'hui. Ma voisine dégrise lentement et ne me parle plus du tout. Mais je sais très bien comment interpréter ce silence maintenant. Je marche les fesses serrées chaque fois que je passe devant sa maison.

La journée a été assez calme. Durant l'après-midi, j'ai pu établir quelques contacts avec un groupe de jeunes lors de ma baignade quotidienne. Ceci grâce à la présence d'Alex C. (que j'avais connu à l'époque où il fréquentait le Pensionnat indien de St-Marc-de-Figuery) qui se trouvait fortuitement parmi le groupe et qui m'a permis de briser la glace. C'était une vraie beauté de les voir plonger du haut d'un tremplin de fortune qu'ils s'étaient fabriqués. Je ne pouvais qu'admirer et contempler ce qu'il faut bien appeler dans ce cas leur "grâce naturelle". Inconsciemment, cela me réchauffa le coeur et chassa le souvenir des durs propos de ma voisine, hier.

Au début de la soirée, un drôle de numéro est venu me retrouver pendant que je fumais ma pipe sur la galerie de la maison. Il s'agit de Delphis J. . Chambranlant et souriant, la bouteille de Labatt 50 à la main, il s'est mis à parler de tout et de rien, m'expliquant sa profonde philosophie de la vie. " *Life comes from your cock and not from heaven or from God !* ". Les

religions ne servent qu'à enrichir les prêtres en bernant les pauvres gens.

Lui-même, il est fort et débordant de vie. Pendant quatorze ans, il fut soldat dans l'armée américaine. Il y a appris à se battre et surtout à diviner la bataille. Quand il se met à parler de ses combats, ses yeux se mettent soudainement à briller et son regard flotte dans de curieux paradis pleins de côtes fracturées, de mâchoires pendantes, de crânes fendus, etc, etc. Il est allé à la guerre du Vietnam. Au début seulement. Ce n'était pas la vraie guerre à ce moment. : " *just bombing* " qu'il me disait. Les bombes ne tuent pas les gens, essayait-il de me persuader. Lui-même n'a eu l'occasion d'en tuer que quatre ou cinq, " pour défendre sa peau ". Plus il parlait, plus il s'apaisait. Il finit par s'asseoir sur la grande contradiction qui l'avait fait trébucher dans l'alcool. La vie c'est tout ce que nous avons. Il n'y a pas de paradis, de vie après la mort. Il est fou d'enlever aux gens le seul bien qu'ils possèdent vraiment, leur vie. Alors, pourquoi avoir fait la guerre ? C'était aussi une sorte de désespoir, mais moins amer que celui de ma voisine. Au moins parlait-il de vivre celui-là et il ne me parlait pas comme à un bourreau de sa race.

Il m'emmena ensuite dans la maison d'un parent où un groupe d'Indiens s'étaient rassemblés autour de caisses de bières, alimentant ce qui semble être leur perpétuelle ivresse. Dans certains cas il s'agit presque d'une seconde nature. Cela dure des jours et des semaines. Ils ont l'ivresse triste. Silencieux et pensifs, ils vous regardent passer avec de grands yeux vides .

Une querelle de ménage éclate soudain à mes côtés. Une robuste matrone assomme son petit mari à coups de chaise sur la tête. Lui, il ne dit rien pendant tout ce temps. Puis quand elle a terminé ses excès, il se met à pousser un long et pénible gémissement, sanglotant et marmonant des choses incompréhensibles pour moi. L'origine de cette plainte me semblait non pas remonter à l'incident précédent mais à des générations en arrière, là où la mémoire n'est plus que le douloureux calvaire d'un peuple. Comme d'habitude, lorsque j'assiste à ces orgies funéraires, ils veulent m'obliger à boire. Si

j'accepte, je ne suis qu'un maudit profiteur de Blanc, allant quêter un peu de boisson jusque dans le fond des "réserves " et si je refuse, je ne suis qu'un maudit Blanc dédaigneux, refusant de trinquer avec eux, parce que je les méprise...

Face à de pareils dilemmes, je préfère m'esquiver. Ce que je fis à la première occasion. Je suis allé ensuite au parc d'amusement des enfants, que quelques adultes et beaucoup d'enfants fréquentent le soir. Là j'ai rencontré la soeur de Charlie A. qui parle très bien français et avec qui j'ai conversé pendant un long moment. Elle fut assistante-infirmière au dispensaire d'ici pendant un bout de temps. Elle aimait beaucoup son métier, mais elle se faisait trop "achaler après ses *shifts*" . On allait la réveiller en pleine nuit, etc, etc. Un jour elle en a eu assez et elle a tout lâché. Maintenant elle ne fait rien. Elle va bientôt se décider à descendre à Montréal rejoindre son frère et travailler là-bas. En attendant, elle profite un peu de la vie. Elle et sa mère ont flambé \$ 300 au cirque à Val d'Or en deux jours...

Comme j'allais me coucher, un bonhomme à chemise blanche est venu me trouver pour faire un brin de causette. Il venait du Lac Rapide, où j'ai séjourné il y a sept ans. On s'est mis à jaser du temps passé, comme de vieux amis. On a parlé de Jim Nottaway, qui m'avait hébergé chez lui à ce moment-là, de sa terrible femme Nina, qui n'aimait pas les "*Wémitchigojik*" , de sa fille Tanich, si gentille pour moi et avec qui je tannais des peaux d'original.

Il m'a raconté la noyade de Jim Nottaway, survenue après mon départ de cette réserve. Une drôle d'histoire, qui a eu pour unique témoin un enfant de cinq ans, le petit-fils de Jim. Jim était le fis d'Alec, lequel a eu cinq fils. Parmi ces cinq, trois sont morts, tous noyés. Alec lui-même est mort, noyé aussi. Le légendaire chef Donat Mégacouche est mort noyé lui aussi, il y a quatorze ans.

Il y a beaucoup de noyades chez les Indiens. Hier on a trouvé une femme noyée au Grand Lac Victoria et l'an passé, un bébé et une femme ici au Lac Simon (c'est du moins ce que m'ont raconté des enfants). Ces noyades se produisent la plupart du

temps sans témoins ou presque. Il serait intéressant je crois de faire un petite étude sur les cas de noyades dont les gens se souviennent...

J'entends Delphis J. qui gueule et qui chante dehors. Il est temps d'aller me coucher....

Lundi le 7 juillet 1975

Aujourd'hui, Donat est venu me chercher pour conduire son auto (car il n'a toujours pas de permis de conduire) jusqu'au Grand lac Victoria. J'étais très content et j'ai sauté sur cette occasion que je n'espérais plus. Hélas, je n'ai pas eu le temps de préparer mes affaires et je suis parti avec eux presque aussi nu qu'un ver de terre. Si jamais on ne pouvait pas revenir ici la journée même, je ne savais pas ce qui m'arriverait. De plus, je n'avais pas mon permis de conduire avec moi. Je l'avais laissé à Rouyn, ne sachant pas alors que, grâce à ce permis, j'aurais une occasion en or de passer le reste de mon voyage dans les réserves du parc La Vérendrye.

C'est donc le coeur serré et l'esprit inquiet que je mis au volant de ce vieux *Chevrolet* poussiéreux et brinquebalant, bondé à craquer d'hommes, de femmes et d'enfants qui allaient à l'enterrement de la noyée du Grand Lac Victoria.

Je ne savais pas si on se rendrait. L'état de l'auto m'en faisait douter. Les amortisseurs n'amortissaient plus rien, les pneus étaient usés à la corde, la transmission grinçait sinistrement, le volant me valsait dans les mains et le silencieux, arraché du pot d'échappement, pendait comme une mâchoire décrochée sous l'essieu arrière ! Chaque fois que j'accélérais, le moteur se mettait à gronder comme un lion à qui on vient de couper la queue ! J'avais très peur de rencontrer un auto-patrouille de la

SQ. Nul doute qu'un vacarme pareil leur aurait mis la puce à l'oreille et qu'ils nous auraient repérés : moi qui conduisais sans permis, Donat et quelques autres qui buvaient à qui mieux mieux dans l'auto remplie de bouteilles de bière ... Ça leur aurait fait une des plus belles prises de la journée !

Plus je roulais et plus je réalisais que j'avais été complètement fou d'accepter de conduire cette auto. Mais c'était la plus belle occasion pour moi d'aller jeter un coup d'oeil sur la fameuse presqu'île des Indiens au Grand Lac Victoria, un des plus vieux établissements indiens encore occupé dans la région (l'église a été construite en 1856, d'après ce que Donat m'a dit). Heureusement, il y a un bon Dieu pour les Indiens et nous n'avons pas croisé d'auto-patrouille sur notre route.

Arrivés à la barrière du parc La Vérendrye¹, Donat m'a averti de ne pas laisser le garde-barrière fouiller son auto. La "loi des Indiens" leur accorderait le privilège de traverser le parc sans être fouillés. La "loi des Indiens" leur accorde aussi beaucoup d'autres privilèges, entre autres celui, m'a-t-il dit d'abattre n'importe quel orignal, ours ou autre gibier qui se trouve au bord de la grand' route. Je trouvais une telle autorisation assez étonnante, et tellement injuste pour l'orignal !

En chemin, nous avons fait un arrêt à "*Jackson's landing*" où Donat a pu faire un téléphone à Rouyn gratuitement grâce au radio émetteur qui se trouve sur place. Cet établissement m'a toujours intrigué. Quelques Indiens vivent là pendant l'été et quelques Blancs aussi. Il y a une station d'observation météorologique, ainsi que les vestiges d'une installation pour machines à vapeur. Ce devait être un très important "*outfitter*" (pouvoyeur) à l'époque. Puis nous somme repartis au milieu de notre vacarme habituel, après avoir fait un brin de causette avec le chauffeur de taxi (un Blanc), René, qui venait d'amener là Andrew H. et sa famille (pour un prix raisonnable). Il me semble un bon diable ce René. Les Indiens semblent l'apprécier.

¹ À cette époque, il y avait un poste de contrôle à l'entrée nord, et à l'entrée sud du parc La Vérendrye.

Nous sommes parvenus sans incidents jusqu'à la fourche du barrage Dozois et avons emprunté cette route forestière qui mène au Grand Lac. Là, Donat a pris le volant. Le chemin est très "*rough*" et il le connaît bien. Et la "loi des Indiens" lui permet de conduire même sans permis dans les routes forestières ! Peu de temps après nous être engagés sur cette route, ce qui devait arriver, arriva. Un "*flat*" bête et méchant, à une roue avant. Je m'empresse de commencer à changer de pneu lorsque je m'aperçois que le pneu de rechange est lui aussi complètement dégonflé ! Pas de pompe à air à moins de 50 km autour. Heureusement, un agent du Ministère des Affaires indiennes (ceux-là même qui sont chargés d'appliquer la fameuse "loi des Indiens"), métamorphosé en ange gardien, passe par là et, après de multiples palabres, nous ramène au garage chez "Ti-Guy Boyer", à l'entrée du parc, faire réparer les deux pneus. Une ou deux heures plus tard, on se ré-engage sur la route forestière en priant le "bon Dieu des Indiens" que notre nouveau pneu, lisse comme une fesse, tienne le coup pendant les 16 milles qu'il nous reste à faire. Le bon Dieu y a vu et environ une demi-heure après, nous étions face à la presqu'île des Indiens (inaccessible par la route). Tout le monde était plus détendu, soulagé de rentrer au pays. Donat klaxonnait à qui mieux mieux pour avertir ceux d'en face qu'il fallait envoyer un bateau venir nous chercher. Finalement, un canot à moteur est venu et nous a amenés sur place.

En débarquant, le spectacle que j'avais sous les yeux me bouleversa. C'était les Indiens tels que j'ai toujours voulu les connaître ! Une trentaine de cabanes de grosses planches disséminées ça et là, des canots partout le long des rives, des peaux d'originaux lavées dans l'eau de la rivière, des enfants tout nus qui se baignaient ou pêchaient sur les rives, la "*bannique*" qui cuisait sur des feux de braises, à côté d'immenses chaudrons de fonte, où mijotait un quelconque bouilli de "*mouss wiass*". Un peu plus loin, au-dessus de l'une des maisons, flottait le drapeau noir traversé d'une croix blanche, signe de la présence d'un mort dans cette maison.

Donat me laissa complètement seul, livré sans défense à la curiosité de tous, curiosité souvent mêlée de méfiance et de haine à l'égard des Blancs. Ce premier contact est toujours très dur. Je m'avance tranquillement au milieu d'eux et me rends jusqu'à l'endroit où on a exposé la noyée. Là, des hommes s'affairent à fabriquer un cercueil, pendant qu'à l'intérieur, quelques vieux et vieilles, leurs livres de prières à la main, marmonnent d'anciens cantiques en algonquin. Demain, on l'entermera dans le petit cimetière là-haut, derrière l'église.

De jeunes enfants s'attroupent bientôt autour de moi. Comme d'habitude, ils se mettent à me toucher partout, puis, leur attention se concentre autour de ma barbe ("*Ki michakoudoune*") et de mes lunettes ("*wapukaonne*"). Ils tirent sur ma barbe jusqu'à m'arracher quelques petits cris et là, leurs yeux pétillent de bonheur !

Le missionnaire est là, à côté de moi. Pendant un moment indifférent, il s'approche tranquillement et me demande si je me suis écarté dans le bois pour me retrouver, moi un Blanc, dans un endroit pareil. Je lui ai répondu que non, que c'était bien ici que je voulais venir. On cause ensuite un peu, de mes projets linguistiques entre autres. Je ne m'attendais à aucun encouragement de sa part. Ce qu'il ne manifesta pas non plus. En fait, il m'a semblé lui être plutôt antipathique. Je suis certain qu'il essayera de me décourager si j'entreprends de demeurer ici. Il me quitte sans un au revoir, à la manière indienne.

Peu de temps après, Donat vient me chercher : on s'en retourne au lac Simon. Et les funérailles ? Inutile de demander des explications, j'imagine.

Je ne sais pas quand j'aurai l'occasion de revenir au Grand lac Victoria, mais j'espère que ce sera très bientôt.

Mardi, le 8 juillet 1975

Il s'est passé peu de choses aujourd'hui, sauf que ce soir, Donat est venu me chercher pour conduire son auto jusqu'au Grand Lac. J'avais, cette fois, tout mon bagage avec moi, et j'étais très content de pouvoir enfin aller là-bas. Hélas, la transmission du vieux tacot nous a lâchés à quelques milles seulement de Louvicourt, en pleine nuit. Perdus, désespérés au milieu des mouches noires, nous avons dû revenir sur le pouce au Lac Simon. Là, nous avons rencontré un Indien qui a accepté de remorquer l'auto de Donat avec sa vieille Dodge. Naturellement c'est moi qui prenait les risques, au volant du véhicule remorqué. Toute une aventure, par une nuit glaciale et étoilée, où le bon Dieu des Indiens veillait encore sur nous...

Mercredi le 9 juillet 1975

De bonne heure aujourd'hui, Donat s'amène avec son auto, qu'il a pu réparer lui-même. Quel débrouillard ! Enfin nous reprenons la route jusqu'au Grand Lac Victoria. Près de 1 200 km de périmètre, me précise-t-il. Un vent, même léger, rend toute navigation très périlleuse pour les légers canots de bois et de toile des Indiens.

Donat a fait installer un silencieux neuf, mais qui n'est pas fabriqué pour le type d'auto qu'il possède. Par conséquent, nous nous retrouvons avec le pot d'échappement et son silencieux à seulement huit cm du sol environ et, avec l'usure actuelle des amortisseurs, au moindre cahot (et Dieu sait s'il y en a), nous "touchons le fond". Le chemin forestier est en très mauvais état, surtout le dernier sept km, qui n'est pas entretenu par Hydro-Québec et où de grosses pierres émergent à 15 cm, et même à

25 cm parfois, du sol au milieu du chemin, nous forçant à serpenter tout autour. Le trajet est donc très lent, mais nous finissons par nous rendre jusqu'à l'*agamik*. (C'est ainsi qu'ils appellent l'espèce de débarcadère qui termine la route et d'où nous devons prendre les canots). Re-sémaphore des klaxons. On vient nous chercher et nous revoilà de nouveau dans la presqu'île.

Là, je m'installe près de la maison de Donat. Un tas de jeunes Indiens tournent bientôt autour de moi, m'aidant à monter la tente, me jouant des tours et s'émerveillant d'entendre les quelques mots d'algonquin que je connaisse. A chaque expression que je leur sors, ils renchérissent en m'en révélant de nouvelles et bientôt, je me retrouve assis par terre au milieu d'eux, carnet et crayon à la mai, notant les découvertes à mesure qu'ils me les révèlent, oubliant complètement de finir la mise en place de ma tente. Car je sais que l'enthousiasme du début n'est que passager et que bientôt, ça les agacera que je leur demande constamment : " Qu'est-ce que tu dis ?", "Peux-tu répéter cela ?", "Qu'est-ce que ça signifie ?", "Comment dit-on ...?"

Un peu plus loin, un groupe de vieux et vieilles s'est rassemblé autour d'une des cabanes et ils se mettent à m'observer avec une insistance très gênante pour moi. Chacun de mes gestes est étudié avec soin et je soupçonne leurs commentaires ironiques dans mon dos sur la façon dont je m'y prends pour monter ma tente, qui par malheur n'est pas une de ces tentes modernes auxquelles ils ne comprennent rien, mais bien une humble tente de "prospecteur", dont ils connaissent tous les secrets depuis leur tendre enfance.

Mais enfin, peu m'importe, je continue mon travail comme si de rien n'était. Depuis mon arrivée parmi eux, je remarque que plus les Indiens sont âgés, plus ils semblent réticents à me laisser pénétrer dans leur domaine. Les vieilles surtout me semblent redoutables. J'ai peur des puissants traits que jettent leurs petits yeux bridés dans certains regards en coin qui me sont destinés... L'arrivée est toujours un dur moment à passer. Il est difficile de supporter leur curiosité sans retenue et le malin plaisir

qu'ils semblent éprouver à vous appeler "*Wémitchigoji*", le différent des autres, l'étranger .Mais tant de fois, ils se sont faits traiter de « Sauvages » dans leur passé...

Vendredi, le 11 juillet 1975

J'écris ces quelques mots dans la maison de Donat, à la lueur du fanal à gaz, sur le coin de la table. Il est tard. Je suis très fatigué, mais avant d'aller me coucher, je dois attendre que Freddy, le fils de Donat, s'endorme. Le chauffeur du patron est aussi *baby sitter* d'office...

Donat et sa femme, Mani (Marie, prononcé à l'algonquienne), sont partis chez "Ti-Guy Boyer" , supposément pour conduire des gens là-bas . (Donat est le seul à posséder une auto sur la réserve actuellement. Il joue un peu le rôle de taxi pour la communauté). Je redoute cependant qu'ils ont plutôt *kitchi minèkwé*, qu'ils se sont saoulés et qu'ils ne rentreront pas cette nuit. Sinon, ils auraient normalement dus être revenus depuis belle lurette.

Hier, j'ai connu une journée harassante. J'ai dû conduire l'auto de Donat pendant environ 350 km, d'abord au garage à Val d'Or, puis à une réunion des chefs algonquins à Amos.et finalement, à un match de lutte à Senneterre ! Après quoi, ce fut le retour au Lac Simon. Il y aurait beaucoup à dire sur ce que j'ai vu et vécu pendant cette journée, mais je préfère pour l'instant laisser mûrir mes premières impressions, histoire de laisser le temps à l'essentiel de décanter du superflu.

Il y avait beaucoup d'Indiens à Senneterre pour le match de lutte. Ceux du sud, des réserves du parc La Vérendrye et du Témiscamingue, puis ceux du nord, le long de la ligne de chemin de fer Senneterre - La Tuque. C'est une vraie passion qu'ils ont

pour la lutte. Pourtant, contrairement aux Blancs, ils sont, pendant les matchs, très calmes et très dignes (du moins d'après ce que j'en ai vu ce soir-là), alors que tout dans ce spectacle est conçu en vue d'exciter puis d'assouvir les plus bas instincts de violence chez les spectateurs. J'ai souvent remarqué d'ailleurs que le spectacle de la violence pure ne déclenchait pas chez eux une réaction en chaîne, comme c'est souvent le cas chez les Blancs, notamment dans les batailles d'hôtels, où la violence se répand comme une traînée de poudre. Alors que chez les Indiens, on ne trouve qu'un attroupement de curieux, silencieux autour de deux adversaires. Ils regardent les gens se battre, sans mot dire, sans faire un geste pour porter secours à l'un ou l'autre, comme indifférents à l'issue du combat.

Cette même indifférence, ou ce qui semble l'être, se retrouve également dans les yeux de ces enfants de 10-12 ans qui se promènent lentement autour des "cadavres" de leurs parents ivres morts, affalés sur le sol, enroulés dans les suites peu glorieuses de la fabuleuse et pénible orgie qui suit l'arrivée des « chèques » (les allocations familiales, entre autres) du début de chaque mois... Qui sondera le fond de ces regards d'enfants ? Pour moi, dans ces regards, je ne vois qu'une chose : la triste certitude qu'un jour eux aussi finiront comme leurs parents, la triste certitude que tous les Indiens, parce qu'ils sont Indiens, sont destinés à la même boucherie...

Dans le cimetière indien qui est ici à l'île du Grand Lac Victoria, complètement envahi par la végétation environnante, on peut encore discerner ça et là quelques petites croix de bois usées par le temps et, surmontant quelques uns de ces humbles monuments, il n'y a pour toute épitaphe, qu'une bouteille de Molson renversée, fichée au bout de la croix. Ceux d'ici ont bien symbolisé la tragique situation de ce peuple : il n'y aura en effet bientôt plus pour eux rien d'autre à laisser comme héritage culturel à leurs enfants qu'une montagne de bouteilles de bières vides, vides comme les yeux vides de ces petits Indiens de 10-12 ans, se promenant tranquillement autour des cadavres ivres

morts de leurs parents qui ont tant bu... qu'ils en ont jusque vidé les yeux de leurs propres enfants...

Aujourd'hui, il s'est passé peu de choses, sauf que j'ai soudainement l'impression de ne plus seulement être à leurs yeux un anonyme *Wémitchigoji* parmi tous les autres *Wémitchigojik*, mais que je suis maintenant *Ki michakoudounne* ou alors *Ki michakoudounna?*, le "barbu", "Toi, de la barbe ?" C'est toujours ça de pris : vaut mieux être un petit barbu qu'un sale petit Blanc !

En revenant au Grand Lac Victoria cet après-midi, nous nous sommes arrêtés pour ramasser des bleuets. Ils étaient beaux, gros et noirs, comme je les aime. En revenant, la voisine nous a préparé de délicieuses *banniques* aux bleuets, du *minadchich poukwéjigan* dont j'ai actuellement un grand bol plein devant moi (j'en ai d'ailleurs trop mangé ce soir).

Bonne nuit Freddy ! Fais de beaux rêves ! J'aimerais faire de même, mais plus j'écris dans ce petit journal, plus j'en ai à dire sur de bien mauvais rêves.

En effet, j'ai appris aujourd'hui qu'il y avait eu une autre noyade dans les réserves du parc La Vérendrye : une enfant (dont j'ignore l'âge) du Lac Rapide. Cela aura-t-il une fin un jour ?

Avant-hier, je suis allé à la pêche à l'esturgeon (au trident) avec un groupe d'hommes d'ici. Ils avaient amené des carabines au cas où il y aurait eu des originaux. Il n'y a pas eu d'originaux, ni d'esturgeons. Il n'y a eu que deux pauvres femelles huards accompagnées d'une traînée de petits huardeaux, qu'ils ont pris un malin plaisir à pourchasser et à fusiller. Ils tuent tout ce qui bouge, ou presque. En auto, Donat cherche à écraser tout gibier qu'il croise sur la route. Il a même foncé sur un ours une fois ! Il est vrai que c'était pour manger, mais à mes yeux cet instinct paraît étrange, difficile à accepter. Mis à part cet incident, ils m'ont paru superbes, de vrais seigneurs se promenant majestueusement au milieu de leur domaine ...

J'aime beaucoup aller à la chasse et à la pêche avec eux. On les sent tout délurés, pleins de vie, la parole facile, très causants

même, eux qui sont habituellement plutôt taciturnes. Ils faisaient des farces, se jouaient des tours, riaient de bon coeur. Je sentais qu'ils avaient retrouvé là "leur élément", comme on dit. Et ils ne parlaient qu'entre eux, c'est-à-dire en algonquin. Comme si je n'avais pas grand-chose à voir avec tout ça.

A moi, *Wémétchigoji*, qui ai l'habitude de me sentir dans la nature comme un visiteur tâtonnant et timide, ils me sont apparus comme de vrais "maîtres de maison", décidant du droit de vie ou de mort sur tout ce qui les entoure, gérant calmement leur richesse, un territoire vaste comme dix fois le Québec habité !

Cette fois ça y est Freddy, je vais me coucher moi aussi.

Mardi le 14 ou 15 juillet 1975

Avant-hier, je suis allé à Malartic, chercher le permis de conduire temporaire de Donat. J'ai eu le temps de téléphoner à un ami, prendre des nouvelles du "monde civilisé" et en donner des miennes. Tout compte fait, j'avais surtout bien hâte de retourner dans "le bois". Donat devait faire réparer (encore une fois) sa guimbarde au garage à Val d'Or. Le rendez-vous était pris et tout. A la dernière minute, et pour des raisons qui me paraissent encore obscures, il s'est ravisé et on a passé outre...

Aujourd'hui et hier, nous sommes allés à la chasse. Sans succès. Il vente trop et le vent n'est pas du bon bord. (Il est du bord des ours et des orignaux!). Nous n'avons plus de viande ni de poisson depuis près de trois jours. Je commence à tâter du régime des jours maigres : "*nébobi*" (*bouillon de viande*) et macaroni, binnes et "*minadjich*". Plus ça va et plus on se rabat sur le classique menu des temps de famine : "*nibich abo*" (thé) et *bannique* ! Je me demande si moi aussi, je n'écraserais pas avec mon auto une perdrix que je rencontrerais sur mon chemin !

Demain, j'essaierai plutôt d'aller à la pêche ("*goskwé nabi*") avec mes voisins, les Pénosway, qui sont d'excellents pourvoyeurs (à chaque jour, les enfants ramènent à la maison perdrix, lièvres et dorés).

Aujourd'hui, je suis allé me promener dans les bois avec les enfants, derrière l'église. J' y ai découvert plein de "petits fruits" sauvages, comme on dit dans la famille mon père, dont beaucoup sont mûrs actuellement : "*minadjich*" (bleuts), "*mokomidjiminne*" (littéralement "petites baies que mangent les ours", fruits d'amélanchiers), merises ("?"), "*miskwiminne*" (framboises), mûres ("?"), cerises à grappes ("*asséséminne*"). Plus loin dans le bois, il y a beaucoup de noisetiers, de cormiers, de viornes, de spreptopes ("rognons de coq") ainsi que toutes les espèces caractéristiques des forêts humides. C'est vraiment un enchantement pour moi que de découvrir une telle générosité de la nature, au milieu de la disette.

J'étais suivi d'une petite troupe d'enfants, ayant tous leurs "*slingshots*" ou leur fronde à la main, et qui guettaient tout être vivant qui se serait manifesté devant eux. Les "*slingshots*" et les frondes sont ici employés avec grand art par les enfants qui, depuis au moins une vingtaine d'années, s'en servent pour chasser le petit gibier. Je me souviens que, à l'époque de mon enfance , chez les petits Blancs, l'engouement pour le "slingshot" et la fronde n'avait été que très passager et on n'en voit presque plus maintenant. Chez les enfants indiens, au contraire, il semble bien que ces instruments se soient intégrés dans leurs us et coutumes (un peu comme ça s'est passé pour la farine et le thé, à une époque antérieure). On se transmet maintenant cet art de génération en génération. Charlie P. et Donat m'ont d'ailleurs raconté leurs prouesses de jeunesse avec certains fameux "slingshots" qu'ils s'étaient fabriqués. Il faut croire que c'était plus efficace que les arcs et les flèches...

Ce soir, à la lueur de la chandelle, j'écris dans "*ni nagasimounkak*", ma tente de prospecteur, qui a tenu le coup sous les risées du Grand Lac et les sarcasmes des vieilles gens ici. Comble du luxe, on m'a même gratifié d'un lit de camp, sorti

de nulle part, et qui me dorlotte comme il peut dans mon sommeil la nuit. Je commence à apprécier de vivre ainsi, en dehors et avec le dehors, n'ayant pour me séparer des bruits et odeurs habituels de la nuit, qu'une mince couche de toile battant au vent du large. Et je me console beaucoup de cette vie à la dure en savourant chaque soir le privilège de pouvoir m'endormir avec, roulant doucement dans mes oreilles, le bruit mat des vagues frappant les roches du rivage...

Jeudi le 16 ou 17 juillet 1975

Hier j'ai connu une journée assez rude, ayant travaillé tout l'après-midi à peindre le toit de l'église du village ("*Kitchi Zagik*", qu'ici on escamote en "*Tchi Zagik*", le Grand Lac). J'étais avec Donat et quelques hommes disponibles ici. Sous un soleil de plomb, agrippé à des échelles pendues à des câbles, me tenant d'une main et peignant de l'autre ! Par-dessus le marché, j'ai eu à subir pendant tout l'après-midi, un épouvantable mal de tête, peut-être une des conséquences de ma faible alimentation depuis quelques jours (toujours pas de viande ni de poisson). J'espère que le missionnaire me considérera avec plus d'égards dorénavant.

Ce matin, une de nos voisines est venue emprunter la planche à laver de Mani. Je la regardais ensuite faire son lavage dehors dans une cuve débordante de savon et je me disais que le sort des femmes ici est peu enviable (comparé à celui des hommes). En apparence du moins. Car c'est parfois ce que nous disent ceux qui ont pénétré plus profondément à l'intérieur d'une culture, "en apparence".

Moi je ne suis ici que depuis deux semaines et je trouve les apparences bien difficiles à contourner. Je vois que chaque jour les femmes travaillent pendant que les hommes font la sieste...

Elles allument les feux dehors et font chauffer, dans de grands chaudrons de fonte, la soupe pour les repas; elles tannent les peaux, raccommoient les vêtements, vont chercher l'eau au lac, préparent la bannique; elles arrangent le gibier (quand il y en a) et font le lavage, à la façon de nos arrière-grands-mères, sur des planches à laver ou sur des roches plates au bord de l'eau !

Les hommes vont à la chasse et à la pêche si le temps s'y prête. Actuellement, il ne s'y prête pas. Depuis trois jours, il vente beaucoup sur le grand Lac et il y a une vague (*magaan*) trop forte pour que les petits canots des Indiens puissent se risquer bien loin. En attendant des jours meilleurs les hommes dorment ou bien s'assoient sur leur perron, fumant leur pipe et regardant leur femme s'échiner sur leur planche ! Il est vrai qu'il est parfois très dur de faire la chasse, mais il faut avouer qu'il y a quand même de bons moments entre deux expéditions dans la vie d'un chasseur !

Hier soir, j'ai passé une très intéressante fin de soirée avec Hector P. . Nous nous sommes racontés mutuellement les fabuleuses histoires d'*Anichinabéchich* - ce héros venu du dernier fonds de leur dignité, pour les venger de l'oubli de l'Histoire où les Blancs les ont jetés - que nous connaissions chacun de notre côté !

Vendredi, le 18 juillet 1975

Ce soir, exceptionnellement, il fait *tcha notinn*, très calme dehors, et je n'entends pas le bruit habituel des vagues battant contre le rivage. Demain matin, le temps sera à la chasse. Ce soir les hommes sont joyeux et détendus, veillant sur leur perron, à la lumière d'une chandelle ou d'un fanal et se racontant des histoires de *Matchi Manito* (le mauvais Esprit) et de *Kokodjik* (les monstres, toujours aux affûts dans la forêt).

Je reviens d'une petite excursion en canot avec Donat. Nous avons installé un filet de pêche et demain matin, vers cinq heures nous irons lever notre *asibi*. J'ai hâte de voir si nous prendrons quelque brochet ou doré égaré dans ces parages. Car je commence à avoir faim, moi !!!

Cet après-midi, j'ai continué à peindre le toit de tôle de l'église, tout seul cette fois, pendu au bout d'un câble, dans une partie difficile d'accès, au bout du clocher. J'aime un peu trop prendre des risques. La nouvelle peinture aluminium fait quand même un peu d'effet dans le village et je pense que les vieux m'apprécient pour ce geste.

Je commence à me débrouiller un peu avec la langue. Je crois que si je restais ici encore un mois, mes "oreilles se déboucheraient", comme disait Cheryl G., mon prof de linguistique à Montréal et je commencerais réellement à faire des progrès. Actuellement, ce qui me fruste le plus, c'est de ne pas savoir ce que les gens disent de moi entre eux. J'en comprends assez pour deviner qu'ils parlent de moi, mais pas suffisamment pour savoir si c'est en bien ou en mal. Je sais seulement qu'ils parlent souvent de moi en ma présence, tout en feignant parler de la pluie et du beau temps. C'est peut-être un test pour vérifier où j'en suis dans la maîtrise de la langue.

Donat parle de déménager au Dozois², lorsqu'on aura fini de peindre l'église, pour aller ramasser des bleuets. Je crois que je les suivrai là-bas, même si ici je m'attache graduellement à Charlie P., à sa famille et à son grand-père.

Chaque jour je me fais beaucoup de souci à l'idée que je n'aiderai pas aux travaux de la ferme cet été et je me demande si ce que je fais ici sera jamais utile à quoi que ce soit... Je prends vraiment beaucoup de risques avec mon avenir, et j'aime moins ça que de prendre des risques à peindre le toit de l'église

² Un campement d'hiver, près du barrage Bourque, pour les familles qui ne trappent plus.

Dimanche, vers le 20 juillet 1975

Ce matin, je me retrouve au lac Simon à nouveau, confortablement assis à une table de travail, pour écrire ces quelques lignes.

Hier j'ai connu une harassante journée, trimbalant deux couples d'Indiens dans tous les magasins de Val d'Or. Le père de Charlie a acheté un moteur hors-bord de \$400³. avec une ingénuité et une rapidité tellement désarmante que le vendeur hésitait à le lui vendre (eux pourtant si habitués à mettre de la pression sur les acheteurs). Finalement nous avons fini par revenir lentement au Grand Lac, chargés à craquer, roulant sur les restes d'une suspension qui nous avait abandonnés depuis longtemps, à force de subir les abominables chemins du côté de "tchi Zagik".

Avant de remonter vers le Dozois, à Louvicourt, la SQ nous a arrêtés, histoire de vérifier si le conducteur de l'auto de Donat - c'est-à-dire moi - avait un permis de conduire. Heureusement que j'avais réussi à me le faire envoyer par ma mère, il y a un peu plus d'une semaine. C'est la deuxième fois qu'on m'arrête en moins d'une semaine. C'est-à-dire que depuis environ une semaine, ils arrêtent toutes les autos d'Indiens qu'ils croisent. Car beaucoup n'ont pas de permis de conduire. Il y a quelques jours, ils ont réussi à en attraper deux et ont confisqué les autos. Il me semble qu'il s'agit là d'une opération bien planifiée qu'ils ont lancée contre les conducteurs indiens (probablement sous l'influence des chauffeurs de taxi, qui voient leurs recettes diminuer à mesure que les Indiens commencent à s'acheter des autos). Donat, quant à lui, semble très heureux d'avoir son chauffeur à ses côtés. Je lui permet de se faire quelques dollars en conduisant ainsi un peu partout les membres de sa bande. Par ailleurs, il sait qu'il n'a pas à s'inquiéter avec moi : je ne bois pas et je conduis prudemment. J'estime qu'il doit ramasser ainsi

³ Equivalent à 2000 \$ environ en 2018. Une fortune pour ces pauvres Algonquins.

environ \$75. par semaine, toutes dépenses payées. Je commence à me demander si je ne permets pas ainsi à un exploitateur de plus à vivre aux dépens des Indiens (ses tarifs sont quand même moins élevés que ceux des taxis de Blancs).

Ce matin, je me suis levé avec une indigestion. Passablement amoché. Le repas de carpe et bannique que j'ai pris hier soir n'a pas voulu passer. Nous étions sommes revenus très tard ici, ayant été rendre visite dans la soirée à une famille indienne vivant sur les bords de la rivière Ottawa (l'Outaouais) et que je devais conduire au sanatorium de Macamic aujourd'hui. Donat m'a appris ce matin qu'on n'irait pas, parce que le chèque de Bien-être que venait de recevoir la dame n'était pas assez "gros" pour payer les dépenses (il doit charger une centaine de dollars pour un voyage comme celui-là). Le sanatorium attendra pour la pauvre dame... Mais, malade comme je le suis ce matin, je n'étais pas trop découragé d'apprendre cette nouvelle, bien que je sois déçu de rater ainsi une belle occasion de faire un saut à la ferme.

Donat quant à lui ne s'est pas couché de la nuit et a fêté avec sa femme jusqu'au petit matin. Aujourd'hui, il est "parti sur une balloune", comme on dit, qui peut durer encore quelques jours s'il trouve suffisamment d'argent pour se la payer. Son "char" sera bientôt dans un état plus que lamentable s'il continue à trimbaler tout le monde du lac Simon vers les hôtels de Louvicourt. Selon son habitude quand il est dans de pareils états, il fait le tour de la réserve, s'arrêtant devant la porte de presque toutes les maison et klaxonnant à qui mieux mieux jusqu'à ce qu'on vienne à lui.

Plus j'y pense et plus je me dis que tout cet argent qu'il ramasse à faire du taxi ne l'enrichit pas du tout, mais que tout simplement elle enrichit les garagistes de Val d'Or et les hôteliers de Louvicourt. L'argent des Indiens finit toujours par sonner dans la poche d'un "Wémitchigoji" quelque part. A la fin du mois, Donat veut changer son auto (il ne possède celle-ci que depuis un mois à peine), qui bientôt ne sera plus bonne que pour la ferraille. Il se fera rouler une fois de plus par les garagistes. Ce

qu'il lui faudrait, c'est une camionnette et une bonne. Mais il n'a pas les moyens de se la payer.

Mardi le 22 juillet 1975

Aujourd'hui, je suis allé ramasser des bleuets avec Henri R. et deux de ses amis, au lac Louvicourt, là où Donat travaille (pour la Société de Protection des Forêts) à éteindre un feu (ces feux de brousse ont ceci de bon qu'ils assurent les récoltes futures de bleuets). J'ai ramassé un peu plus d'un panier (8 kg) à la main. C'était la première fois cette année que je réussissais à ramasser un panier au complet. Il m'avait toujours semblé que je n'aurais jamais la patience pour y parvenir. Demain, je retourne aux bleuets s'il fait beau, avec Andrew Happyjack cette fois. Je ne suis pas peu fier de pouvoir lui rendre service, en lui donnant ainsi l'occasion d'aller retrouver sa femme (qui est déjà campée dans le bois près des champs de bleuets), car lui aussi m'a rendu service dans les premiers jours où je suis arrivé ici au lac Simon.

Hier j'ai connu une autre fin de journée épuisante : deux voyages de suite au Grand Lac pour conduire des gens là-bas. Le deuxième surtout a été difficile. Je devais conduire Jonas P. , sa femme et deux autres commères de Louvicourt jusqu'au Dozois. Mais une fois rendu au Dozois, Jonas, *saoûl comme une botte*, s'était mis dans la tête de prendre son canot et de descendre l'Outaouais jusqu'à la presqu'île du lac Victoria. Ivre comme il l'était, il se serait probablement noyé, car la rivière qui mène à la presqu'île est dangereuse, parsemée de rapides et de remous, qu'il faut porter. J'ai pris mon courage à deux mains et j'ai dit à Donat qu'on le monterait en auto jusqu'au Grand Lac !

Sur le chemin du retour j'ai volé \$4. d'essence chez "Ti-Guy Boyer". Il n'y avait aucun pompiste et j'étais tanné de courir après tout le monde pour savoir à qui payer (car à cette heure de

la nuit, l'endroit faisait plutôt bordélique). Je le regrette un peu aujourd'hui, mais je me dis qu'il a fait assez d'argent sur le dos des Indiens qu'il peut supporter de perdre \$4. aujourd'hui ! (Ça doit être toujours ainsi qu'on raisonne quand on vient de voler quelqu'un).

Lorsque je suis arrivé ici, il devait être deux ou trois heures du matin. Le lendemain, je me suis réveillé avec un bon rhume de cerveau (car hier, je devais conduire la fenêtre ouverte pour me tenir éveillé et l'air était froid par cette nuit de pleine lune, *ajè dèmmimok kizis*).

Pendant mon bref passage à Tchi Zagik, hier, j'ai pu jaser un peu avec Hector Pénosway., qui m'a appris que, là-bas non plus, la fin de semaine n'avait pas été de tout repos. Car, *kitchi minèkwé* au Grand Lac, la fin de semaine des chèques d'allocations familiales. *Ichkodè wabo*, l'eau de feu qui allume des flammes qui jamais ne s'éteignent, coule dans les coeurs... Une bataille a éclaté entre Salomon P. et le gros Georges P. . Salomon a été frappé sur le nez et entre les yeux avec une lime à "chain saw" ... Saignait beaucoup paraît-il. On l'a transporté à l'hôpital de Val d'Or. Ce Salomon m'avait aidé au cours de mes enquêtes linguistiques. J'espère le revoir guéri un jour.

Le moteur neuf que Dominic P. (le père de Charlie). s'était acheté à Val d'Or la fin de semaine dernière ne fonctionne déjà plus. C'est moi qui devrai le ramener chez le concessionnaire pour le faire réparer (et subir les foudres du vendeur-qui-n'était-pas-pressé-de-vendre-son-moteur)

Je ne sais pas ce que je ferai au mois d'août. Rester ici, aller aux bleuets, aller au tabac ou retourner à Montréal travailler pour Cheryl ? Spontanément, j'opterais pour rester ici, si ce n'était pas de la panique qui me prend chaque fois que je suis un certain temps sans gagner d'argent. Après tout, je n'ai que trois mois de vacances pour payer mes études. Je pense que ça doit être une sorte de complexe ça. Le complexe du mâle pourvoyeur!!! J'apprends beaucoup ici et il se passe tellement d'évènements que je ne peux pas m'encrasser dans des petites routines de

tâcherons. La petite routine maudite, tueuse de monde à petit feu...

Ce soir j'ai un miroir devant ma table de travail et je m'aperçois pour la première fois depuis des lustres. Je ne suis pas beau à voir, sale et les yeux bouffis par les piqûres de mouches noires (j'ai aussi, à y regarder de près, beaucoup de "cire" dans les cils des yeux, mais j'ai dans ma pharmacie un petit pot de vaseline qui va régler ce problème). Bonne nuit !

Jeudi, le 24 juillet 1975

Hier, j'ai vécu une autre journée épuisante, à ramasser des bleuets cette fois. J'en suis arrivé à battre mon propre record et à ramasser deux paniers dans ma journée, pour gagner un ridicule \$12. ! Enfin, ça paye un peu les dépenses qu'entraîne mon séjour ici.

Ce matin, quand je me suis levé, il pleuvait. Donc, pas de bleuets en perspective. Il m'a pris soudain une folle envie d'aller à Rouyn, régler ma situation avec le Centre de main-d'oeuvre, prendre un bon bain, manger un bon repas et revoir les gens de ma famille. Je suis donc allé voir Donat qui, lui, voulait aller visiter sa femme, hospitalisée à Amos. Et oui, suite à une beuverie, Donat lui avait, paraît-il, brisé les jambes en la frappant « accidentellement » avec son auto !!!

On a donc convenu d'aller d'abord à Rouyn, puis ensuite à Amos pour les visites de soirée à l'hôpital.

Chez moi, j'ai beaucoup parlé avec ma mère, qui s'inquiétait pour moi depuis que j'étais parti dans le parc La Vérendrye. Je n'arrêtais pas, un vrai moulin à parole. J'ai beaucoup trop parlé. Des Indiens, je veux dire. Il y a beaucoup de choses que je

n'avais pas besoin de dire. Ce ne fut rien pour la rassurer. Il faudra que je me surveille la prochaine fois.

A Amos, nous avons pu voir Mani. J'étais un peu inquiet de sa réaction lorsqu'elle apercevrait Donat pour la première fois depuis son accident. Mais ils se sont tout de suite embrassés, visiblement heureux de se retrouver. Mani n'avait pas été encore opérée. On lui avait simplement suspendu la jambe avec des câbles, poulies et pesées. Elle m'a parue affaiblie. Couchée sur le dos et appuyée sur son oreiller, elle nous regardait avec les petits yeux chinois de ses lointains ancêtres mongoliens, deux petites perles noires luisant mystérieusement au travers d'une mince fente du visage.

Au cours de la soirée, Tom Rankin, un des chefs algonquins les plus connus de la région, est venu faire un tour. J'ai remarqué que, comme ceux d'Amos que j'ai connus, il parle en général moins vite en algonquin et semble escamoter moins les syllabes que ceux des bandes du parc La Vérendrye. Peut-être parce qu'ils utilisent moins leur langue maternelle et qu'ils s'en servent un peu comme d'un habit du dimanche ! Toujours est-il que je comprenais un peu les sujets de leurs discussions autour du lit de Mani, silencieuse entre ses deux tresses noires serpentant sur son oreiller tout blanc. Ils échangeaient sur leurs connaissances et les événements qui s'étaient déroulés depuis leur dernière rencontre.

L'autre jour, Donat m'avait expliqué à propos de « l'accident ». Ce qui s'était réellement passé n'était pas la version qui m'avait été d'abord racontée. Mani n'aurait pas été frappée par son auto, mais par lui, Donat. En effet, m'a-t-il dit, alors qu'il revenait avec sa femme au lac Simon, Mani, dans le siège du passager, s'est mise soudain à appuyer sur les freins (pour une raison que j'ignore), risquant de faire déraper l'auto. Donat lui aurait alors donné un coup brusque en voulant lui enlever le pied de là. Un coup très brusque, ce qui s'appelle brusque, et qui lui aurait fracturé la jambe !!! Et voilà. C'est la version de Donat. Saurons-nous jamais ce qui s'est réellement passé ?

Le petit Freddy m'a parlé aussi d'une bataille que sa mère aurait eue avec Madnène (Madeleine), une autre femme du lac Victoria, et dont Mani serait sortie le visage tout ensanglanté ... Enfin, moi je ne pose pas de questions et je ne me mêle de rien (de peur de passer pour un espion des policiers).

A l'hôpital, on n'a pas voulu permettre à Freddy de visiter sa mère parce qu'il n'avait pas encore l'âge minimum requis. Le petit s'est assis sagement en bas dans la salle d'attente, en compagnie d'une petite Algonquine, victime de sa trop grande jeunesse elle aussi, et a attendu qu'on revienne les rejoindre après les heures de visite. Il semble que les enfants n'ont pas vraiment de voir leurs mères, selon les règlement de l'hôpital. Seuls les adultes y ont droit...

En partant, nous sommes allés au village algonquin de Pikogan, voir un petit atelier de fabrication de canots d'écorce. Il y avait là cinq ou six petits canots de dix et douze pieds, superbes. Un grand artisan indien, William Commanda de Maniwaki, était également là et semblait lui aussi très impressionné.

Sur le chemin du retour, quand nous sommes repassés près de l'hôpital, le petit Freddy s'est alors tourné vers l'endroit où on lui avait indiqué la chambre de sa mère et a doucement murmuré un "Bye, bye Mani !" qui nous a tous tiré de nos rêveries respectives. Donat, qui était assis à l'avant près de son fils, l'a alors serré très fort dans ses bras, dans un geste d'amour paternel comme j'en ai peu vu d'aussi émouvant. Personne n'a pu rajouter un mot à cette scène et nous avons filé sur Val d'Or.

Donat m'a expliqué plus tard qu'il s'attendait à ce que Mani demeure à l'hôpital pour environ deux longs mois... Méchant coup de pied !

Dimanche, le 27 juillet 1975

Aujourd'hui, je suis allé à Macamic. En passant à Rouyn, nous sommes arrêtés chez mes parents et ma mère, malgré mon arrivée imprévue, les a tous invités à dîner, tous les huit qui m'attendaient dans l'auto pendant que je faisais un saut à la maison pour lui donner de mes nouvelles. J'étais aussi étonné qu'ému par cette invitation surprise.

A la maison, ma soeur cadette était bien contente, depuis le temps qu'elle voulait voir de ses yeux les Indiens que je lui décrivais lorsque je revenais d'un séjour parmi eux. Ma mère semblait très à l'aise, prodiguant son hospitalité habituelle. Par contre mon jeune frère a paniqué en voyant débarquer la "horde sauvage" et a couru se cacher au fond d'un garde-robe, tout épouvanté à l'idée qu'"ils" allaient souiller la maison avec leur crasse et leur vermine, cette crasse et cette vermine qu'il avait sous les yeux tous les jours là-bas, à Paradis, dans le magasin du camp de bûcherons où il travaille et où viennent souvent aussi s'approvisionner les Attikamèk qui vivent le long du chemin de fer entre Clova et Parent !

Donat et ses gens que nous conduisions au sanatorium, semblaient bien impressionnés de se retrouver ainsi, sans avertissement, au coeur du foyer d'une famille blanche typique, expérience rare pour eux. Taciturnes selon leur habitude, je crois tout de même qu'ils ont bien apprécié la généreuse invitation de maman.

Après un copieux repas, dont la succulente "soupe rouge", une spécialité de maman, nous sommes repartis vers Macamic. Malheureusement le temps nous a manqué pour que je puisse faire un saut à la ferme pendant le trajet du retour. Serrer les dents et "toffer"... Il n'y a pas d'autres solutions... Jusqu'à ce que le bon Dieu des Indiens décide de s'occuper de quelques Blancs aussi ...

Dans ma tête, ça "vire dessus" et ça chauffe dur depuis que j'ai téléphoné à Mario G. pour m'enquérir des possibilités d'aller

travailler à la récolte du tabac dans le sud de l'Ontario. Je jongle et je gesticule avec les chiffres. J'examine toutes sortes de possibilités et finalement, je ne sais plus quoi faire : continuer mon travail linguistique auprès des Indiens, tout en vendant un peu de bleuets pendant le mois d'août, ou bien "aller au tabac", pour ramasser plus d'argent et "pratiquer" mon anglais avant ma prochaine et première session à Mc Gill. "Pratiquer mon anglais", Dieu sait si je pensais en être réduit un jour à si triste situation. J'aurais aimé ça avoir eu le temps de parler avec quelqu'un de toutes ces choses, ne pas me retrouver seul à décider ...

Tard dans la nuit, nous sommes repartis vers Louvicourt. J'avais prévu revenir à Rouyn ce soir-là, mais j'ai manqué mon autobus et j'ai dû piteusement revenir au lac Simon, réveiller Andrew H., pour avoir la clé de la maison qu'on m'avait prêtée.

Mardi le 29 juillet 1975

C'est maintenant décidé, après moultes tergiversations : je vais "monter au tabac". Ça calmera mes craintes irritantes de "mâle pourvoyeur". Maudit que ça été compliqué de prendre une décision en apparence aussi simple ! Finalement c'est comme si je rentrais dans les rangs à nouveau. Les Indiens se débrouilleront tout seuls. Moi je cède et je craque...

Il y a sept ans, lorsque j'étais allé pour la première fois chez les Algonquins, au Lac Rapide, le même phénomène s'était produit. Au fond, je crois que je suis écrasé par le jugement que porte notre civilisation sur les Indiens, cette bande de "pouilleux", de "gros tas de graisse pleins de bière". de "sales", de "puants", "qui font dur". Je crois que c'est cette dernière expression , venant de mon beau-père, qui m'a fait basculer dans le vide.

Oui, ils "font dur". Ils sont sales, ils faut les rejeter hors de notre vue si on ne peut s'en débarrasser complètement, éviter tout contact avec de tels impurs. Eux qui n'immolent pas leurs enfants sur les autels des Dieux de notre société : Argent et Progrès, Economie et Finances, "Ménage et prévois", "Sois propre et tais-toi", "Pense au lendemain", etc.

Eux, les chiens galeux, pas éduqués, qui traînent leur triste existence sans foi ni loi aux portes de notre civilisation, une patte dedans, une patte dehors. N'osant pas y entrer, n'osant pas s'en éloigner. En "réserve". Conscients de perdre au change, quel que soit le bord qu'ils prennent.

Mais eux aussi, les chiens de traîne d'autrefois, lestes et méticuleux coursiers, capables des plus majestueuses randonnées dans le monde fou de la magie et de la neige emmêlées, et qui maintenant n'ont plus rien à faire depuis que l'heure des "skidoos" a sonné, rien à faire que d'essayer de sauver leur peau, cuivrée comme cuir, tannée à des millénaires de boucane dans les teepee, rien à faire que de "clairer le chemin" au plus sacrant, devant ces bolides qui foncent au milieu de leur meute dispersée, sans même les voir.

Oui, "ils font dur", ils seraient bien mieux morts...

Devant mes yeux défilent les images de Ti-Noir, le classificateur de bois du moulin à scie des Paradis dans le parc La Vérendrye, se berçant doucement sur son perron d'homme blanc, à Louvicourt, après son dur "shift" à l'usine : "je les connais bien les Indiens, ça fait trente ans que je les vois traîner aux alentours. Ça pisse, ça chie à terre aura le magasin à côté. Ils font dur en maudit !" De René, le chauffeur de taxi, les yeux perdus dans graisse de binnes au comptoir du restaurant de l'hôtel Louvicourt : "je viens d'aller en chercher un tantôt au Dozois, qui s'était fait fendre la tête dans une bataille. Coupé ça de long. J'l'ai garroché dans l'fond du char, puis envoye à l'hôpital... Chrisse qu'ils font dur!" De Gino, le fonctionnaire du Ministère des Affaires indiennes, assis dans son Ambassador, payée par le gouvernement, qui me regarde dans son miroir en souriant et en me pointant de l'oeil le gros corps endormi de

Donat à côté de lui, la tête affaissée sur la poitrine, après une dure cuite de quelques jours : "Cré Donat, va ! Tant et tant d'autres images semblables défilent devant moi.

Et puis, il y a l'autre côté de la médaille, qui se met à grincer des dents lui aussi et à s'animer de visages moqueurs et méchants.

La vieille Nina du Lac Rapide, dans sa robe ample et colorée, flottant au vent, criant, sur son perron, à un jeune Blanc qui se faisait assommer sous ses yeux dans une bataille avec un jeune Indien : "*Go back from where you belong, Wémitchigoji ! Enough of you !*" Et je sentais très bien qu'elle s'adressait ainsi à tous les Wémitchigojik du monde, moi le premier, debout juste à côté d'elle.

Les attroupements de jeunes Indiennes s'esclaffant et pouffant de rire ensemble, me pointant du doigt et s'éclipsant dès que je m'approchais d'elles.

Hier, ce fier "*Anicinabé*" du lac Simon, un curieux turban gris enroulé autour de ses longs cheveux noirs, sales et gras, riant et me toisant sournoisement, tout en faisant avec Donat toutes sortes de spirituelles allusions, incompréhensibles pour moi, au "*Michakoudounne*" à côté d'eux.

Entre l'arbre et l'écorce, entre le fer et feu, entre le vide et l'espoir, il n'y a pas de place pour toé, Michakoudounne !

Janvier 1992

Seize ans plus tard, seize ans de vie bien rangée et bien pensante, je ré-ouvre mon petit journal de bord. Que s'est-il passé exactement?

J'étais allé fouiller dans les braises d'un peuple qui s'éteint les secrets de leur langue, qu'ils portaient sur eux comme leur dernier bijou de famille. Comment cette langue avait-elle pu survivre à travers les famines, les guerres, les maladies, l'oubli de l'Histoire qu'avaient du traverser ce peuple depuis trois cents ans? Comment, sans école, sans livres, sans alphabet même, cette langue avait-elle pu, serpentant entre le fusil et le papier, se greffer des néologismes, et s'accrocher à chaque nouvelle génération qui naissait?

La réponse, je l'ai trouvé dans la pauvreté et la misère qui m'ont agressé là-bas. C'était comme une palissade qui décourageait tous les intrus, moi y compris. Je pense finalement que c'est là la leçon que j'ai retenue de mes voyages chez les Indiens : nulle part, il n'y a de place pour moi.

Entre deux brefs séjours - le premier, en 1968, et dont j'ai très peu parlé et le second, en 1975, encore brûlant entre ces lignes - je n'ai pas eu le temps ou le talent d'apprendre grand chose sur les Indiens. Mais j'en ai appris un peu plus sur moi.

Je vois bien que, même sans souhaiter devenir moi-même un Indien, je ne suis pas capable de subir leur dénigrement, parce que, même quand je l'oublie, je suis un Blanc, fils et petit-fils de Blanc, et que la découverte de la moindre de mes faiblesses représente un trophée de chasse pour eux. Ainsi, ils se sentent peut-être un peu moins des sous-hommes. En se moquant des quelques Blancs comme moi qui, cherchant à les apprivoiser, se sont approchés d'eux, assez près pour être vulnérables, ils peuvent parfois relever la tête et retrouver un peu de fierté, dans leur apocalypse.

De l'autre point de vue, je vois bien que je ne suis pas plus capable d'affronter le mépris des Blancs à l'égard des Indiens, que, pour tenter de corriger une erreur de navigation de Colomb, on appelle maintenant des "Indiens d'Amérique" (Amérindiens, mais pas plus des Indes que vous ni moi, ni le blé d'Inde). Guerre froide. A coup d'indifférence, ils ont su les briser en miettes, de parfaits étrangers dans leur propre pays, malgré le fait qu'ils les aient cotoyés depuis des siècles. Des Indes, ils n'ont que la stigmate de la caste des Intouchables, invisibles au maharadjah du royaume du froid, "*Chonia*", l'argent, à couleur d'or ou à couleur d'une pile de bois coupé.

Ils peuvent être désespérés mais pas malpropres. Ils peuvent être misérables, mais pas insouciants, Il peuvent profiter du "système" et le voler, mais pas candidement et sans se cacher. Ils peuvent se mutiler et se suicider les uns les autres, mais pas sans une larme, sans un SOS et sans se faire pitoyables. Ils sont trop bêtes pour être des hommes. Plus ils sont loins, mieux c'est: "Ceux du parc La Vérendrye sont les pires de tous. Ceux de la Baie James et de la Côte nord sont bien plus nobles !"

Coyottes des temps modernes. "Un bon Indien est un Indien mort". Grâce à son cadavre, il y a plus de Blancs qui pourront vivre et le flambeau de la race humaine brûlera un peu plus fort, un peu plus longtemps.

Et moi qui écoute ces Blancs écarter, à coups d'arguments de ce genre, certains reproches que leur adresse parfois une petite voix d'enfant derrière leurs coeurs droits et durs, je reste sans voix, sans réplique pour me porter à la défense des Indiens.

Il me semble que la seule réplique possible aurait été de continuer à vivre en silence au milieu d'eux, comme un rêve bafoué trop encombrant, une affiche vivante, un homme-sandwich empalé, le corps traversé de bord en bord par un pieu fiché au sommet de la palissade d'ignorance qui sépare le monde des Blancs de celui des Indiens.

Ce que je n'ai pas fait.

Ce que je n'ai pas été capable de faire.

Tant j'ai eu peur de ne pas avoir raison, de passer à côté du bonheur.

C'eût été pourtant ma vraie place, à chercher un peu d'or au fond de la boue, de la beauté au fond du désespoir. A chercher Dieu aux portes de l'enfer. Car la vie se nourrit aussi de rêves.

1975-92

Ishpémouk

Ishpémouk !

Ce cri de joie, lancé à pleins poumons par de jeunes enfants indiens dont je poussais leurs balançoires

Plus haut !

Ils voulaient que je les pousse plus haut, plus loin dans la vitesse, le mouvement, l'ivresse dans laquelle on oublie tout.

Ishpémouk !

C'est le souvenir le plus net qui me vient à l'esprit de mes séjours chez les Indiens. Ce sont de jeunes enfants de sept ou huit ans, arrachés de force à leurs parents, leurs *migwams*, leurs lacs, rivières et forêts des quatre coins de l'Abitibi, et qu'on a parqués ici, au "pensionnat indien" de St-Marc-de-Figuery. C'est là le prix qu'ils leur faut payer pour respecter la "loi de l'instruction publique", obligatoire pour tous les citoyens de moins de 16 ans d'un grand pays libre, Indiens y compris.

Et pourtant, ils sont heureux. Rien de leur désarroi intérieur ne transparaît. Ne comprenant ni le pourquoi, ni le comment ils sont là. Ils se contentent d'exister, de profiter du moment qui passe, recroquevillés ensemble dans un coin, comme de jeunes poussins dans une éleveuse, chaque fois qu'un Blanc menace de s'approcher d'un peu trop près.

Comment peuvent-ils arriver à être heureux au point qu'on ne puisse rien deviner de tous les malheurs qui ont déjà traversés leurs yeux sombres, là-bas dans les pays d'où on les a ramenés?

Les viols, les incestes, les filles mariées à des inconnus alors qu'elles ne sont que des enfants, le père et la mère qui se rouent de coups, leurs visages sanguinolents, pleurant des larmes qui sentent l'alcool... *Ishkotè wabo*, l'eau qui brûle le cœur de l'Indien et ne lui laisse qu'un morceau de glace au cerveau, lorsque ses idées font la tempête dans sa tête. Ils ont déjà tout vu ça. Et maintenant, le régime des bagnards, au pensionnat.

Ces petits yeux noirs ne brillent déjà plus, à huit ans, comme s'ils savaient que le pire est encore à venir dans tout ce qu'il leur

faudra voir plus tard, pour jouir du privilège d'être Indien, Indien pour de vrai.

Aujourd'hui, 20 ans plus tard, cette image du "pensionnat" passe brièvement devant mes yeux. Je suis de retour parmi eux, au Grand Lac Victoria. Je cause un peu avec certains qui ont à peu près mon âge.

Ah! oui, on se souvient de *Michakoudounne*, le barbu, le poilu, celui qui, bêtement essayait d'apprendre leur langue sale et laide, le rêveur éveillé, venu partager avec eux les plaisirs de la vie des parias.

L'oeil du teepee

Doucement une main frôle la longue chevelure noire et se promène sur cette surface luisante. Les cheveux abondants, raides et plantés drus sur la tête de l'enfant coulent entre les doigts de la mère. Peu à peu le petit laisse ses jeux et s'abandonne aux caresses distraites de la femme, perdue dans ses rêveries.

Les doigts fouillent plus profondément dans cette mer sombre, écartent les soies, les toiles et cherchent patiemment les racines du sommeil dans les profondeurs du cuir chevelu. Le silence tombe tout autour et retient dans son élan l'instant qui passe.

Elle plonge au coeur de la toison et en extrait une mèche large et lumineuse qu'elle entreprend de séparer fermement des autres. Elle choisit une à une les fibres qui la composeront, écartant celles qui ne semblent pas venir d'une même source, lissant longuement celles qui se laissent diriger vers sa main ramenant avec elles l'odeur des couches sous marines.

Sans relâche pendant de longues minutes, elle remonte son filet enfoui sous la surface du cerveau et tire ainsi vers elle une abondante matière noire qui peu à peu envahit toute la pièce et brouille les yeux de la mère et de son enfant. Palpant entre les mailles, elle récolte un grouillant fretin d'images et de mots qui nageaient au hasard dans les eaux calmes des souvenirs récents. Tout en maintenant ferme son filet de la main gauche, elle inspecte les prises de sa main libre et dépose les plus belles à ses côtés dans un vivier attaché à son ventre.

Lorsqu'elle a fini de vider sa pêche, avec une lanière de cuir elle attache la natte aux fibres parfaitement alignées. Puis aussitôt ses mains s'attaquent à démêler une autre mèche de cheveux pour recommencer dans une autre fosse de la mémoire la chasse aux créatures marines.

Bientôt la tête de l'enfant, balançant d'avant en arrière à chaque traction, tombe mollement sur les genoux de sa mère et sombre dans le sommeil aux yeux calmes. Alors elle saisit quelques unes des plus belles prises nageant sur son ventre et se met en frais de les laver dans la lumière de l'aube pour les

débarasser de cette matière noire d'où elle les avait extraites et qui leur collait tout autour. Les pièces ainsi nettoyées émettaient une petite lumière bleutée qui faisait reculer la glu sombre éparpillée dans la pièce.

Elle déposa ensuite les plus riches images et les mots les plus agités sur les yeux de l'enfant qui s'ouvrirent à leur contact pour aussitôt les engouffrer avec appétit. Les paupières commencèrent à remuer du mouvement des rêves lorsqu'ils se furent enroulés autour de ce premier repas. Les arbres-aux-ailes-toujours-vertes, les sous-bois-aux-odeurs-mêlées-de-terre-et-de-sapin se mirent à écouter et à parler, empruntant les mots quotidiens de la mère: *migwam*, *nebi*, *poukwéjiganne*, *boudowé*, mais évitant les longues assonances serpentine des verbes à terminaisons négatives, les interdits qui ont toujours fait trembler un peu l'enfant.

La mère continua à s'affairer et à tisser avec la deuxième mèche de cheveux qu'elle avait commencé à préparer. Des mêmes gestes lents, sûrs et doux, elle examine, choisit et lace chacun des cordages avec lesquels elle va tresser l'*asébi*. Elle le tend ensuite au plus près des hauts fonds de la mémoire. D'autres images, d'autres mots frétille déjà sous leur gangue orange entre les mailles chevelues et viendront bientôt nourrir les rêves vite affamés de son enfant.

La deuxième natte une fois attachée, le même manège reprend pour confectionner une troisième puis une quatrième natte. Mais la pêche s'effectue de plus en plus au large, là où d'énormes souvenirs lointains cherchent les eaux profondes, froides et ténébreuses de la pensée.

Les rêves grossirent vite sous l'effet de cette nourriture abondante jusqu'à se déchaîner, envahissant tout le corps de l'enfant, le secouant de légers tremblements, battant contre ses paupières, crispant sa respiration, cherchant un passage pour finalement déchirer sa peau inquiète et s'échapper au dehors, tournoyant dans les recoins les plus sombres, mais évitant toujours le jet de lumière au centre de la pièce.

La mère veille cependant et les tient en respect, plaçant la tête de son enfant dans ce puits de lumière qui coule de l'oeil du teepee. D'une caresse chaude elle calme les soubresauts apeurés de l'enfant endormi, promenant longuement la main sur chacune des quatre nattes marquées aux quatre couleurs de l'espoir qu'elle nomme dans sa langue d'os:

- la noire, *makatè*, pour l'espoir quand il vient du désespoir
- la bleue, *mochokona*, pour l'espoir quand il vient d'une vision devant soi
- la grise cendrée, *nitibigisi*, pour l'espoir quand il vient d'une vision derrière soi
- la rouge, *miskwa*, pour l'espoir quand il vient de la vie qui a pris feu et qui dévore tout ce qui habite le monde.

Pendant que la mère déploie les quatre nattes aux quatre couleurs de l'espoir au-dessus de la tête de l'enfant, le ciel se mit à s'obscurcir brusquement. La lumière de l'oeil du teepee si rassurante, qui protégeait l'enfant contre ses rêves à mesure qu'ils s'évadaient de son corps, s'amenuisait dangereusement. Tout autour, les bêtes féroces et noires se rapprochaient le long de la frontière de plus en plus ténue qui les séparait de l'enfant et de sa mère. On les sentait rôder avec insistance, joignant leur flairements de loup, leurs grognements d'ours et leurs griffements de renard pour mieux bondir et attaquer.

Comment protéger un enfant contre ses propres rêves quand il n'a à leur opposer que l'innocence de ses jeux? La mère frissonne et jette des regards inquiets tout autour. Elle rassemble les pauvres braises du feu et supplie cette faible lueur de ne pas les quitter complètement. Au dehors l'orage abat sa rage sur le monde. Sa grande couverture sombre kidnappe la lumière et fige de peur tout ce qui rampe, marche et vit au sol. Dans le teepee, les crocs et les griffes des bêtes obscures ont commencé à chercher le sang dont s'abreuvent les rêves indomptés.

Mais derrière l'épais rideau de nuages noirs, on a entendu le cri muet vers la lumière provenant de l'oeil du teepee. On

ramasse et on roule une énorme boule de feu qu'on lance ensuite vers la flèche de la maison-cercle à travers l'épaisseur de l'orage. Un puissant torrent de lumière jaune et bleue déchire la noirceur de la toile céleste dans un fracas qui fait trembler les arbres les plus forts. Une salve de vive clarté se précipite au travers la pointe enchevêtrée du teepee.

L'enfant et sa mère crispés l'un contre l'autre au centre du plancher reçoivent de plein fouet cette décharge radiante. Au même instant la mère, par une curieuse réaction, à toute vitesse se met à nouer ensemble les quatre nattes dans les cheveux de son enfant. On aurait dit qu'elle voulait ainsi enfermer les rayons éparpillés de cette clarté libératrice dans la tête du garçon, scellant ainsi une promesse entre la lumière qui vient du ciel et celle qui vient de l'espoir des hommes.

Une fois les quatre nattes entremêlés en une seule torsade, elle lui saisit la tête et s'empresse de le regarder droit dans les yeux. Un frêle courant s'écoule des petites prunelles qui réjouit aussitôt sa figure de femme inquiète. Et oui, elle a réussi: l'éclair a traversé le cerveau de son enfant entraînant avec lui les quatre couleurs de l'espoir. Par l'oeil du teepee la lumière lui est venue et par les yeux de ce petit bonhomme, elle ressort pour éclairer le monde, faire fuir les bêtes qui habitent les remous de nos terreurs nocturnes et teindre aux quatre couleurs de l'espoir tous les souvenirs qui ont trouvé refuge dans nos cerveaux marins.

Comme pour vérifier tout cela, l'enfant promène un regard lourd sur les bêtes menaçantes qui les encerclaient il y a un instant. Dès qu'ils rencontrent ses yeux, les fauves reculent en rampant et si une parole sortait de sa bouche, elles s'effondreraient au sol, leur dure carapace trouée par la foudre crépitante au fond de son oeil, et s'effaçeraient dans la fumée du foyer ou la blancheur de la neige.

Une pluie d'abord douce se mit à tomber, ses légers tapotements sur la toile de tente fondaient mollement dans le silence du ciel retombé subitement autour d'eux. Un vent léger et frais remua les ailes des arbres et amena plus de pluie avec lui. Au loin on entendait le pas lourd d'une forte averse qui avançait

sur eux. Mais le visage de l'enfant resta calme lorsqu'il tourna la tête vers sa mère au son de l'orage qui approchait. Autrefois, tout craintif il se serait blotti dans ses bras. Maintenant la force était avec lui. Tant qu'il tremperait le pinceau de ses mots et la lampe de son rire aux couleurs de l'espoir jamais la nuit ne pourrait éteindre ses yeux.

- « Car nous sommes les fils et les filles de la lumière " rajouta le capitaine de sa voix rauque et grise. " Elle nous porte en elle et nous la portons en nous. Sa force rejaillit vers nous lorsque les rayons du soleil frappent avec ardeur la rivière de nos rêves. »

Il se tut ensuite, en équilibre sur une hésitation, comme s'il était aspiré par ce monde qu'il venait d'évoquer devant moi.

- Qui t'a raconté cette histoire capitaine?

- Cette histoire me vient de Sam Whiskeychan. Ça s'est passé un jour dans un teepee sur les territoires de la Baie James qu'il m'avait dit. Mais moi je pense que c'était lui l'enfant dans le teepee, que c'est arrivé à lui pendant qu'il vivait là-bas. Car la force était avec lui cet homme-là. Plus nous paraissions humbles et misérables dans la vie de tous les jours et plus sa force éclatait comme le soleil qui perce les nuages et apporte le printemps sur la terre. C'était une force douce qui ne brisait rien. Mais il pouvait allumer et réchauffer toute chose avec la lumière qui coulait de ses yeux. On aurait dit un teepee qui marche!

Été 1994

Mille ans et un jour à Joutel
Les troisième et quatrième séjours

Le troisième séjour.

Est-ce que je me souviens ou ai-je rêvé, moi qui ai perdu la mémoire de tous les détails de la vie et qui, toutes mes nuits, vainement espère un rêve? Est-ce à cause du ciel de clarté si incertaine ce jour-là, comme si on avait crayonné de grisaille tout l'espace autour de nous?

Pourtant, si je me laisse aller jusqu'à fermer les yeux, je revois bien ce petit lac, à l'eau limpide et verdoyante, couché tranquillement au milieu de la mousse de caribou, avec ses îles flottantes, petites caravelles de sphaignes à mâtûre de mélèze tordus; avec son couple de huards, aussi fidèle que les saisons, nageant dans le silence, leur œil rouge roulant de calme méfiance; avec surtout, planté sur un renflement de la rive d'en face, le petit camp de bois rond, poussant au milieu des arbres épars son panache de fumée grise-cendrée, à l'odeur de bouleau brûlé.

Notre arrivée par le petit sentier provenant de l'Harricanaw, à la hauteur de Joutel, ne fit pas grand bruit. Tout juste un clapotis en mettant le canot à l'eau, le bagage bien calé au fond. En quelques coups d'aviron nous atteignîmes le quai, quatre planches perchées sur des pieux de sapin. C'était là le fameux camp d'Annie, devenu le lieu de retraite occasionnelle de ses enfants maintenant qu'elle avait dû quitter cet ermitage pour se rapprocher de la sécurité des hôpitaux et des magasins, sur la réserve indienne de Pikogan, près d'Amos.

Le camp avait été construit en deux étapes, bien indentifiables. D'abord un premier camp, d'architecture traditionnelle, aux murs bas et quasiment privés de fenêtres. À son extrémité ouest, on avait ensuite flanqué une rallonge spacieuse et – chose remarquable pour une construction de peu de moyens – dressée à bonne hauteur, comme si un deuxième étage coiffait le rez-de-chaussée. Cette disparité de charpente donnait à l'ensemble un air métis, affichant bien son double héritage.

En dedans, les puits de lumière percés dans le toit surélevé éclairaient doucement un intérieur propre où une filée de chaudrons, de poêlons et d'objets bizarres pendus au mur regardaient, la tête en bas, la table centrale, la fournaise à combustion lente et un lit égaré au milieu de la cuisine. Une fois franchi le seuil, comme dans un sanctuaire, on enlevait ses bottes et on se choisissait une place, de préférence sur le lit.

Était-ce à cause de tout ce tissu spongieux, qui habillait le sol tout autour comme la neige en hiver et qui feutraient tous les bruits, mais on aurait dit que le temps s'était retiré d'ici, effrayé par cet océan de silence.

Mon amie Claire s'extasiait devant le poids de ce calme qui nous clouait tous le bec. Annie lui répondait que cet endroit était aussi un lieu pour guérir de ses blessures. Je pensai alors que les caribous, les grands troupeaux de jadis, masses ondulantes et silencieuses, allaient peut-être un jour débarquer dans ma vie, fouiller du sabot cette chair grise et molle dans ma tête, pour y faire germer les rêves et fermenter les mots.

Peu à peu, Claire et Annie se rabattirent sur les conversations anodines. Pendant ce temps, Louisa qui ne comprenait rien à l'anglais, regardait vers le lac, cet œil de la taïga qui semblait guetter le retour du soleil là-bas derrière la grisaille. Sans savoir trop comment, nous décidâmes alors de retourner tous les deux au canot pour avironner lentement le pourtour de cet œil.

Dès que nous nous fûmes éloignés de la rive les quelques bruits qui animaient le camp depuis notre arrivée se noyèrent dans l'immense quiétude qui montait de cette terre en retrait, pelotonnée dans sa ouate verte. Le canot avançait tout seul, guidé par une sorte de main sous-marine surgie du fond d'un songe. Ou était-ce un souvenir d'une précédente canotée, quelques années auparavant?

Celle de Ronnie et Marie glissant eux aussi sur l'œil de la taïga, à clarté de lune. Marie avait sorti son violon qui l'avait suivi jusqu'ici. Debout à la proue du canot, dans le tremblement muet de tout un siècle enroulé autour d'un instant très dense, elle avait

joué pour ce lac du pays de mousse qui, engourdi par la fuite séculaire du tambour, de la danse et des chants, n'avait plus goûté à la vibration de la beauté dans l'air. Une fois la musique retournée dans son écrin, c'était un surprenant mystère que le silence. Et l'œil, frissonnant dans le sillage du canot, finit par pleurer de joie, ses larmes roulant sur les joues de Ronnie...

La nostalgie de ces moments avait peut-être poussé le vent à tourmenter notre canot pour en faire jaillir à nouveau la musique du violon? Les vagues nous firent accoster quelque part, là où un sentier creusé sous les pas de mille bêtes assoiffées venait boire au lac. Marcher sur ce nuage épais et mou me transportait dans je ne sais quel pays irréel. Nos corps semblaient si légers sur le sol élastique. Le rêve et le temps des objets purs et durs se dévisageaient sur le dos de cette mousse pendant que moi, je flottais entre les deux sans amarres aucunes.

Quelle force insensible me maintenait ainsi comme un noyé entre deux eaux? Seule l'odeur vive et tonique des conifères nous entourant me rappelait à l'éphémère bourdonnement de tout ce qui s'agite à côté de nous dans nos vies. Combien de temps dura cette marche? Une heure ou quelques minutes sur le chemin des rêves? Je n'avais plus de repères temporels. Louisa ne disait mot, semblant à son aise sur la route de l'incertitude. Comme un guide en terrain familier, elle me rassurait, moi qui voulait tout saisir et trop vite.

Peu à peu, nous revînmes jusqu'au domaine, en pagayant sur le lac calmé, saluant les huards au passage dans leur domaine d'îles flottantes,. Au camp, déjà on s'affairait pour préparer un repas. Selon son habitude, Annie avait allumé un feu dehors et avait suspendu au-dessus une vieille marmite de fonte, boucanée par des années de cuisine en forêt. Malgré le confort d'un poêle au propane à l'intérieur, elle aimait avoir toujours une provision d'eau chaude dehors, entre autres choses pour se laver les mains, disait-elle.

Attiré par ce feu de cyprès, pétillant et vif, je m'assis sur un siège qui traînait tout près, prétextant m'occuper à entretenir les flammes, ce dont personne ne se souciait beaucoup. On me

laissa seul à cette tâche banale. La provision de bois étant sérieusement entamée, j'entrepris alors de la regarnir en fendant quelques bûches empilées contre un arbre non loin de là. Pendant que je m'adonnais à cette occupation, j'avais comme une vague impression d'être observé. Pourtant, je ne vis personne aux alentours. Je me rassis près du feu, mes quartiers de cyprès bien cordés à portée de main.

Je remarquai alors combien les arbres étaient clairsemés tout autour de nous alors même qu'ils appartenaient à la même forêt bien touffue qu'on retrouvait un peu plus loin. Je me dis qu'on avait dû dégager ce coin pour mieux exposer le terrain aux brises d'été, qui ont le don de nous débarrasser des moustiques. À l'ouest, du côté des *bécosses*, les quelques arbres qu'on avait conservés m'apparurent subitement bien différents des autres. En effet, leur tronc, sur quelques mètres à partir de la base, avait été brûlé. Pourtant, ces arbres avaient survécu à ce malheur et continuaient de balancer au vent leurs têtes pleines de rameaux aux aiguilles toujours vertes.

Le vent d'ailleurs s'était levé depuis peu et s'amusait à faire crépiter mon feu. L'eau dans la marmite commençait à balbutier quelques bouillons. Un léger frisson dans mon dos, ou était-ce une légère plainte portée par le vent, m'incita à me rapprocher du feu. Subitement, la fumée envahit mes yeux et m'aveugla dans ses voiles. Cela dura quelques minutes ou peut-être longtemps. Lorsque ma vue s'éclaircit, je pouvais deviner des formes bougeant dans cette brume.

C'était les arbres qui s'approchaient et m'entouraient de leurs branches ouvertes. Je vis alors Annie qui, allant de l'un à l'autre, les serrait dans ses bras d'une étreinte qu'ils semblaient quémander depuis leur naissance, depuis qu'ils étaient assez vieux pour ouvrir leurs branches de chaque côté du tronc, comme des bras qui voudraient perpétuellement retenir et caresser.

Annie pleurait un peu en les embrassant. J'entendis alors qu'elle leur murmurait quelque chose, les appelant par leurs noms : Johnny, Richard, Thérèse, Tilok, Moni, Jackie, etc. Arrivée devant un des arbres brûlés, qui n'avait plus de branches

basses pour étreindre, elle hésita et se recueillit un instant, puis se jeta sur son tronc noir en sanglotant : *Nind aniss, Pannji, Pannji*, ma fille paralysée.

Le frisson dans mon dos, ou la plainte dans le vent, se calma. La boucane du feu me piqua les yeux. Il n'y avait plus rien autour de moi. Que des arbres qui balançaient leur tête au vent, les quelques arbres qu'on avait précieusement gardés autour du camp.

De l'intérieur, on m'appela. La soupe était prête. J'attisai mon feu en maudissant cette boucane qui avait brouillé mes yeux, sans réaliser qu'un des arbres de cette forêt toute proche brûlait dans mon feu.

En me levant, j'aperçus une outarde avec toute sa voilure, dont on avait cloué la dépouille au mur du hangar. Peut-être un vestige du temps des chasses généreuses de Ronnie et Annie?. Avant de pousser la porte, je vis des cornes de caribou, toutes blanchies par le temps, qu'on avait laissées choir sur le toit de l'appentis à bois, par négligence ou comme une offrande.

Une fois rentré, je m'assis sur le lit. Personne ne semblait avoir beaucoup noté mon absence, ni ma présence.

1994

Le quatrième séjour

Quelque temps après, au temps des bleuets, je retrouvai au camp, avec un couple d'amis et leur jeune fils. Nous sommes arrivés au terrain de trappe de Joutel vers la fin de l'après-midi. Sur place, on voyait des gens bouger aux alentours des bâtisses. Kwésis, une des filles d'Annie, était déjà installée là-bas avec son mari, leur fils et son ami.

Après le souper, chacun se choisit une place pour dormir. Comme il n'y avait pas assez de lits pour tout le monde, il me fit plaisir d'opter pour une des tentes « de prospecteurs » qu'on avait montées à une centaine de mètres du camp, au milieu d'un bosquet touffu de cyprès. Le fils de Kwésis et son ami s'offrirent de m'aider à renouveler ma couche de *chicobik*, ces petits rameaux de sapin qu'on étend sur le sol pour s'isoler de l'humidité et de la rugosité du sol. Je ne regrettai pas d'avoir amené avec moi ma hachette, excellent outil pour ce genre de travail. Au bout d'une demi-heure, nous avons constitué une bien respectable couche de ramilles entrecroisées. Déjà, en cette fin d'été, la noirceur tombait vite et je ne fus pas long à succomber au confort de ce moëlleux matelas, recroquevillé dans la chaleur de mon épais sac de couchage.

Je m'endormis presque aussitôt, quasi enivré par l'odeur fraîche et pénétrante des *chicobik*, que chaque coup de vent renforçait. J'entendais bien rire et jacasser les deux ados dans la tente voisine, mais je ne portai bientôt plus attention à leurs jeux et ne percevais plus que la toile de tente qui battait lorsque, de temps en temps, un vent léger la secouait m'annonçant une prochaine et suave décharge de parfum sapiné.

Quelques minutes ou quelques heures plus tard, il me sembla distinguer une clameur lointaine parmi les bruits charriés par le vent. Était-ce bien le grincement de deux arbres qui se frottent l'un contre l'autre ou le jappement lointain d'une outarde ? Peu à peu, cette rumeur s'amplifia et se précisa. C'était bien les outardes qui approchaient, en avance sur leur migration

d'automne cette année. Je n'ai pu résister longtemps à leurs plaintes rauques qui appellent au voyage et, sentant que le voilier s'approchait de notre lac, je sortis dehors en espérant les voir s'abattre sur l'eau du petit lac devant le camp.

En guettant leur arrivée, je vis alors ce qui me sembla des montagnes à l'horizon. Pourtant, il n'y avait jamais eu de montagnes à proximité, tout juste quelques buttes couvertes d'épinettes noires par delà l'étang. Mais ces montagnes-là, devant la lune, assombrissaient une bonne partie du paysage. Plus les cris des outardes s'amplifiaient, plus les montagnes se rapprochaient. On aurait dit que les bernaches les traînaient derrière elles dans un filet invisible. Oh ! ce n'était pas les Rocheuses, mais ce qu'on appelle « montagnes » en Abitibi. De grosses tortues alignées dans le bas du ciel, noires, usées par deux milliards d'années à subir les vents et le gel dans toutes les fentes de leurs écailles.

Les oiseaux paraissaient avoir disparu. Mais les montagnes continuaient quand même de se rapprocher. Elles couvraient maintenant presque tout le ciel devant moi. Leurs formes se mettaient à bouger, leur ondulation s'adoucissait tout en s'allongeant. On aurait de longs bras qui entouraient le minuscule espace que nous occupions. Sous la marmite d'eau chaude, le feu brûlait toujours. Annie était là, tête basse. Soudain, au moment où les montagnes semblaient vouloir fondre sur nous, elle se retourna vers elles comme pour les recevoir sur son sein. Et là... les montagnes l'entourèrent de leurs bras. Si bien qu'elle disparut de ma vue.

Puis le feu se ranima. Beaucoup d'images brèves se mirent à danser dans les flammes. Je vis une autre Annie, beaucoup plus jeune qui, sur le un lac gelé, petit point noir au milieu d'un terrible blizzard d'hiver, tirait vaillamment son tobaggan rempli de bois de chauffage. Je la vis aussi, entouré de quelques enfants, dans cet autre camp près de la rivière Harricanaw, où elle avait vécu avec son mari, accouchant toute seule au milieu des bois pendant que lui trappait au loin. Je la vis ensuite, ramant seule dans un canot chargé à ras bord de quartiers de viande d'original qu'elle

ramenait au camp. Puis, dans un autre canot, sautant les rapides des rivières qui mènent au Nord, à la Baie-James. D'autres images se succédaient en tournoyant si rapidement que je distinguais mal ce qui s'y passait. Mais toujours, elle était là, venant, tirant, poussant, criant, dansant.

Incrédule, je m'avançai pour mieux voir, la toucher, lui parler. Mais alors les montagnes se retirèrent comme elles étaient venues, me redonnant la seule image de l'aïeule assise tête basse près de son feu. Je l'appelai doucement. Elle se tourna lentement vers moi, un grattoir d'os de caribou dans la main, et me demanda pourquoi je ne dormais pas encore à une heure aussi tardive. Devant son regard tranquille, je n'osais pas lui parler des invraisemblances que j'avais cru voir.

- Les jeunes s'amusaient dans la tente à côté de moi, dis-je d'une voix blanche
- Je vais leur dire de se taire, me répondit-elle, en essayant de se lever.
- Laissez. Ça va. Ils dorment maintenant.
- Ah, bon !

Elle se rassit en silence. Je guettais un tremblement, un pincement des lèvres sur son visage. Ou un autre indice du passage des bernaches. Devant mon insistance, elle crut probablement bon de rajouter :

- As-tu peur de coucher seul là-haut dans la tente ?

Voulait-elle ainsi m'encourager à parler de tout ce que qui m'était apparu, en songe ou non ? Elle semblait calme et lasse. D'ailleurs, elle n'attendit pas ma réponse et annonça qu'il était grand temps d'aller se coucher, me laissant avec une lancinante interrogation.

Le lendemain, Annie nous a menés par la route, à quelques kilomètres du campement, dans un de ces déserts que laissent derrière elles les compagnies forestières lorsqu'elles font « de la coupe à blanc ». Beaucoup de territoires de chasse autour du camp avaient été ainsi détruits sans ménagement au cours des dernières années. Après le retrait des machines, parfois les

bleuets y poussaient en abondance. C'était le cas dans ce désert-là. Il y en avait à ne plus savoir où donner du panier. Notre petit groupe se dispersa bientôt dans ces vastes espaces désarbrés. Kwésis et sa famille s'enfoncèrent vers le centre et nous restâmes à ratisser ce qu'il y avait en bordure. Au bout d'une heure de patiente récolte, la vénérable Algonquine déclara qu'elle devait retourner au camp « manger un petit quelque chose ». Son diabète ne lui laissait guère de répit ces temps-ci. Oubliant là mes amis, je m'offris à la raccompagner, dans le vague espoir de peut-être pouvoir vérifier mes souvenirs de la veillée passée.

Avant de quitter la route pour s'engager dans la discrète éclaircie qui mène à son lac, nous avons pris soin de vérifier si sa cousine n'avait pas déposé son portefeuille dans le sac de plastique accroché à un bâton qui balisait l'entrès du sentier. En effet, lors de notre arrivée hier, Annie s'était aperçue qu'elle avait oublié son portefeuille à Pikogan. Sachant que sa voisine (et cousine) devaient passer devant l'entrée de son sentier pour se rendre à leur propre camp (situé plus en aval sur la route de la Selbaie), elle lui avait téléphoné depuis Joutel pour lui demander de l'apporter avec eux. Elle avait mis son sac bien en vue, espérant que sa cousine comprendrait qu'il fallait y déposer le portefeuille. Mais pourquoi un portefeuille dans ce coin perdu où il n'y a aucune boutique ? C'est que, se sachant trop diminuée, elle voulait acheter quelques paniers de bleuets à sa fille (Kwésis) afin de compléter sa provision pour son prochain hiver sur la réserve. Toujours est-il qu'il n'y avait pas de portefeuille dans le sac. Tout juste la petite note que nous y avons laissée hier à l'intention de la voisine. Elle passerait plus tard dans la journée, fit-elle avec un haussement d'épaule.

Arrivés au bord du lac, une surprise nous attendait. Certes le canot, un beau *freighter* de cèdre recouvert de fibre de verre, était là, tiré sur le rivage. Mais pas les avirons ! Les autres avaient dû penser à les ranger dans leur auto avant de s'en aller à la ceuillette de bleuets, de peur que des intrus ne se servent du canot pour dévaliser le camp, facilement accessible par eau.

Annie hésita quelque peu, puis me dit qu'il devrait y avoir d'autres avirons dissimulés à proximité du quai. Nous fouillâmes en vain les sous-bois des alentours. Nous suivîmes ensuite un tracé presque effacé dans le sol qui ne semblait mener nulle part, sinon à un vieux débarcadère qu'on n'utilisait plus maintenant.

Pendant que nous revenions, bredouilles, vers le canot inutilisable, elle s'arrêta quelques instant en s'appuyant sur un arbre pour se reposer.

- J'avais pourtant demandé à Tilok (Claude, son plus jeune fils) de cacher un autre aviron près du quai.

Je poursuivis donc mes recherches, de façon plus systématique cette fois, pendant qu'Annie demeurait immobile, la tête toujours appuyée contre son arbre. Soudain, j'entendis sa voix derrière moi.

- Je l'ai ! Je l'ai trouvé ici !

C'était bien vrai. Elle tenait dans ses mains un bel avion de bois franc. À quelques pas du sentier. Nous étions passés à côté sans le voir, bien camouflé sous les kalmias et les comptonies voyageuses.

- Comment as-tu fait pour le trouver ? dis-je, étonné. Elle me regarda avec un sourire heureux, comme si elle venait de recevoir un cadeau du ciel

- J'ai pensé à Tilok. À l'endroit où il pourrait avoir eu l'idée de le mettre. Il est grand et il n'aime pas se pencher. Alors il l'a mis là, à mi-pente de ce petit buttonn !

Pas entièrement convaincu par cette explication, j'étais tout de même intrigué par cet arbre contre lequel elle s'était reposée. Le canot nous ramena au camp de l'autre côté du lac. Je n'étais pas peu fier d'avironner ce hardi bâtiment à qui les fils Kistabish faisaient remonter les *dammes* de castors, sur le ruisseau qui porte le nom de leur père, en ouvrant pleine puissance leur petit moteur de quatre HP !

Nous passâmes le reste de l'après-midi à converser lentement tout en nous consacrant à de petites besognes ménagères. Comme les autres tardaient à revenir, elle s'inquiéta à nouveau pour son portefeuille. Je lui proposai de retourner à la grand' route pour vérifier si le sac était toujours vide. Cette proposition sembla la satisfaire et me permettrait de prendre une longue marche en forêt, là où je me sentais si léger. En effet, plutôt que de couper court en le traversant en canot, je voulais emprunter un vieux sentier qui ceinture le lac et finsi par rejoindre cet autre sentier qui nous relie à la route de la Selbaie.

Après quelques minutes passées à gravir un coteau rocheux, je me retrouvai sur ce raidillon, profondément encaissé entre les tendres végétaux qui bordent la rive du lac et une pinède à cyprès nains. Encore une fois, je m'étonnais de pouvoir ainsi avancer en pleine forêt, aussi silencieusement qu'un loup en chasse, grâce à ce tapis épais qui absorbait tous les craquements habituels qu'un homme – surtout un citadin – émet à chaque pas. Quelques rayons de soleil venaient parfois percer la muraille des épinettes et on pouvait suivre leur course rectiligne jusqu'au sol, jusqu'à cette mousse qu'ils tissaient en clairs-obscur. Que cette lumière me semblait belle, enveloppée ainsi entre l'ombre des arbres et l'écume boréale. On aurait dit une caresse sur une peau molletonnée. Je me penchai pour toucher un peu à la chaleur de cette peau lumineuse. Elle était plutôt tiède, rafraîchie par toute cette eau qui la gonflait.

En me relevant, je reçus un choc brutal. L'éclat du jour, devenu violent, m'éblouissait à tel point que j'avais peine à voir devant moi. Incapable d'avancer, je restai là immobile quelque temps, peut-être longtemps. Si souvent naguère j'avais désiré vaciller ainsi dans la lumière, comme une flamme au vent.

Je ne voyais distinctement que cette bosse devant moi, au milieu d'une trouée dans la forêt. On aurait dit un gros caillou enveloppé dans de la fourrure de mousse verte. Puis la bosse se mit à grossir, à bouger. Cela atteignit bientôt la hauteur d'homme et ça se secouait un peu, comme pour se débarrasser du duvet limoneux qui pendait de chaque côté de son corps. Car c'était

bien un corps. Cela avait deux yeux et s'avançait vers moi, avant de s'arrêter net, subitement conscient de ma présence. Et oui, plus de doute maintenant, cela c'était un caribou, tout droit sorti de la camisole végétale qui le camouflait depuis... depuis quand ?

Disparus de cette région depuis plus de cent ans, les caribous allaient-ils revenir ici enfin ? Ses yeux semblaient me fixer intensément au début, puis ensuite, déçus, me regardaient sans grand intérêt. Allait-il venir à moi ou s'éloigner ? Il s'approcha encore, me flaira, battit légèrement des oreilles, puis passa son chemin tout en broutant quelques lichens enfoui dans la mousse qu'il détachait du sol à petits coups de sabots acérés. Au bout de... quelques instants j'imagine, il s'éloigna définitivement et disparut dans cet éblouissement de lumière d'où il était venu.

Mais la bosse originale était toujours là, bien tranquille sous sa pelure moussue, devant moi, bien tranquille aussi sur mon tapis moussu.

Je poursuivis mon chemin jusqu'à la grand' route, hésitant un peu devant chaque souche ou caillou du sentier. En arrivant à l'accotement, je retrouvai le sac de plastique, flottant au vent, désespérément vide. Je revins au camp sans rencontrer d'autres caribous. Annie, assise encore une fois près du feu me demanda si je n'avais pas fait une rencontre pendant cette course. Non, lui dis-je, honteux de lui avouer quoi que ce soit. Pas de portefeuille non plus.

Elle me regarda avec un petit sourire malicieux, comme si ... Pouvait-elle savoir déjà ce que je n'osais lui raconter ? Peut-on rêver éveillé ? Que se passait-il au juste aux alentours ? Ne tenait-elle pas encore ce grattoir, cet os de caribou dans sa main tout en me parlant ?

J'en profitai pour enchaîner en posant des questions sur les caribous. Est-ce que, comme certains le prétendent, les caribous étaient revenus sous nos latitudes depuis peu ? Elle me répondit que oui. D'ailleurs sa famille en avait abattu un ou deux depuis quelques années au fond d'une savane bordant la grand' route.

Son grattoir en témoignait. Je lui mentionnai qu'à mon avis il y avait beaucoup de nourriture pour ces bêtes dans la taïga entourant son lac. Bien sûr, dit-elle. Cette mousse à caribou était commune dans la grande « réserve à castors » que la famille Kistabish avait exploitée depuis le début du XXe siècle dans ce secteur. « Surtout sur les grosses montagnes, les monts Cartwright », avait-elle précisé.

- Ah oui ! , fis-je. Mais où sont ces montagnes ?

On ne les voit pas d'ici. Je te les montrerai quand on retournera à Pikogan. J'ai un autre camp là-haut. C'est aussi un très bel endroit.

Je me risquai à lui demander si elle avait déjà vu des caribous en songe. Son visage devint alors plus grave, comme si elle pressentait certaines choses pour moi, mais ne pouvait pas encore lever le mystère sur ce qui m'était advenu. Elle fit une longue pause, puis :

- Bien sûr, qu'elle avait rêvé à cet animal. Les caribous sont toujours aux portes des rêves. Ce sont les messagers du royaume du rêve. Ce sont eux qui apportent le rêve aux hommes. Mais pas à tous. Pour recevoir le rêve de leurs mains, il faut que tu sois comme de la mousse...

Je brûlais d'en savoir plus

- Mais comment faire pour se fondre avec la mousse ?

Elle me regarda sans répondre, un peu triste, visiblement peu encline à aborder le sujet. Nous en revînmes à son portefeuille, puis aux cent façons de cuire la *bannique*.

Le lendemain, sur le chemin du retour, elle tint promesse et, comme nous nous engagions dans le carrefour avec la route Matagami-Amos, elle pointa les montagnes au loïs vers le nord.

- Ce sont les Cartwright, dit-elle. Puis, après un silence. Elles me rendent forte ces montagnes.

Je tournai la tête dans la direction indiquée. C'étaient bien elles. Elles avaient l'allure d'immenses tortues au dos usées par

le temps. Je me souvins alors de ce qu'elle avait dit : il y avait beaucoup de mousse à lichens sur ces montagnes. C'était le royaume des maîtres du rêve...

Annie ferma les yeux. Je la sentis forte, de la force qui vient des rêves, quand on devient comme de la nourriture pour le caribou. L'auto fila vers Pikogan, laissant loin derrière nous les montagnes. Les forces d'Annie l'abandonnaient peu à peu. Et moi, depuis ce temps, je n'ai plus jamais revu de caribous.

Printemps 1995

Panji

Panji

On l'appelait *Pain des Anges*

Elle avait un masque de beauté et de joie
sur son visage noir

Et tous les hommes qui avaient soif d'éternité
dans l'instant d'amour
buvaient à son regard.

Mais elle ...

elle passait dans la vie comme dans une chute.
Elle tourbillonnait dans les rapides et les remous
riant aux éclats et tendant les bras à qui voudrait bien
se noyer avec elle.

Mais finalement ce fut la rivière, *Kitcisipi*,
qui se noya en elle.

Et aujourd'hui Pain des Anges coule doucement
vers le nord,
caressant le pied des bouleaux blancs et des cèdres cuivrés
qui se lamentent sur ses rives,
toutes branches tremblantes dans l'infini
de l'eau qui passe - *Mattagami*-
toujours la même et toujours changeante.

Automne 1991

Annie

Annie

C'était l'été indien, en plein automne.
L'or liquide de la lumière d'octobre
coulait sur la pente douce vers le lac Mistassini.

Debout, seule au milieu des croix et des crânes
du cimetière des anciens Cris,
une petite tente tremblait au vent.

Parfois un souffle chaud
jaillissait au-dessus et repartait avec une horde diffuse
de plumes, de poils et d'écaillés.

Venaient les lièvres d'abord -*wabouss* -
qui couraient en zigzag
et jetaient de petits éclairs bruns et blancs
dans la tempête de ses cheveux fous
mêlés par le vent.

Puis venaient les outardes
dont le vol fléché
lui perçait les prunelles

lorsqu'elles s'échappaient en criant
du noir charbon de ses yeux

Puis d'un geste de ses bras ouverts
elle faisait lever une lourde orignale - *nonjé mouss* -
frémissante dans les brumes blanches du petit matin
humant à plein naseaux les parfums immobiles sur le lac en
sommeil.

Puis lui sortaient les poissons
de son ventre
secoué par les gloussements
d'un fou rire qui s'emparait d'elle parfois
quand frayaient les truites - *namegoss* -
dans les eaux brunes sous les branches de *chicobik*

Et dans sa bouche galopaient des mots algonquins
qui formaient des troupes de fourrures :
chagouéchi, wagoush, amik, mouéhigan , nikik, wabichèchi,
pjiou

C'était l'automne et
dans la tente tremblante
tous les animaux qu'elle avait mangés sous les lunes d'été
s'échappaient de son corps en le secouant avec violence,
pressés de regagner leurs cachettes d'hiver

où la famine guidera les *Anishinabek*
Annie épanwie et radieuse au milieu de la tente
son vieux corps étincelant de sueur
brûle un bouquet de *wiass* et de *nasséma*
pour remercier
la Magie rouge de la viande et du sang - *Miskwi* -
transmutation de la mort en la vie
qu'on devine à ce petit filet coagulé sur son sourire de
framboises mûres - *miskwimin* -

Au dehors *Kiwétine* rage et tape du pays
pressé de purifier toutes les odeurs fortes
et les couleurs trop vives de l'été

Automne 1991

amik : castor

Anicinabek : les humains, Algonquins (par ext.)

chagouéchi : belette

chicobik : sapins

Kiwétin : le vent du Nord

mouéhigan : loup

miskwi : sang ,couleur rouge

miskwimin : framboises

nasséma : tabac

nikik : loutre

pjiou : lynx

wabichèchi : martre

wagoush : renard

wiass : viande

Le cinquième séjour

Dédié à tous ceux qui ont choisi le bord des perdants et le contre-courant des modes

Pasidosi, passe et prends ma vie, la blanche lumière d'avril, le noir collier des épinettes, les brûlures de neige sous les pistes animales, la froidure hurlante sous la pleine lune. *Pasidosi*, passe et prends et rie de tout ça en tourbillons poudreux. Aspire et avale toutes les images du désert autour de nous, emporte-les dans ton baluchon de vent pour tes prochains voyages dans ma nuit. *Pasidosi*, tu danses autour de moi, je sens ton souffle fou m'envelopper et m'étourdir. *Pasidosi*¹, pas si douce, pas si docile...

Mais qu'arrive-t-il? *Wabin* où es-tu? Je me perds dans cette tornade qui fonce sur nous. Je n'y vois rien que l'oeil du cyclone braqué sur moi. Tout s'embrouille.

Subitement le visage de *Wabouss*, de *Wagouch* ou de *Wapichtann* grimace au fond de cette agitation. Tous les animaux que nous avons tués et mangés ou vendus. *Amik*, *Nikig*, *Kag*². Ils volent autour de moi dans la neige tourbillonnante. *Wabin* jette ton fusil! On ne doit plus chasser *Agèskou*. Jusqu'où ira sa colère? Elle bat des ailes avec violence et me crache au visage. Et *Adik* le caribou, il a dit, derrière elle, avec ses cornes de feu, que nous sommes méchants. *Tchoutchou* et *Moni* et *Eddy*, tous les tueurs, brûlez vos cartouches !

Wabin, nous n'aurions jamais dû venir ici. Nous sommes tombés dans une embuscade. Là-bas, derrière la colline, ils guettaient notre arrivée dans cet ancien chantier où nous étions venus chasser les perdrix à queue fine, *ageskouk*, qui picorent sur la neige par petites bandes de trois ou quatre. Dès que nous avons atteint le sommet, ils ont foncé sur nous, tous les animaux cachés dans cette tornade. Et maintenant qu'ont-ils fait de toi, *Wabin*? Est-ce toi cette petite tache noire dans la poudre virevoltante? *Wabin*, attends-moi, j'arrive.

Le rideau bouleversant trombe encore devant moi. J'essaie d'avancer mais encore une fois les images s'arrachent à mes yeux. Je titube en palpant la spirale du vide. Ah! ça bouge

¹ Les tourbillons de neige en hiver, qui ressemblent à de petits fantômes

² Le Lièvre, le Renard, la Martre, le Castor, la Loutre et le Porc-épic

devant! Est-ce toi cette fois? Je trébuche dans tous mes calculs de la distance, faute à cette blancheur qui me jette dans les ténèbres...

Dans les ténèbres de ma mémoire, une image monte comme le soleil dans le ciel du matin. Dans les terrains de chasse autour de Hannah Bay, à ce point de l'espace où *Anékona sipi*, la Rivière-aux-Biscuits³, ouvre sa grande gueule et crache dans la Baie James toutes les eaux qu'elle charrie depuis les sources de l'Abitibi, Eddie Trapper, le demi-frère d'Annie, avançait lentement sur la neige mouillée et luisante de cette belle journée de printemps.

D'un signe de la main, il commande le silence et l'immobilité aux autres derrière lui, qu'il vient d'aller chercher au *teepee* familial en leur annonçant sa grande nouvelle. Il avait repéré un ours en hibernation dans sa tanière. Il l'avait entendu gémir faiblement et avait senti la chaleur de son souffle traverser la neige.

Parvenu à l'extrémité de sa piste, il s'arrête, se retourne un instant pour vérifier que sa femme, ses enfants et ses neveux ont bien compris ses consignes, puis se penche vers un monticule dans la neige, à quelques pas devant lui.

- Sors, grand-père! Sa voix douce avait quelque chose de solennel, comme s'il exigeait simplement une faveur méritée.

- Sors, grand-père! C'était tout ce qu'il disait. Il le répéta trois fois, ce commandement qui avait plus l'air d'une prière. Puis il attendit en silence. A une centaine de pas derrière lui, c'est à peine si la famille respirait.

Tout à coup, un tressaillement à peine perceptible remua les cristaux étincelants, suivi d'un terrible frisson. Eddie se releva lentement et lui ordonna de se montrer. Le bout de son museau noir écarta enfin la neige et renifla le nouveau printemps. Qu'y aurait-il de bon à manger pour lui cette année?

³ La rivière Harricana

La tête émergea ensuite, puis les deux pattes avant. Il resta ainsi hébété pendant un moment, comme si on avait interrompu son rêve avant le dénouement. Où suis-je exactement? Il dégagea ses épaules et s'assit, dos aux hommes, sur son tas de neige, comme pour mieux réfléchir à la question. Au bout de quelques minutes ou de quelques heures, il se retourna et aperçut Eddie.

Il vit les yeux du chasseur se refermer lorsqu'il appuya sur la gachette, déclenchant un volcan de flamme et le tonnerre au bout du canon. Une douleur bien réelle au bout du rêve, bien rouge devant les yeux, lui éclata le coeur. Est-ce vraiment la fin, mon dernier printemps? Un instant suspendu entre la question et la réponse, il vacilla, puis s'écroula sur la neige, bientôt maculée de son sang, couleur des framboises mûres, *miskwimin*, si délicieuses en juillet.

Eddie les invita tous à s'approcher. Incrédules, abasourdis, ils ne bougèrent pas. Il empoigna alors son couteau et se mit à tailler dans la fourrure encore chaude. Un à un, ils marchèrent en hésitant dans la neige lourde. Ils entouraient maintenant Eddie et l'ours mort.

- Il faut le ramener au campement maintenant ; leur dit-il en guise de salutation.

On roula la bête sur le dos et on la ficela à un tobaggan. Le groupe commença à s'animer joyeusement sur le chemin du retour. Les plus jeunes comprirent qu'une fête se préparait.

Pas un morceau ne fut perdu et l'ours apporta la chaleur et le réconfort à tous, faisant oublier les jours creux de cette fin d'hiver. Son crâne vint rejoindre ceux de tous les autres *gibiers* qu'on avait accrochés aux arbres autour du camp. Annie hérita d'une de ses omoplates qui, à l'avenir, la suivrait toujours lorsqu'elle partirait de l'Abitibi pour venir visiter sa famille à la Baie James.

Pasidosi revient à la charge, s'acharne sur nous. Elle sort ses griffes de grains de neige abrasifs et me lacère au passage. Toujours ce brouillard blanc devant mes yeux. Et ce hurlement tout proche. Est-ce toi Wabin? Et ce cri au loin, enterré dans les

sifflements et les crachotements, serait-ce une outarde? Un voilier d'outardes?

Non, il ne s'agit que d'une oie solitaire. Elle volait en courant, à grandes enjambées, aurait-on dit. Sans doute pressée de rattraper un groupe qui l'avait devancée vers les territoires de nichage, plus au nord. Jos Trapper, le frère d'Eddie, sortit en courant de son camp près du lac Paradis, au nord-est de l'Ontario. Un endroit aéré, où on se sent léger et plein de vie.

Il s'arrête au bout de la clairière qui mène au lac à quelques pas de sa cabane de rondins dressés verticalement. Bras nus dans la lumière d'un autre printemps, bien planté dans ses bottes de cuir lacées jusqu'à mi-jambes, il porte ses mains à sa bouche, les poings fermés, imitant un genre d'appeau. Rejetant la tête en arrière, il lance alors une salutation à l'outarde voyageuse.

Annie, restée sur la galerie du camp, se figea en entendant sa voix. On jurerait une vraie. Le ton, la modulation, le prolongement plaintif du cancanement, tout y était. Au même instant, elle vit aussi l'outarde qui, haut dans le ciel, penchait l'aile pour amorcer un virage.

Encouragé par ce mouvement, Jos répéta son cri deux ou trois fois, s'appliquant à le rendre suppliant. L'outarde continuait à voler très vite vers le Nord, mais poursuivant sa longue tangente, comme si elle se donnait le temps de réfléchir à sa conduite.

Jos continuait de l'approcher, de son jappement tantôt joyeux, tantôt impératif. Plus elle s'éloignait, plus il la pressait d'appels. Visiblement, elle hésitait. Elle traça bientôt un arc de cercle dont le virage s'accroissait à mesure que Jos gesticulait de la voix vers elle. Annie remarqua qu'elle avait dessiné un immense cerceau dans le ciel, lorsqu'elle amorça sa descente vers le lac. Jos ne cessa pas une minute de lui parler. On aurait dit qu'il l'avait attrapée au lasso invisible de la parole et qu'il n'avait plus maintenant qu'à la ramener à lui.

Elle passa une première fois au-dessus du camp, cherchant de la tête sa consœur éplorée. Jos la fit tourner encore une fois

au-dessus du lac, devenu le centre de son monde. Elle revint une fois encore vers cette oie malheureuse qu'un maléfice avait changée en homme. Une bataille éclatait en elle, incapable de trancher entre ce qu'elle entendait et ce qu'elle voyait de cette outarde. Elle la survola de très près, dans l'espoir de trouver un indice qui la rassurerait.

Soudain, elle aperçut un reflet métallique au bras de l'homme-outarde. Mais il était déjà trop tard. Elle tenta de reprendre de l'altitude, mais ce ne fut que pour mieux prêter le flanc au coup mortel qui lui déchira les ramiges, crevant le rêve de son nid dans la taïga.

Elle s'abattit comme une pierre dans les eaux calmes du lac, face à la cabane.

Ah! tu es encore là toi, Pasidosi. Je sens maintenant ta neige fondre sur mon visage tellement j'ai chaud. Cette eau, mêlée à ma sueur, coule le long de mes lèvres et goûte salée, comme l'eau de la Baie James. Ta fureur redouble. Tu m'encornes d'assauts humides comme les vagues de la mer. Je suis trempé d'eau salée, balloté comme un billot échoué sur la grève près de Fort-Rupert.

Le grand *freighter* est en perdition. Eddie, devenu vieux et prospère depuis cette histoire de l'ours, revenait de son camp de chasse à l'oie sauvage dans une île au large de Fort-Rupert. Son fils, maintenant un homme, et un de ses amis, l'accompagnaient. Son grand canot de cèdre, ce géant des rivières propulsé par un moteur de 100 HP, vibre et se tord sous le fouet des vagues hautes de deux mètres, dont la crête repliée et écumante tente à chaque fois d'embarquer dans le bateau.

Les hommes pataugent maintenant dans l'eau jusqu'aux mollets et ne fournissent plus à écoper. Toute cette eau en cale rend le canot très instable et le fait osciller comme un pendule à chaque attaque contre son flanc. La côte est encore loin, à des milles devant. Et ce vent impétueux qui se gonfle sans cesse.

Il aurait dû prévoir. Il était endormi et rêvait profondément lorsque les autres l'ont réveillé pour l'enjoindre de partir avant

l'orage qui s'en venait. Il les a suivis sans réfléchir, pressé d'achever son rêve. Les autres sont jeunes et inexpérimentés, ne connaissant pas vraiment la mer. Mais lui, il aurait su. Il était plus sage de ne pas courir devant une tempête, qui aspire l'air devant elle et gagne ainsi de la vitesse et de la force plus elle avance.

Maintenant ils sont là tous les deux à écoper sans relâche. Ils ne disent mot mais leurs jeunes yeux affolés cherchent à se rassurer dans les siens. Cependant, lui aussi ne dit rien, ne pense rien. Debout à la proue, les vagues le frappent en plein visage, lui entrent dans les narines, les yeux et la bouche. Salées. De plus en plus salées.

Le ciel noir et lourd tout autour s'écrase sur eux. Il n'y a plus qu'à attendre maintenant. La lame inévitable. Le couteau qui transpercera le grand freighter et le fera basculer dans le temps d'avant la vie, qui dure sans jamais passer et qui pour eux aura un goût d'eau salée.

J'en ai maintenant jusqu'aux oreilles, de l'eau. Comment peux-tu amener tant d'eau sur moi Pasidosi? Elle est froide, glaciale. Elle se jette dans mes bottes, mes vêtements et sous moi, le sol enfonce comme dans la boue d'un marécage.

Jos n'est pas encore revenu de sa surprise. Les outardes, dont il connaissait si bien le langage avaient surgi devant eux, venant d'on ne sait où, sur la rivière Adam. Brusquement, il lâcha son aviron et tendit la main pour saisir son fusil, toujours chargé près de lui.

Mais son petit-fils s'en est emparé et veut tirer sur le volier. Bon sang! Cet enfant de 10 ans peut tout juste viser un ours à dix pas ! D'un ton sans réplique, il lui saisit l'arme des mains. Les outardes ont eu le temps de passer au-dessus du canot et s'enfuient maintenant derrière son dos. Il les entend crier comme si elles voulaient le narguer. L'impatience et la déception de rater une si belle occasion lui pincement le coeur.

Il n'a qu'une seconde pour racheter sa malchance. Dans un mouvement désespéré, il virevolte sur lui-même, le fusil braqué

vers le son de leur gorge, repère le centre de leur flèche et tire sans en viser aucune. Pour quelques secondes ou quelques heures ensuite, il ne voit plus rien, assourdi par la détonation, aveuglé par la fumée de poudre brûlée.

Il a tout juste le temps d'entendre sa fille crier de peur lorsqu'elle s'agrippe au plat-bord d'une main, tenant son bébé dans l'autre bras, avant de se retrouver dans l'eau glacée de ce début d'octobre.

La morsure de ce réveil dans le froid et l'eau qui monte, lui brûle la peau. En un instant, son cerveau recoud le fil des événements, rompu par l'effrayante vitesse de leur déroulement. Son volte-face trop brusque, suivi du contre-coup provoqué par la puissante décharge du calibre .12, ont déséquilibré le canot, qui les a projetés d'avant en arrière, sans qu'ils puissent amortir son tangage.

Lui, son petit-fils, sa fille et le bébé, ainsi que toute la cargaison ont chaviré sans qu'il puisse rien faire. Rien faire. Son instinct l'avertit d'un danger imminent: le bébé, il faut rattraper le bébé!

Heureusement la petite rivière Adam qui traverse la savane marécageuse jusqu'au lac *Odakobi odji*⁴ n'est pas très profonde et ils sont tout près de la rive. Mais son lit vaseux ne supporte pas leur poids et il enfonce dès qu'il se met à bouger.

D'un coup d'oeil, il s'assure que son petit-fils et sa fille sont bien là, accrochés au dos du canot. Mais une terreur sans nom se lit sur le visage de cette dernière. Le bébé n'est plus là! Sans hésiter, il plonge dans l'eau boueuse, malgré le froid qui l'engourdit jusqu'au cerveau. Pendant ce temps, son coeur bat tellement vite qu'il va lui sortir par la bouche s'il l'ouvre pour crier.

Désespéré d'impuissance, il cherche à tâtons tout autour du canot. Ses mains, ses bras, si puissants derrière la balle et le

⁴"Le lac près de la montagne où on se rend en ramant"

canon, happent le vide comme un chien qui hurle après son malheur. Un voile tombe devant ses yeux, un voile noir, lourd et qui sent la mort, l'écrase de son poids pour le reste de sa vie.

A peine vivants, les trois rescapés grimpent sur la rive et bientôt grelottent autour d'un brasier de chicots d'épinettes. Mais dans le corps de Jos, la froidure a transpercé la moelle de ses os et aucune flamme n'arrivera plus désormais à le réchauffer.

Au loin, j'entends encore une rumeur d'outarde parmi les hurlements de Pasidosi, qui maintenant s'éloigne enfin de moi et poursuit son chemin en trombe dans le désert blanc. Wabin se tient à mes côtés et me regarde en un silence interrogateur. Depuis un bon moment, il m'appelait et me secouait le bras, sans que je ne manifeste aucune émotion apparente. Il voulait me montrer jusqu'où Ageskou s'était promenée sur la neige avant de s'envoler vers la tornade hivernale qui nous a survolés.

De retour à l'auto, où Annie nous attendait patiemment, elle nous demanda si nous avions vu passer Pasidosi. Wabin s'enfla de grandioses descriptions du mini cyclone pendant que nous l'écoutions en silence. " Ça vient avec les caribous et les aurores boréales ces tornades-là. Au printemps " finit-elle par répondre, en regardant vers le fond de l'horizon.

Elle demanda ensuite si les foreurs à diamant étaient toujours là. Car nous nous étions arrêtés à cet endroit, à la limite septentrionale de leur territoire de chasse familial, pour vérifier si la compagnie de forage avait plié bagages ou poursuivait ses activités. Annie s'inquiétait toujours de voir les compagnies forestières ou minières s'installer sur le territoire, faire l'inventaire des richesses qu'ils y trouvaient, en soutirer ce qui faisait leur affaire, sans épargner grand chose au passage, puis s'en aller recommencer ailleurs, quand il n'y avait plus de profits à ramasser pour eux à cet endroit.

On appelait ça le progrès, il y a quarante ans. Et dire que c'était son mari qui, au début des années 1950, avait guidé les arpenteurs et les ingénieurs chargés du choix d'un tracé pour la route Pikogan - Matagami. Lui, il connaissait l'existence de cet

esker sablonneux, long d'une centaine de kilomètres fendant leur territoire jusqu'au nord du lac au Goéland. Lui il avait parcouru ce pays en entier dans le canot d'écorce de son grand-père, de son père, puis dans on propre canot (en cèdre), de lacs en rivières, de portages en portages. Rien que pour remonter l'Anekona sipi, de Pikogan à son camp de trappe, il y avait douze portages, que lui, sa femme et ses enfants se tapaient à chaque automne pendant les sept jours que duraient le trajet. Oh! c'était pas la route du progrès, cette route-là. En fait c'était pas une route, c'était la vie. C'était leur vie.

La roue des souvenirs de cette époque-là se remettait à tourner dans sa tête, dès qu'on l'ébranlait un peu. Sa parole laborieuse trébuchait d'algonquin en cri et de cri en anglais, s'essouffant à vouloir suivre sa pensée qui embrassait tout son passé d'un seul regard, tel Mikizi, l'aigle-pêcheur, planant très haut dans le ciel contemple tout le cours d'une rivière. Bientôt elle abandonnait la partie, suspendue à un mot comme une araignée tombée de sa toile inachevée balance au bout de son fil.

Pendant ces hésitations du temps, je lui racontais, par bribes, que les foreurs étaient sûrement déménagés, bien qu'une partie de leur équipement, une cabane de tôle remplie de bonbonnes de propane et une énorme débusqueuse, soient toujours sur place. Car la cabane devait sûrement abriter la pompe à eau qui, elle, devait être raccordée à la foreuse. Or elle ne l'était pas. Donc la foreuse ne pouvait pas ... et bla , bla, bla... Les mots passaient au dessus d'elle comme un vent léger.

Ce matin, nous étions partis du camp, que je visitais pour la troisième fois, pour faire le tour de leur territoire de chasse, du moins la partie accessible par la route. Une tournée d'inspection, avec Annie et son petit-fils, histoire de vérifier si le printemps pousse bien sur l'hiver - celle de leurs six saisons qu'ils appellent "la fin de l'hiver" - et de planifier les activités futures en conséquence. Histoire aussi de flairer le gibier: où se tient-il, à quoi s'occupe-t-il, trouve-t-il sa nourriture, etc. ?

C'est pourquoi en auto, ils ne regardent jamais la route, fouillant constamment des yeux la neige pour repérer des pistes, des messages laissés là, pour eux, par les animaux qui marchent. Subitement Annie et Wabin, en même temps, lancèrent un cri en pointant sur la droite. " Là, beaucoup de pistes là-bas! ". Je freinai brutalement et nous sortîmes de l'auto, déjà excités par la vue d'un piétinement important à l'orée d'une savane toute proche.

Comme nous nous élancions, Annie nous retint d'une voix ferme mais chuchotée : "Caribous! Ce sont peut-être des caribous!" Ceux qui viennent avec les tornades du printemps sans doute. "Il ne faut pas faire de bruit, pas un mot. Ils sont très farouches, s'ils vous entendent. Surveillez le vent. Qu'il n'amène pas votre odeur jusqu'à eux. Et toi, Wabin, prends la 30-30!".

Je sentais Wabin tout imbu de fierté comme si pour la première fois, il allait montrer qu'il était un homme, plus seulement un chasseur de perdrix.

Comme des loups en chasse, nous avançons, la tête rentrée dans les épaules, l'oeil, le nez et l'oreille raides de tension. Plus nous approchons et moins ça ressemblait à des pistes de caribous.

- *Wagouch*, me dit simplement Wabin en se tournant vers moi. Ils étaient plusieurs. Au moins deux. Ils ont dû se battre ici. Regarde comme c'est piétiné.

Je remarquai en effet que plusieurs pistes solitaires convergeaient vers un lieu démarqué où pas un centimètre de neige n'avait été remué, griffé. Pendant que nous nous attardions à interroger le vide entre les événements et leurs traces, j'entendis un faible bruit venant d'un taillis d'épinettes derrière nous, une sorte de glapissement.

Lentement, je m'approchai de l'endroit. Un coup de vent agita les branches basses des épinettes et en fit bouger les ombres derrière.

Les yeux du premier renard s'allumèrent au fur et à mesure que je distinguais son image derrière les arbres. Des yeux qui pétillent d'intelligence au milieu de sa fourrure de rouquin. Une deuxième ombre s'avance bientôt et passe devant la première. Ses yeux s'agitent et regardent à sa droite. Elle semble vouloir fuir quelque chose.

Un frottement d'acier attire mon attention. Une chaîne à sa patte. Les deux renards, piégés, tournent autour du pieu. Une autre ombre, beaucoup plus grande, s'approche et les couvre. Elle tient un bâton à la main. Deux coups bien assénés et leur petite vie passe dans les bras de l'ombre.

- Qui est-ce Wabin? Est-ce ton grand-père ? Wabin était déjà loin, suivant des traces qui conduisaient vers un de ces petits lacs de savane, différent du reste du paysage dans ce désert plat, la seule tache sans arbres dessus.

Il me rejoignit plus tard, découragé dans ses explorations par la *croûte*⁵ neuve qui cédait sous ses pas par ce chaud soleil d'après-midi. Un jour il saura déchiffrer les mystères des pistes. Son grand-père aurait su lui, il lui aurait enseigné, s'il avait été là. Mais il était mort avant sa naissance, il y a plus de 13 ans. "Je ne l'ai jamais connu" m'avoua-t-il.

Son père lui en parlait parfois. Ainsi lorsqu'il lui montrait à fendre du bois, la bûche inclinée sur une autre et assujettie par le pied, en frappant un coup à effet retourné, qui faisait éclater le bois et éviter de trancher les orteils qui tiennent la bûche. Il disait : "C'est ton grand-père qui m'a montré cette manière. On contrôle mieux son coup de cette façon". Il n'avait rien à ajouter. Wabin savait qu'il devait continuer une lignée dans l'art de fendre du bois.

De retour à l'auto, il répondit d'un seul mot au regard inquisiteur d'Annie : *Wagouch*. Elle hocha la tête d'un air évasif et nous repartîmes vers le sud.

⁵ Couche de neige mouillée, durcie par un gel nocturne.

Plus loin, en croisant un ruisseau, Wabin s'écria : *Nikig !*. La loutre a folâtré dans la neige, creusant de larges sillons en glissant sur son ventre dans les descentes. Il n'y a qu'elle pour laisser ce genre de traces. Je stoppai brusquement et nous descendîmes recomposer la scène.

Wabin me montra le trou dans la neige par où elle disparaissait sous la glace. Je reconnus là un ancien emplacement pour des pièges, avec ses poteaux plantés verticalement de chaque côté du trou. Il avait ceci de particulier qu'il communiquait avec un ponceau routier situé tout près. Ainsi la loutre pouvait traverser sous le chemin sans pouvoir être repérée par des passants sur la route. Était-ce sa maison dans ce tunnel, m'informai-je à Wabin. *Ané idouk*. Il ne savait pas.

J'étudiai avec lui les glissades de l'animal sur la neige. Leur longueur m'étonna ainsi que la distance entre ses pattes avant et arrière lorsqu'elle bondissait pour se donner un élan.

Lorsque nous la rejoignîmes à l'auto, Annie, qui ne sortait plus beaucoup dehors, laissa échapper. "Elles cherchent de l'eau. Il n'y a plus d'eau !" Elle faisait allusion au fait que la veille, avec Moni et Tilok, nous avions creusé des trous dans la glace pour pêcher le brochet au lac généreux⁶. Elle avait été surprise d'apprendre que, même en cette saison de la "fin de l'hiver", la glace était encore tellement épaisse - plus d'un mètre - que dans les trous nous touchions presque au fond des lacs et des rivières avant d'atteindre un peu d'eau. Il faut dire que cette année l'hiver avait été particulièrement rigoureux avec plusieurs épisodes de froids arctique, persistant plus de deux semaines de suite.

Elle se prit alors la tête dans les mains et dit en soupirant

- Les pauvres castors! Ils n'auront bientôt plus rien à manger. Toutes leurs réserves de nourriture seront gelées dans l'épaisseur de la glace. Il faudra qu'ils sortent dehors et il y a

⁶Le lac Odakobi odji (où on se rend en marchant), lac généreux en gibier et poisson

encore beaucoup trop de neige pour eux. Ils vont mourir de faim ce printemps!

Nous sommes repartis encore une fois, sans que je réalise qu'une profonde tristesse gagnait son regard. Nous devons nous rendre jusqu'au camp-tente de Tchoutchou (un autre de ses fils) sur les bords de la rivière qui mène au lac généreux. Affligé par une aggravation de ses problèmes cardiaques, il n'avait pu s'y rendre de tout l'hiver. À nous d'assurer la surveillance de son territoire.

Le camp-tente était à bonne distance de la route, sous un couvert de sapinage. Wabin et moi allâmes vérifier si tout était en ordre. C'était une tente de prospecteur assez spacieuse, montée sur un plancher de contreplaqué et flanquée de murs d'environ un mètre de hauteur qui, à cette époque de l'année, étaient recouverts de neige. Aucun signe de perturbation tout autour.

Sur le chemin du retour, de loin nous aperçûmes Annie qui marchait le long de la route. "Je ne l'ai jamais vue marcher aussi vite!" me dit Wabin. En effet, elle trotta presque, de son petit pas hésitant d'octogénaire. Malgré le vent du nord relativement froid par ce bel après-midi, elle tenait à jeter un coup d'oeil aux castors, installés de l'autre côté de la route. "Pauvres castors, nous dit-elle en revenant, Ce doit être la famine pour eux. Il n'y a presque plus d'eau dans la rivière. Ils vont mourir de froid."

Wabin m'apprit alors qu'il voulait aller visiter un enclos pour piéger le loup que son père (Tchoutchou) avait dressé pas très loin de là. Intrigué, je le suivis pendant qu'Annie regagnait l'auto. Le long du sentier pour s'y rendre, il s'arrêtait de temps à autre pour relever ses collets à lièvre. Il en avait ainsi des dizaines, disséminés un peu partout le long des "lignes de trappe" qui se ramifiaient comme des capillaires à travers le territoire. J'étais toujours émerveillé de sa capacité à retrouver chacun d'eux, malgré le peu d'indices qu'il avait laissés de leur présence. Il profitait de cette tournée pour les relever d'une trentaine de centimètres au-dessus du sol, car il ne prévoyait plus revenir dans ce coin avant la fin de l'hiver.

Après quelques minutes de marche, nous débouchâmes sur l'enclos à loups, par des sentiers peu évidents. C'était un cercle d'environ 3 m de diamètre, délimité par une série de petits sapins. Au centre, on voyait des restes de nourriture, mêlés à de la moulée pour chiens. Aucune piste de gibier, mais la nourriture avait été grugée.

- Une mouffette, probablement, me dit Wabin. Comme je m'apprêtais à franchir le cercle pour examiner cela d'un peu plus près, Wabin me retint d'un geste vif. "Il y a des pièges cachés un peu partout dans le sol. Il est dangereux d'entrer dans l'enclos."

Subitement, l'endroit me parut bien différent. J'avais l'impression d'être en terrain miné. Tant qu'il s'agissait de Wabouss ou de Wapichtann, on aurait dit que je ne m'étais pas ému du dilemme animal. A l'idée que j'aurais pu me prendre moi-même dans leurs pièges, sans que je m'en rende vraiment compte, je glissai lentement dans la peau d'un *mouéhigan*, d'un loup en nage, déchiré par les crampes de ses intestins, aux parois collées l'une sur l'autre, et qui songe à défier le cercle de la mort pour mettre fin à ses tourments, d'une façon ou d'une autre. A la fois fasciné et terrifié, je tourne et tourne autour de l'enclos en inspectant minutieusement toutes les odeurs au passage. Je regarde Wabin et devine un ange blanc - l'instant furtif du folâtrément entre la vie et la mort - sortir des talus d'épinettes neigeuses et se percher dans son regard puéril.

- Il faut retourner maintenant, lança-t-il désinvolte. Nous nous faufilemes à nouveau à rebrousse poil dans le sentier et je me retournais de temps à autre pour vérifier si mes traces avaient toujours des griffes autour de la patte...

Ceci compléta notre tournée. En passant devant des savanes toutes pareilles pour moi, il me pointait des lacs invisibles au loin. Le lac du centre du territoire, le lac où quelqu'un avait déjàensemencé de la truite, le lac tout en longueur, le lac où Dominique aime pêcher, etc. Je tâchais de retenir dans ma tête tous ces noms qui nourrissaient le pays apprivoisé dans leur histoire.

Nous fîmes la dernière partie du trajet en skidoo, dans le sentier entre la route de Joutel et le camp, Annie à l'arrière, dans un long traîneau en fibre de verre, entourée de coussins, comme un bagage précieux.

Pendant le repas du soir - une soupe au bouillon du *wabouss* que son petit-fils avait récolté hier - Annie parla de *Wadjèchk*, le rat musqué, qu'elle avait surpris caché dans une de ses armoires, il y a quelque temps. Elle n'en revenait pas qu'il ait pu s'introduire dans sa maison.

- Qu'est-ce qu'il faisait ici *Wadjèchk* ? Qu'est-ce qu'il voulait?

Wabin, rongé avec passion un peu de viande autour d'un os du lièvre, répondit en riant:

- Il voulait manger ton sac de pommes que tu avais laissé traîner dans cette armoire. Il aime beaucoup les pommes!

- Il n'a pas d'affaires ici. Je ne veux pas de rat musqué dans ma maison!

Annie m'engagea à toujours bien refermer la porte derrière moi, en n'oubliant pas de la coincer avec un bout de ficelle dans la chambranle, surtout avant de se coucher.

Ce soir-là, je fus justement le dernier à me coucher. Après avoir bourré la fournaise de bûches de cyprès entières, je n'oubliai pas de bien refermer la porte sur cette ficelle qui la maintenait en place. Pendant ce temps, Annie, couchée très tôt selon son habitude, ronflait déjà. De temps à autre, elle laissait échapper de longs soupirs, comme un arbre épuisé qui gémit au moindre vent. Le tout finissait en vagues marmonnements. Je m'approchai pour mieux entendre ce qu'elle bredouillait ainsi en dormant.

- Pauvres castors! se lamentait-elle, puis:

- Qu'est-ce que ce rat musqué pouvait bien faire ici?

Je me couchai à mon tour et ne fus pas long à m'endormir. Un bruit que je crus entendre, venant de l'autre partie du camp me réveilla. Comme si on grugeait quelque chose. Une souris,

me dis-je. Le bruit s'arrêta, puis devint une sorte de frottement, de glissement qui se rapprochait. Ça avançait vers nous.

Je dressai la tête lentement et vis une ombre passer dans le rougeoiment des tisons au travers la grille de la fournaise. C'est un animal qui se promène dans le camp. Je distingue mal sa silhouette. Parfois il est gros. Est-ce Mouéhigann ou Wagouch? Parfois petit. Est-ce Wapichtann ou Wabouss ou Wadjèchk? Je me soulève un peu pour mieux le discerner et tout disparaît dans le noir.

Je me recouche. Le bruit recommence, tout près maintenant. Ça y est, je le vois. Je reconnais sa longue queue fine, son corps trapu et sa démarche valsante. Sa fourrure est toute mouillée, comme s'il venait de sortir de l'eau. Il passe à mes côtés, sans s'occuper de moi. Il va droit vers le lit d'Annie. Il grossit, grandit au fur et à mesure qu'il se rapproche. Il remplit presque tout l'espace entre moi et Annie, couchée dans le lit voisin. Son ombre s'allonge. Des bras lui poussent. Il se lève debout. Il se penche au-dessus d'Annie et lui touche doucement l'épaule.

Annie se tourne vers lui, ouvre les yeux et ne manifeste aucune surprise en le voyant.

- Ah! c'est toi, mon mari, qui est demeuré à mes côtés pendant 35 ans. Tu es venu me voir pour m'encourager à travers nos malheurs?

- Annie, il faut que tu t'occupes des castors. Ils meurent de faim et de froid par milliers dans leurs cabanes.

- Oui je sais. Moni et Tilok on creusé la glace. Elle emprisonne leurs dernières réserves de branches. Je suis allée marcher le long de la route. Les cheminées de leurs cabanes ne fumaient plus. Depuis ce temps, je pleure sur leur sort. Et sur notre sort à nous. Qu'arrivera-t-il de nous sans leur fourrure et sans leur viande?

- Beaucoup d'Indiens n'aiment plus le castor. Ils vident les cabanes jusqu'au dernier bébé. Ils jettent la viande à leurs

skidoos. Ils vendent sa fourrure contre l'alcool ou la drogue. Ils laissent traîner son crâne dans les ordures...

- Mais moi, j'aime le castor. Je l'ai toujours cuit et mangé avec amour. Sa vie passe dans la mienne comme la rivière coule dans son lit.

- Et c'est ainsi que ça doit être. Les animaux à poil, à plumes et à écailles coulent en nous comme une rivière et nous aussi nous devons couler en eux. La loutre, le renard, le lièvre, le canard, le poisson, l'original et la perdrix, ils donnent leur vie pour nous nourrir et nous chauffer, si nous sommes assez malins pour les attraper. Nous aussi nous devons donner notre vie pour eux.

Annie hésita longuement avant de répondre. Sa voix devint ferme et grave.

- Tu crois que je pourrais sauver les castors?

- Tu te souviens de ton beau-frère Eddie, dans son *freighter* à la Baie James? Il est mort pour ramener les ours auprès des Indiens là-bas. Et le petit-fils de Jos, sur la rivière Adam? C'était pour que reviennent les outardes.

- Et toi, quand tu es parti en chavirant dans les rapides de l'*Anékona sipi*?

- C'était pour que les caribous reviennent à nouveau chez nous, brouter dans la mousse et nourrir nos rêves.

- ... Depuis que tu es parti, je t'ai souvent vu dans la mousse...

- Rappelle-toi, la vie coule en toi comme une rivière, comme l'*Anékona sipi*. Elle traverse en toi et tu dois traverser en elle, rejoindre le monde de Wadjèck, d'Ogask et de tous les animaux qui vivent en elle et autour. L'eau te prendra, mais tu en sortiras à nouveau pour habiter dans la mousse, dans les cyprès, dans les outardes, dans les castors, dans les montagnes et dans tout ce qui donne et soutient la vie des Indiens....

Ils continuèrent à parler ainsi pendant un bon moment, à voix basse. Je ne comprenais plus l'algonquin. Il lui toucha l'épaule à nouveau, tendrement. Son ombre rapetissa peu à peu et je le vis

retourner d'où il était venu, en balançant lentement son corps petit et gras de droite à gauche et en laissant un filet d'eau derrière la traînée de sa queue luisante.

Le lendemain matin, je fus le premier debout. Je me dépêchai d'aller vers la porte. Elle était telle que je l'avais refermée la veille, bien coincée avec la corde. Et personne dans les armoires. Je rallumai la fournaise et retournai à la chaleur de mon lit quelques instants.

Plus tard dans la journée, alors que je me promenais dans les alentours du camp, je remarquai une tache rouge vin qui chauffait au soleil sur le tas de compost. Sidéré, je m'arrêtai net. C'était le cadavre du rat musqué qui gisait là au milieu des déchets de table.

Wigwamie

- Capitaine, capitaine, nous avançons!
- Qu'est-ce que tu veux dire?
- Le navire, le navire, il avance!
- Bien sûr qu'il avance. Il a une âme maintenant.

Je regardais cette âme de métal, mince et ronde, et je ne comprenais pas. On aurait pourtant dit une simple fournaise. Je m'approchai d'elle et senti tout de suite sa chaleur, au milieu de ses ronflements et rougeoisements au centre de la cale. Une sorte de paix et d'assurance bordait le navire, maintenant que, pour la première fois allumée, son âme le réchauffait. Cela nous mettait en mouvement.

- Capitaine, nous avons construit un beau navire. Nous pouvons affronter tous les temps avec ça. Mais, dis-moi, le vaisseau, peut-il aller plus vite?

- Bien sûr. Il peut aller très vite. Il peut même parfois bondir aussi vite que la lumière de l'éclair. Mais pour cela, il faut que toutes ses voiles soient gonflées de vie.

- Gonflées de vie? Que veux-tu dire par là?

- Il a douze voiles et il faut qu'elles soient toutes bien vivantes pour réunir les vents de l'espace. Mais toi tu n'en as qu'une de vivante. Les onze autres sont mortes.

Je m'affalai par terre, écrasé par cette nouvelle. Ainsi le navire avait besoin de plusieurs voiles pour fendre la mer. Douze voiles. Et moi qui n'en avait qu'une!

- Mais nous n'irons jamais très vite avec une seule voile... laissai-je échapper dans un soupir de découragement.

- Ça dépend de où tu veux aller et du temps que tu as devant toi... me répondit-il en regardant distraitement l'enchevêtrement des membrures et la ligne de la coque.

- Mais je pensais aller aussi loin que possible et je n'ai pas beaucoup de temps.

Il me regarda en soupirant de découragement à son tour.

- Evidemment. Toujours pressés et ambitieux les gens de la ville. Tu as un beau navire, il tiendra bien la mer et son âme te garderas au chaud pour de petits voyages. Tu n'es pas encore content de cela.

Il marqua un temps d'arrêt, tâta la résistance de quelques uns des 324 noeuds qui attachaient ensemble les membrures de la coque, comme pour juger de la solidité et de la souplesse de toute la structure, puis il s'assit par terre, avec un sourire évasif. Voulait-il éviter des explications longues et compliquées?

- Toi, tu as tout misé sur une seule voile, commença-t-il tranquillement, préférant sans doute terminer le crochet qu'il taillait dans un branche d'aulne. Il finit cependant par poursuivre.

Ta voile est large et efficace, mais elle ne peut prendre qu'une sorte de vent et elle envahit la place de toutes les autres, qui ont fini par mourir à force de ne pas être utilisées. Je crois même que certaines n'ont jamais eu la chance de naître. Mais ne t'en fais pas, tu pourras naviguer car tu vas droit au but, en défrichant tout le chemin sur ton passage, évitant les sentiers qui semblent mener ailleurs. Ce que tu as, ce que tu possèdes, tu l'as acquis par la force de ton travail, par la sueur et par l'effort. C'est ta voile, bien vivante mais qui prend toute la place.

Je l'écoutais sans broncher, commençant à réaliser qu'il divaguait un peu. Peut-être avait-il un peu trop bourlingué sur des mers un peu trop agitées et qu'il était davantage un capitaine à la retraite, dont les souvenirs tissaient ensemble une philosophie de la vie, qu'un capitaine encore en service, qui parlait bateau et qui pensait technique. Que devais-je faire? L'encourager à continuer s'il en avait le goût ou dévier la conversation sur un sujet non maritime. Je me décidai à le laisser poursuivre s'il en avait le goût, sans ajouter aucun commentaire à ce qu'il venait de dire.

Il prit le temps de terminer le crochet de bois qu'il avait commencé, sculptant de délicats motifs dans l'écorce et travaillant un ingénieux emmanchement.

- Tiens, voilà ton premier crochet. Il pourra te servir de modèle. Tu en auras besoin de beaucoup d'autres pour ranger ton matériel dans ce genre de bateau.

Malgré mon enthousiasme pour son oeuvre, il devina que j'étais un peu décontenancé par ses propos sur la voilure du bateau. Il revint sur le sujet comme s'il avait eu besoin d'occuper ses mains à façonner quelque chose avant de pouvoir continuer à parler.

- Tu sais on peut faire revivre les voiles mortes. Il n'en tient qu'à toi au bout du compte. Ça dépend de ce que tu veux faire dans la vie.

- Tu as parlé de onze voiles mortes. J'ai beaucoup de travail devant moi, si je me fie à ton idée.

- Travail. Tu vois, tu n'as que ce mot-là à la bouche. C'est normal, c'est là ton unique voile... Oui, c'est du travail, mais pas comme tu le penses. Pas en t'emparant de tout pour le soumettre à ta loi. Le travail, c'est plus la mer, et les choses qu'elle contient qui le feront sur toi. Ton travail à toi ce sera de la laisser faire, même si c'est dur, même si c'est long. Ton corps et ton coeur et ton esprit devront s'ouvrir et petit à petit, on versera dedans des tisanes qui nourriront les voiles endormies et défailles.

Sans réfléchir, je sautai par dessus bord, dans le courant de son dire:

- Mais quelles sont-elles donc les onze voiles qui me manquent?

- Tu veux vraiment le savoir?

- Oui, bien sûr. Je ne sais pas combien je pourrai en réveiller. Je commencerai par les plus faciles.

- Il n'y en pas de faciles ou de compliquées. Ce n'est pas à toi de décider. C'est la mer qui enseigne et toi tu apprends en naviguant sur ton bateau. Il n'y a pas de diplôme au bout lorsque tu amènes une voile à la vie. Ça arrive sans que tu t'en rendes

compte. Tu as l'impression de ne rien apprendre. Juste naviguer. En ouvrant ton coeur, ton corps et ton esprit.

Il brassa l'air de ses mains, comme pour chasser les moustiques, qui pourtant n'étaient pas encore arrivés à ce temps-ci de l'année. Il essayait d'attraper je ne sais quoi qui volait autour de nous sans que je puisse le voir ou le sentir d'aucune façon. Puis il enchaîna : les onze voiles sont :

la patience,

la ruse,

la force faible qui s'allie la force des autres,

la générosité, qui consiste à prendre autant qu'à donner

l'espoir bien accroché au fond du désespoir

la joie qui lave tout

l'esprit d'observation gratuite

l'écoute et la confiance en la mer

la prudence qui retient l'action pendant l'urgence d'agir

l'hospitalité qui te laisse entrer dans la maison des autres.

Et la onzième voile, que tu découvriras par toi-même quand le temps sera venu...

Peu d'hommes sur terre possèdent les douze voiles et sont capables de les tendre bien ouvertes toutes les douze à la fois. Moi je n'en ai connu qu'un seul, celui qui m'a montré tout ce que je sais sur la mer. Il était l'homme le plus puissant que j'aie jamais rencontré. Il tirait tout de la mer, comme s'il agissait par magie. Pourtant il était vêtu de guenilles et aux yeux de la plupart des autres hommes, il n'était qu'un pauvre mendiant, tout maigre et en guenilles. Mais lorsqu'il marchait parfois sur le bord de la route, dans ses vieilles bottes de caoutchouc trop grandes pour lui, je pouvais voir l'asphalte craquer et s'écraser sous son poids, tellement il était pesant.

Tout en parlant, ses yeux délavés, d'un gris qui avait déjà été bleu, papillonnant de larmes, semblaient chercher quelqu'un au loin, à travers la coque de toile du bateau.

- C'est fragile de la toile, mais c'est léger. Un rien d'eau fait flotter ce bateau et un rien de vent le pousse. Ton bateau te donnera d'être toi aussi léger. Et fragile.

- Pourvu que j'aie des voiles, capitaine. Parle-moi un peu plus de ces voiles, si tu veux.

Je sentais qu'il hésitait à explorer plus à fond ce sujet avec moi, comme s'il n'était pas sûr que je pourrais ou même que je voudrais le suivre dans ses explications. Il prit le temps de se rouler une cigarette, d'une sorte de tabac sauvage qu'il cultivait chez lui, en tira quelques bouffées et commença lentement à parler.

- Je vais te parler d'une au hasard : l'esprit d'observation gratuite. Peux-tu te concentrer sur une fourmi qui traîne une miette de nourriture vers son nid ? Une chenille qui rampe sur un brin d'herbe ? Un pinson qui attrape un insecte par terre ? Un peu de mousse de rapide qui flotte sur l'eau, au gré du courant ? Simplement t'asseoir et les laisser vivre devant toi. Juste pour le plaisir. Pas pour leur arracher leurs secrets. Leur vie coule alors dans la tienne et leurs secrets - car ils en ont - se déposent en toi, au moment et de la manière qu'ils choisiront de le faire. Pas comme une page de livre qu'on étudie et qui explique tout et rien de ce qu'elle contient. Ainsi si tu fabriques un quai pour accoster sur les bords de la rivière. Tu dois penser à l'eau et comment elle vit en équilibre avec les rives. Comment son niveau varie avec les pluies, les crues, les glaces en hiver, le dégel du printemps, la sécheresse de l'été. Où mettras-tu ton quai ? A quelle hauteur de l'eau ? Quelle longueur aura-t-il ? Quel matériau vas-tu utiliser ? Et d'abord: as-tu vraiment besoin d'un quai ? Si tu n'as jamais observé comment l'eau et la rive vivent ensemble, ton quai va créer un déséquilibre et tôt ou tard, ton travail sera détruit. Tu auras appris tout cela quand tu auras ouvert tes yeux, tes oreilles et ta peau avec des milliers d'heures

d'observation inutile. Le temps que tu saches faire de la place dans ta tête et ton coeur pour tout ce qui vit en dehors de toi.

Pendant qu'il parlait une brise légère battait doucement la toile de la coque, donnant encore plus l'illusion du mouvement. Je me rappelai alors ce qu'il avait dit auparavant au sujet des vents.

- Tu m'as dit tantôt qu'avec mon unique voile je ne pouvais profiter que d'une sorte de vent. Si jamais j'avais une autre voile je pourrais capturer d'autres sortes de vents. Quelle sorte de vent peut gonfler la voile de l'observation gratuite?

- Il y aurait bien des choses à dire sur les vents. Les vents soufflent autour de nous mais aussi en nous. Ils peuvent nous apporter le mouvement si on sait tendre ses voiles au bon moment, ou la sécheresse, si on laisse leur élan user notre immobilité. Il y a des vents qui soufflent dans l'espace et qui nous font voyager d'un lieu à un autre. Il y a des vents qui soufflent dans le temps et qui nous font voyager d'un moment à un autre. Mais il y a aussi ces sortes de vents qu'on dirait repliés sur eux-mêmes, en spirale, et qui apportent le calme. Ceux-là soufflent en dedans de nous dans la douleur, la solitude ou quand nos mains, nos yeux, notre coeur cherchent dans le noir et le vide, une branche où s'agripper. La voile de l'observation gratuite cherche des vents aux habits calmes, des spirales lentes, qui passent du dehors au dedans sans qu'on s'en aperçoive. C'est-à-dire quand on arrête de réfléchir au quand, quoi, et comment de tout ce qui fait la vie.

Il me parlait comme à une troisième personne qui ferait sentir son absence, mais moi je m'obstinais à vouloir macérer ses propos dans la logique. Et son discours me glissait entre les doigts comme un poisson frais sorti de l'eau. A la fin, n'en pouvant plus, je voulus le ramener vers l'autre face de l'image.

- Dis-moi capitaine, avant qu'on construise cette ... cette maison, tu ne m'avais jamais dit qu'elle pouvait voguer sens dessus-dessous, la quille au plafond. Je veux bien te croire que si elle a une âme et que je lui apporte mes voiles, elle pourra voguer, mais où est la mer? Nous marchons dedans les pieds

sur le sol et la tête au plancher. Sous la coque, il n'y a que le firmament et autour, il n'y a que la forêt.

- Tu l'as dit, cette maison-vaisseau flotte au milieu d'une mer de ciel et de forêt. Et nous, nous voyageons dedans, la tête en bas. C'est une sorte de force magnétique qui nous tient ainsi comme des mouches collées au plafond. C'est la force des astres et la force de la forêt qui nous tiennent ainsi, par la tête. Parce que c'est dans la tête qu'habite le rêve et que c'est par le rêve que cet océan nous aspire.

- Tu veux dire que tout cela n'est qu'un rêve, ton rêve!

- Par le rêve, tu peux tout transformer, pourvu que tu le laisses entrer en toi, grâce à ton âme et que ton âme soit pesante. Elle contient le feu qui réchauffe et endort. Elle conduira ensuite ton sommeil et, si tu tends bien tes voiles, ta maison avancera en forêt et la forêt avancera dans le ciel. Tu pourras ainsi affronter les tempêtes et les temps morts, car ta maison-bateau est fait du bois des arbres de cette forêt. On les a recourbés vers le sol et attachés ainsi l'un à l'autre pour former une voûte. Leur force, toujours prête à exploser, à écarteler le toit, ramasse en dedans le feu de vivre du dehors.

- Tu crois vraiment qu'un bateau de toile, même à double coque, peut être aussi puissant?

- Si tu possédais cette autre voile, l'écoute et la confiance dans la forêt, tu ne poserais pas cette question. Ton navire est un enfant de la forêt, ses membres sont des arbres et ses noeuds sont des racines. Sur son plancher flottent les ailes des sapins et toutes les odeurs, les bruits des sous-bois traversent sa peau de toile. Lorsque tu te glisses dans ta maison, la forêt s'y glisse avec toi. Ecoute-la bien. Aie confiance en elle. Elle te fournira tout ce dont tu as vraiment besoin. Si tu sais ce que tu cherches, il suffira que, au hasard de tes marches en forêt, tu gardes au chaud tout cela dans ton cœur même si ton esprit voyage ailleurs. Un bon jour tu tomberas sur la pierre, la forme d'arbre, la partie de l'animal ou la sorte de mousse qui s'offrira à toi. Ça ne saute pas aux yeux. Il ne suffit pas d'étendre la main

et de prendre ce qui fait notre affaire comme au supermarché. Ton imagination fera le pont entre l'objet et ton besoin. Car l'objet existe en dehors de ton besoin. C'est pour cela que son utilité pour toi n'est pas évidente. Il a sa propre vie et ne te doit rien. Tu dois la lui emprunter pour enrichir la tienne en enrichissant la sienne. Ainsi pour ce crochet que je t'ai fabriqué. Lorsque j'ai fabriqué ma première maison qui navigue, je cherchais une façon d'accrocher mes chaudrons et poêlons aux murs. Je n'avais pas de broche ou matériau de ce genre avec moi. Seulement de la corde et mon couteau. Un jour je me promenais dans le bois autour à la recherche de bois sec pour chauffer l'âme du bâtiment. J'avais passé plusieurs fois auparavant près d'un petit bosquet d'aulnes bruns le long de mon sentier. En examinant le squelette d'un sapin séché debout au travers des branches effeuillées du bosquet, je remarquai tout à coup une bandelette d'écorce de bouleau accrochée à l'une de ces branches. C'était une branche morte dont l'extrémité trop pourrie était tombée par terre. Le vent avait fiché l'écorce trouée dans le moignon de branche restant. Quel drôle de crochet, me disais-je en regardant amusé. Subitement un éclair traversa ma pensée: et si je me servais du faite des tiges d'aulne pour m'en faire des crochets multiples, je pourrais facilement y pendre mes chaudrons ? Je choisis une tige bien saine dont la tête comportait quelques branches rapprochée, les taillai à une longueur de quelques pouces et attachai la cime ébranchée à l'une des membrures de la coque. Mes ustensiles de cuisine y tenaient à merveille, pendus par la queue, faciles à remettre et à enlever. Puis, dans un élan d'amour pour mon crochet je dessinai au couteau une sorte de dentelle dans l'écorce. Il avait pris ainsi une toute nouvelle vie et entra dans la mienne pour l'embellir. La forêt me donne, moi aussi je lui donne et la vie passe entre nous, plus riche, parce qu'on se fait confiance et qu'on s'écoute l'un l'autre.

Il continua à me parler ainsi longtemps des autres voiles qu'il connaissait, des vents qui habitent l'espace et le temps et voyagent de la surface aux profondeurs; des moussaillons - mouches, souris, araignées, écureuils pourchassant des miettes

de nourriture - qui carguent la toile dans les membrures; de l'ours curieux et maladroit dont il faut savoir prévenir les colères en l'invitant poliment à entrer et sortir de la maison à sa guise, par la porte; de la vie au ras du sol, sur le duvet humide et parfumé de la terre qui bat sous nos pieds. Et finalement des rêves, qui nous prennent par surprise, nous saisissent dans le sommeil ou en plein jour, sautant dans nos yeux trop largement ouverts ou chevauchant des paroles ailées galopant dans le silence, pour faire éclater en étincelles de songes onduleux certaines images amassées dans la mer de nos souvenirs oubliés.

Aujourd'hui, plusieurs lunes après le passage du capitaine, bien étendu le soir sur ma couche de sapinage, lorsque je contrôle bien mon âme et que pendant le jour j'ai pu ramasser quelque sorte de vent dans mes nouvelles voiles, encore minuscules, parfois oui, il me semble que mon wigwam décolle, flottant sur le ciel, sa voûte de bois cambré enfoncée dans la voûte étoilée et que nous volons, tête en bas, au-dessus de la rivière et de la forêt, frissonnante de silence, à la poursuite des rêves. Mais la plupart du temps il n'y a ni vent, ni voiles, ni départ et je me demande vraiment si j'ai bien entendu tout cela, si le capitaine a réellement raconté toute cette histoire de voile et de vent qui arrache la maison à ses amarres. Aurais-je plutôt succombé à un doux délire, prisonnier de la fatigue du jour et de la trop forte chaleur de ma maison ? Ce doute me saisit encore plus fort lorsque j'essaie de me rappeler les dernières paroles qu'il a laissé tomber en me quittant :

- Plus tard, je reviendrai et je te parlerai d'un autre vaisseau que j'ai déjà construit. Il décolle comme une fusée en rassemblant toutes les énergies de la terre en petits points de l'espace au-dessus de la tête, lorsqu'elle est prête à rêver. Je te

parlerai aussi de la puissance du cercle qui parle dans la vibration du tambour. Et de quelques autres choses encore ...

Juin 1994

Le combat de l'ours

- As-tu déjà pensé à défier un ours en duel?

Oui, ça m'est arrivé souvent d'y penser. Y penser seulement. Je n'ai jamais eu l'audace de provoquer *Moko*. Je le crains, même avec une carabine dans les mains.

- Non, lui répondis-je, subitement intéressé par son propos. Et toi, l'as-tu déjà fait?

J'espérais recevoir une histoire étrange, nourriture de mes rêves, de la part de mon voisin de quartier, Guy, le coupeur de lignes, qui lui aussi semblait prendre soin de nourrir ses rêves.

- Une fois, oui, il y a quelques années, je l'ai fait. Mais la vérité, c'est que c'est plutôt lui qui m'a provoqué au moment où je n'avais pas d'autre choix que de lui faire face.

- Comment ça ? fis-je enchanté de voir apparaître un large sourire dans son visage lorsqu'il constata mon intérêt grandissant pour le récit de ses aventures.

- Un ours, poursuivit-il d'une voix changée où on sentait que la narration allait faire place à une émotion longue comme un accouchement, un ours veut toujours savoir à qui il a affaire. Si sans t'en rendre compte, tu le surprends vent devant en terrain dur, pendant qu'il farfouille à droite et à gauche pour remplir sa panse toujours creuse, il peut réagir de deux manières: ou bien il se sauve à toutes jambes pour se remettre de sa surprise dans un coin où il se sent à l'abri d'une attaque, ou bien il se dresse sur ses pattes d'en arrière et il te fait face. S'il se sauve et que tu le laisses tranquille, t'as pus d problème, mais s'il te fait face t'as un gros problème de 400 lbs devant toi, capable de t'arracher la moitié du visage d'un seul coup de patte!

Ses yeux s'agitaient en tous sens comme s'il cherchait à s'assurer qu'il n'y avait pas de vrai ours ici dans la cour arrière de ma demeure, par cette douce soirée de fin d'été en plein centre-ville de Noranda. Il poursuivit avec une nuance de précaution dans le ton de voix.

- Un automne pendant que je marchais sur une montagne en cherchant des poteaux de *claim*¹, je monte en haut d'un petit rocher et je tombe en plein sur lui, une grosse boule noire qui fouillait du museau dans un arbre mort écrasé par terre. C'est là qu'y s'est r'tourné pis qu'y m'a vu. Moé j'bougeais pas, j'm'attendais à ce qu'y s'sauve, comme ça m'était arrivé une couple de fois avant. Ben non, celui-là se sauvait pas. I s'est mis à r'nifler et à grogner tout en branlant la tête. Mais i pouvait pas me sentir vu que j'avais le vent en face de moi. C'est là qu'i s'est levé sur ses pattes d'en arrière comme pour mieux me voir venir. C'est impressionnant. Ça a l'air de rien un ours quand il se promène sur ses quatre pattes mais quand il se monte et se met à te regarder de haut j'te dis que tu t'sens p'tit!

Tout en parlant il s'était levé lui aussi et commençait à mimer le géant noir qu'il allait maintenant affronter en duel sous nos yeux.

- Là j'me su mis à penser vite. J'avais pas d'armes avec moi, rien qu'un couteau de pêche à lame souple, un "Rapala". J'pouvais pas me sauver au campement qui était à deux milles au moins de là. Pis j' savais qu'un ours peut courir plus vite que le plus rapide des hommes. La peur commençait à me crisper la gorge. J'me sus dit: prends-su toé. Pourquoi que c'bétail-là t'attaquerait? Tu lui as rien fette. I veut juste que tu lui laisses son territoire. Vas-t'en tranquillement pis i va comprendre... Facile à dire. Mais si i voulait pas comprendre? Pas évident de parler en ours à un ours. I était devant moé à peu près à vingt-cinq pas pis i r'niflait sans arrêt vers moé. C'est là que j'me su dit: i veut juste me sentir, i veut savoir à qui i a affaire. A que'qu'un de plus fort que lui ou de plus faible? Y veut savoir si tu parais plus fort que lui.

Il fit une brève pause, le temps d'arroser sa gorge brûlante avec une large rasade de bière. Je remarquai que ses yeux commençaient à luire dans la noirceur de cette douce nuit d'été. Soulagé, il poursuivit:

¹ Jalons délimitant une concession minière

- L'important que j'me su dit, c'est pas d'être le plus fort, mais de paraître le plus fort. Pas nécessaire de s'battre pour prouver ça. Ça fait que j'me sus l'vé moé aussi, les bras étendus en croix comme si j'allais embrasser que'qu'un, pis j'me su rapproché de lui. Quand i m'a vu faire, i a r'gardé en l'air pour essayer d'me r'niffler encore. Au bout d'une minute, j'ai r'marqué que lui aussi l'vait les bras, les pattes d'en avant j'veux dire. Peut-être qu'i les avait déjà l'vées avant ça, mais ça m'avait pas frappé comme là. J'nous voyais tous les deux comme deux lutteurs dans une arène qui se r'gardent pis qui s'tournent autour avant de s'pogner à brasse-corps. I montrent leu gros bras pour essayer d'impressionner l'autre. Sauf que là, personne pour crier les "Choooo" pis les "Bravo". Rien que nous deux et pas d'arbitre alentour pour arrêter le combat quand l'autre lâche son "Give-up!". En pensant à ça les jambes m'ont molli et j'me sentais rentrer dans terre. Les ours sont-y comme les lutteurs? I s'contentent-i de voir l'autre écrasé à terre qui chie dans ses culottes pour se croire les plus forts? Ou faut-il absolument qu'ils l'égorgent? Pogné comme j'étais là, j'me sus dit que j'avais pus rien à pardre et que si mon p'tit jeu l'agaçait trop, j'aura rien qu'à m'coucher au sol en y criant: « OK! T'as gagné. T'es l'plus fort. Laisse-moé filer pis tu me r'trouveras pus jamais de travers dans ton chemin! » Y oserait peut-être pas fesser su' un homme à terre...

Il s'arrêta un peu pour souffler, en profita pour se déboucher une troisième bière et murmura comme s'il se parlait à lui-même:

- C'est drôle tout ce qui peut nous passer par la tête quand ça t'arrive des histoires de même. On dirait que ... que tu penses en animal. Ça vient de ben loin en dedans de toé, un sorte d'instinct qui réfléchit à ta place quand c'est eux autres, les animaux, qui ont le dessus su toé pis qu'ton cerveau peut pu rien fére pour t'aider.

Je l'encourageai à poursuivre son récit en attrapant une bière moi aussi et en lui mentionnant que si semblable chose m'était arrivée à moi, je serais mort de peur avant même de songer à faire face à une pareille bête en liberté.

- Tu sais pas c'que tu f'rais si t'étais pogné comme je l'étais. Tu t'surprendrais p't'être. J'me considère pas plus courageux qu'un autre. J'ai juste confiance dans la vie. Pis quand la *bad luck* me tombe dessus, j'continue à espérer que l'vent vire de bord un jour. "

- Pis l'ours en fin de compte, i s'est-y laissé avoir à ton jeu ou ben si c'est toé qui a rampé d'avant lui? "

- Ben ça a duré un bon moment notre p'tit manège. Moé d'boutte, les bras ben écartés, comme ça. Ce disant, il s'arrondit le dos, les bras en croix mais un peu repliés vers l'avant et mima à nouveau le combat sous les feux du projecteur de ma cour arrière qui allongeait sa silhouette en une ombre menaçante.

- Moé, j'me rapprochais, lui i bougeait pas. De temps en temps, i penchait la tête d'un côté ou de l'autre comme pour essayer de voir si y avait pas que'qu'un derrière moé. Plus j'me rapprochais, plus j'me grimpais pour me grandir plus haut que lui, comme ça."

Tout en parlant, il se dressa sur la pointe des pieds, haussant les épaules tant qu'il pouvait. L'ombre et la lumière de cette nuit mal éclairée jouaient ensemble dans sa moustache longue et tombante pour lui donner un air redoutable.

- Quand i m'a vu de proche, lui aussi s'est mis à s'grimper pis à grogner. Force grognements accompagnaient maintenant son discours.

Il avançait à pas lent sur la pelouse comme si ses bras entouraient un joug imaginaire placé sur ses épaules. Je me précipitai devant lui en lui criant: "Je suis l'ours et toi tu avances vers moi! "

- C'est ça. Monte tes bras ben hauts au-dessus de ta tête. Oui comme ça. On est maintenant face à face. Toé tu me r'nifles et tu grognes. Moé aussi j'grogne. Là tu commences à donner des coups de pattes dans le vide comme si tu voulais me toucher les visage avec tes griffes. Moé je r'cules un peu mais pas trop. Toé tu commences à avancer vers moé..."

Un peu grisé par l'alcool, je me pris rapidement à ce jeu, avançant et reculant lentement, légèrement déséquilibré dans cette posture mais ayant subitement l'impression que ma force augmentait et que ma démarche impressionnait. Guy se replongeait entièrement dans l'action maintenant. Ses yeux s'écarquillaient sous l'émoi à mesure qu'il m'observait. Un ours noir, tranquille, curieux et amusé de sa présence, grandissait devant lui en me couvrant de sa fourrure épaisse, jusqu'à me faire disparaître...

J'avais eu faim les jours précédents et je me sentais perdu, désespéré. Mais depuis ce matin j'avais découvert quelques arbres pourris envahis par des colonies de fourmis et je calmais les tiraillements de mon estomac en avalant quelques milliers de ces bestioles affolées. Tout absorbé par cette agréable tâche, je n'ai pas pu voir venir cet animal bizarre subitement apparu à mes côtés, debout sur ses pattes arrières.

Ce n'était pas un autre ours comme je l'ai d'abord cru. Le vent ne m'apportait pas encore son odeur mais il me craignait, j'en étais sûr. Toutes les bêtes me craignent. Il s'était arrêté et attendait en tremblant que monte mon impatience. J'aurais pu le chasser d'un geste vif, voire d'un coup de patte ou de griffe, s'il avait voulu insister pour la peine. En voulait-il à mes fourmis? Il avait probablement plus faim que moi mais il attendait que j'aie fini pour toucher aux restes de mon repas, c'était visible.

Je décidai donc de continuer à manger tranquillement sous ses yeux, tant qu'il se tiendrait sagement dans son coin. Mais gare à lui s'il approchait. D'ailleurs il a mon odeur dans le nez maintenant et il sait à qui il a affaire. Quelle audace! Il approche en effet.

Il veut donc me provoquer! Non. Il ne grogne pas. Nulle menace dans sa voix. Et sa nuque toute molle encore. Peut-être est-il malade, facile à attraper? Ferait-il un bon repas pour moi qui ai si faim à l'approche de cet autre hiver? Mais j'ai déjà commencé à faire le vide de mes forces, que je ne gaspille plus en courses inutiles. Et si j'essayais de l'attirer suffisamment près, je pourrais au moins sentir de quoi il retourne. S'il ne m'apporte

pas à manger, son odeur pourra au moins nourrir mes rêves quand je serai entré dans mon long sommeil. A-t-il une force en dedans de lui qui pourrait réveiller la mienne? Viens, approche et montre tes crocs, sors tes griffes et crache ton coeur devant moi si tu en as un!

Voilà qu'il me répond maintenant et qu'il se monte de plus en plus devant moi. Le vent te voile à moi mais ai-je besoin de ton odeur pour connaître ta force? Approche et grogne encore et nous verrons bien qui de nous deux emportera l'autre dans ses rêves cet hiver !

- ...L'ours levait le nez en l'air et essayait de me r'nifler comme ça: Humpff! Humpff!. J'voyais ses p'tits yeux noirs qui me r'luquaient d'côté mais qui avaient pas l'air trop méchants. Plus curieux qu'autre chose. J'me su approché encore. J'étais si proche que je pouvais maintenant le toucher. Y me r'niflait toujours. J'sentais que lui aussi avait un peu peur, qu'i était pas sûr de lui. J'ai risqué un p'tit pas de plus en avant. Là ça été comme trop pour lui. I s'est r'culé un peu et s'est mis à grogner ben fort. L'coeur m'a figé dans poitrine. J'me su dit: ça y est j'ai dépassé sa limite ! I m'semble que j'ai essayé de r'venir su mes pas en m'enfargeant dans mes bottines. J'ai baissé un peu les yeux et c'est là que l'coup a parti...

As-tu un nom petit d'homme? Car je reconnais ton odeur maintenant. Tu es de ceux qui pendant la nuit dorment avec le feu, caché dans des ouaches où on a enfermé un peu de la lumière du soleil. De la race de ceux qui peuvent lancer le tonnerre au bout d'un bâton, avancer sur l'eau sans se mouiller et plus rapidement que la loutre. D'où te vient cette force étrange alors que devant moi tu parais aussi frêle qu'un jeune faon d'originaire? Vas-tu me laisser fouiller à l'intérieur de toi pour avaler ton pouvoir ou vas-tu m'arracher le coeur pour t'avoir si téméairement approché? Parle! Dis-moi qui tu es et ce que tu veux!

- ... Un bon coup de patte qui m'a juste effleuré l'épaule. J'm'attendais à que'q'chose de même, pis j'me su j'tté à terre aussitôt sans insister, en espérant que tout ce qu'on m'avait

raconté au sujet des ours qui ne s'attaquent pas à toé si tu fais le mort soye ben vrai. J'bougeais pu mais j'pissais dans mes culottes. Là i é r'tombé su ses quat' pattes pis i m'a senti comme il faut. J'étais en son pouvoir. J'ai-tu vécu toute ma vie comme un loup pour crever comme un lièvre? J'sentais la chaleur de son souffle dans mon cou. Pis là avec sa patte, y m'a poussé d'côté pour me r'virer d'bord. Un peu comme si j'avais été un arbre à fourmis par terre. Y avait la menotte assez tendre mais j'savais qu'au moindre faux pas y pouvait m'éventrer d'un coup d'ciseau. On aura dit qu'i r'tenait là sa force au-d'ssus d'ma tête pour que j'me noye tu seul dans ma lâcheté, mort de peur avant même de mourir. Là i m'a r'tourné encore une fois, pis une autre fois encore. I m'roulait...

C'est ça protège ton secret, cache-le au fond de ta poitrine ! Tu es recroquevillé sur toi-même comme les larves de mouche que je débusque sous l'écorce des arbres. Tu couves ton énergie et tu la concentres en ton ventre. Que va-t-il sortir de toi maintenant ? Tu ne bouges plus. Tu ramasses toute ta chaleur en dedans de toi et tu arrêtes ta vie à la barrière de ta peau. Vas-tu hiberner toi aussi? Vas-tu me rejoindre dans le monde des rêves ? Te voilà mou et abandonné? Retournes-tu dans ton hiver pour y chercher ta force ou vas-tu y fuir pour échapper à la mienne? Moi aussi je retourne au sommeil et aux images filantes. Irons-nous ensemble, roulés en boule dans les ténèbres de l'hiver enfermant la lumière dans nos yeux, sur les chemins de ma force et sur les chemins de ta force ?

- ...I m'roulait, comme une boule de quille. J'osais pas m'rouvrir les yeux. J'aimais mieux pas voir sa gueule juste à côté de moi. On aurait dit qu'i voulait savoir si j'étais ben mort ou juste endormi. Un peu comme on brasse que'qu'un pour le réveiller...

Dors-tu maintenant petit d'homme? Marches-tu sur le chemin des étoiles? Je sens ton souffle suspendu pendant qu'une vision entre dans ta tête à travers tes paupières si minces. Tu as le coeur serré d'émotion. Tu chavires. Tu bascules et tu rêves maintenant avec toute ta force.

Moko! Moko! Matcha chinn! Vas-t'en! Go back from where you belong! Tu entres un peu trop dans ma vie maintenant. Je t'ai prêté mon corps pour un instant mais là tu vas trop loin. Peau d'ours sur moi et coups de pattes sur Guy étendu sur le gazon. Ours en colère déchaîné dans ma tête, je ne veux plus te suivre car tu m'entraînes au delà de mes forces. Tu as réveillé un enfant endormi sur le lit de mes cauchemars, un enfant terrorisé par la main qui s'abattait sur lui et qui le marquait au fer rouge, mêlant l'odeur de la chair grillée à celle de l'urine, scellant ainsi la peur à sa peau, le tatouage de la race des perdants, pour l'enchaîner ensuite en colonne avec tous les miens désormais, les muets de la force des autres. La correction paternelle pleuvait drue et brûlante sur mon corps immobile livré sans défense aux coups, aux gifles et au fouet. La voix de cette autre bête, de cet ours - car c'en était bien un lui aussi - roulait comme un tonnerre dans le ciel: "C'est parce que je t'aime que je te frappe!" Une sorte d'amour aux habits révoltés, incapable de se dire, de ravalier le venin de ses propres peurs, de s'avouer une hésitation aux portes de la démence et qui n'était devenu avec le temps qu'une rage contenue, un volcan impatient d'érupter sa lave sur moi, brûlant à jamais dans mon dos ces ailes naissantes qui ne demandaient qu'à voler.

L'ours de mon ami Guy, bien dégagé de mon corps maintenant, s'éloigna de quelque pas tout en me chuchotant:

- ...je comprends pourquoi tu tournes souvent autour de ce rêve. A ce moment de ta vie sans doute commence le chemin de ta force. Entre dans mon rêve maintenant et vois où commence la mienne...

Ce disant il pointa son bras poilu derrière nous sur le ruban du temps où nous marchions ensemble maintenant. En cherchant bien dans cette direction on devinait sur un des bas-côtés une ouache aménagée sous un chicot sec couché de travers dans un sous-bois et sur le dos duquel le vent avait rabattu quelques conifères à moitié déracinés, essayant vainement de relever la tête vers la lumière.

" C'est ici que chaque hiver je me recroqueville en moi-même. Je ne garde de la vie que ce qu'il faut pour empêcher mon coeur d'arrêter de battre. Tout le reste est suspendu. Mes muscles renoncent à bouger et mon esprit alors quitte ma vieille carcasse quasi inanimée pour voyager dans le ciel...."

Nous n'étions plus qu'à quelques enjambées de sa ouache et je pouvais distinguer une masse plus sombre à l'intérieur de cette sombre cachette. Il poursuivit:

" ...Vois c'est moi. Je me couche toujours ainsi, à faire le guet, la tête tournée vers Polaris² qui règle la danse des astres autour de nous. C'était ma mère autrefois. J'ai beaucoup pleuré après que tout jeune encore, elle m'eût chassé de la ouache où j'avais grandi, blotti dans sa chaleur. La peur m'a envahi comme une nuit qui obscurcit tout et nous laisse désarmé à tourner en rond au milieu de nos propres histoires d'horreur. Puis le froid est venu après la chute des feuilles. L'hiver m'a vidé de mon sang et m'a asséché les veines. C'est à ce moment, lorsque je n'étais plus qu'un murmure enroulé sur lui-même que la force a commencé à soulever un pan de ma peau, à m'habiter. Je commençai par reconnaître mes morceaux, à savoir ce qui était bien à moi, à les assembler ensuite dans l'ordre où ils apparaissaient. Peu à peu la chaleur est revenue dans mes muscles et mon corps a recommencé à bouger. Le soleil du printemps m'a redonné un peu de cette insouciance perdue du temps où bébé je me cachais dans la fourrure de Polaris. J'ai finalement pu soulever la neige qui m'emprisonnait et je suis sorti dans la lumière, sûr de ma force, délivré des chaînes de la peur et du froid.

Autour de moi nul ne me résistait. Pas même Mouss le puissant orignal, ni Mouéhigann le loup aux meutes rusées et féroces. Je m'en prenais parfois aux arbres morts, les réduisant en miettes, gratuitement par pur besoin de montrer ma force. Tous me fuyaient et je m'en réjouissais. J'étais seul au monde dansant avec ma force. Le vide est pourtant revenu, à la chute

² La constellation de la Grande Ourse

des feuilles, avec la peur et le froid. A nouveau terré dans ma ouache, petit et faible.

J'ai fini par comprendre. La force est un vent fou qui voyage parmi nous. Elle vient comme un oiseau voleur de nid, se poser en toi le jour où la peur t'a réduit en pauvres miettes éparpillées dans la boue et elle t'abandonne le jour où tu sèmes la crainte à la volée de chaque mot, au toucher de chaque doigt et à chaque croisement des yeux. Personne ne peut la garder prisonnière dans ses bras. Elle va et elle vient et c'est au moment où tu crois la mieux tenir qu'elle te quitte brutalement. Elle t'accompagne pour te sortir d'un mauvais pas pour mieux te jeter ensuite dans un autre. Au fil des hivers j'ai appris à connaître ses tours et ses détours et je ne m'excite plus de sa présence en moi. Je marche dans la vie, calme et tranquille, balançant mon pas entre la force et la faiblesse, explorant le passage menant de l'une à l'autre, ces deux soeurs qui se pourchassent dans la traînée des tempêtes qui soufflent sur nous. Quand je rencontre la force chez quelqu'un d'autre, je n'essaie pas de l'écraser par défi mais je cherche à savoir d'où elle lui vient et comment elle se détourne de lui au profit de sa soeur tremblante. Ainsi pour ce petit d'homme couché devant moi et mort de peur. La force qui couvait sur son coeur s'est envolée vers un autre nid et j'attends de voir comment elle lui reviendra.

Mais toi tu n'es pas comme lui. Tu ne sembles pas avoir la moindre idée de ces bruissements d'ailes autour de toi. As-tu seulement un nid pour accueillir la force si elle t'avisait un jour? "

- " ...Oui. Je suis de la race des petits d'homme et mon nom est "Faiseur d'image". Je colore de paroles la vie encore chaude dans mon wigwam et mon chant attire ces sortes d'oiseaux qui volent dans le ciel de nos pensées. Je piège parfois la force, la faiblesse et quelques autres aussi dans un filet de mots."

A ces mots l'ours sursauta comme s'il avait enfin reconnu mon odeur. Il voulut alors se dépêcher d'en finir.

" ...Un jour je reviendrai Faiseur d'images et je détruirai ton wigwam, ton teepee et tous les vaisseaux que tu construis pour

naviguer sur les fleuves du rêve. Alors la source des mots tarira en toi et la force te quittera. Tu redeviendras petit et faible et nul. Ce sera ton hiver. La force t'attendras au printemps si tu sais transporter une vision derrière toi, une vision devant toi..."

- Après qu'y m'a eu roulé, y m'a laissé tranquille. Y avait l'air à pu s'occuper de moé. Y sentait l'vent, dos à moé. Alors là j'me su r'levé sans rien faire craquer sous mon pas, j'ai sorti mon couteau, pis je l'ai piqué...

Je me réveillai brusquement lorsque Guy me secoua l'épaule en me demandant si je l'écoutais toujours. Il avait continué à raconter son histoire, dont je n'ai jamais su la fin - sans doute heureuse - pendant tout ce temps où un ours caché dans une image de son récit m'avait attaqué par derrière en pleine ville et ouvert le crâne sur le gazon.

Automne 1994

Tchiman

D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours désiré avoir un canot. Sans rien connaître aux canots, cette embarcation me fascinait. J'ai pourtant été élevé, comme beaucoup d'enfants de mon âge, dans la crainte des canots, un truc pour se noyer. Il m'a fallu attendre la trentaine pour que j'en aie un à moi.

Mon premier canot n'avait rien de très original. Un fibre de verre, peint jaune d'oeuf à l'extérieur, mais déjà sa forme nourrissait mes rêves. J'avais pu l'acheter à rabais parce que personne n'en voulait, à cause de sa couleur bizarroïde et de quelques imperfections dans le revêtement extérieur. Pourtant il était solide et stable dans l'eau. Son principal mérite à mes yeux, c'était d'avoir été conçu et fabriqué ici, en Abitibi, aux ateliers de M. Beaudoin, sur la rue Larivière à Rouyn.

Dès que je l'ai eu entre les mains, que j'ai pu caresser sa forme élancée, je l'ai aimé tout de suite. Rien que de le regarder me réjouissait. Sans le savoir, j'étais déjà en voyage. Mes séjours chez les Algonquins m'avaient appris que le canot, c'était leur invention, leur prolongement sur l'eau. À cette époque, il y avait quelques vieux *Anichinabek* qui savaient encore fabriquer des canots d'écorce. Dans ma mémoire dormait le souvenir de l'un d'entre eux, que j'avais distraitement observé, sur son chantier couvert d'épluchures et de copeaux de bois, au Lac Rapide, vers la fin des années '60.

Mais chez les Blancs, on ne voyait plus personne en canot, au moment où j'apprivoisais le mien, hormis quelques chasseurs d'originaux à l'automne. Toujours plus vite, toujours plus loin, avec les chaloupes d'aluminium et de puissants hors-bords, on n'avait plus de temps à perdre ni de risques à prendre avec de frêles et lents canots.

J'ai appris tout seul l'abc du canot, y compris la façon de le transporter sur le toit de l'auto, une posture que les canots ont l'air de détester souverainement, si j'en juge par leur empressement à rompre leurs amarres dès qu'on roule un peu trop vite, par grand vent ou sur des chemins cahoteux.

Puis Jacquelin est venu qui m'a initié à la science du canot, celle des sauteurs de rapides, des dresseurs de canots sauvages, avec leur maître, Bill Mason. J'ai d'abord découvert que le canot était une charpente vivante, avec ses membrures, sa peau, son assiette, son franc-bord, son tirant d'eau, ses plats-bords, son barrot trois-quart, etc. Tous ces noms résonnaient comme une musique maritime à mes oreilles. Même l'aviron avait sa queue et son olive.

Ensuite, je dus me rendre à l'évidence que le simple fait d'avironner pouvait devenir complexe, exigeant le parfait contrôle de l'angle, de la portée et de la poussée de l'aviron. Ça s'appelait des "coups". Le coup canadien, le coup indien, le coup en « J », etc. J'ai aussi commencé à lire - oh! tout juste des balbutiements - les rivières d'eau vive. Flairer les vagues pour y lever les roches cachées traîtreusement, jauger la menace d'un haut seuil, se reposer dans des oasis d'eau calme au milieu d'un rapide ... J'ai humé le vent et lui ai prêté le flanc, à ce grand ennemi, pour mieux le vaincre. J'ai combattu la déportation du canot dans le courant et le vent à cause d'un déséquilibre de la charge. J'ai craint tous les déséquilibres.

Bref, l'homme en apprivoisant cette monture d'eau raffinée, avec ses caprices et sa force faible, a dû mettre autant d'art à perfectionner son maniement qu'il avait mis d'acharnement à tout sacrifier pour atteindre au parfait hydrodynamisme de la forme. En effet, quelle autre embarcation peut franchir une distance comparable en un seul coup d'aviron? Voguer aussi allègrement dans les rapides que dans les marécages, sur les mers intérieures que dans les humbles ruisselets? Et surtout, quelle autre embarcation peut-on transporter sur son dos pour contourner l'obstacle lorsqu'on ne peut l'affronter? Par exemple si l'on veut traverser la ligne de partage des eaux, dans l'*Aiabita aki*, l'Abitibi.

Le portage, ce lien entre les routes de terre et les routes d'eau, nous amène à toucher un autre aspect du monde du canot: le voyage. Pour rendre les portages moins pénibles, il faut réduire la charge, il faut voyager "léger". D'abord le canot lui-même, le

plus léger possible. Ensuite le choix des provisions, des vêtements, du matériel de camping. On doit s'en tenir à l'essentiel pour survivre. Se départir du superflu. Au bout de quelques jours de ce régime, cela nous laisse légers, comme nos bagages. Et l'équilibre du canot nous rentre alors dans la tête.

Car celui qui voyage comme un oiseau en migration doit être assez léger pour se laisser porter par le vent, se couler dans la pluie, manger du soleil et boire du courant. Il doit être dépendant de la grande communauté des bêtes et des humains qui jalonnent son passage. Vulnérable au moindre changement du temps, il doit se mettre aux aguets, ouvrir l'oeil, l'oreille et le nez à tout ce qui l'entoure. Il sort de lui-même pour se mettre à l'écoute.

Lorsque les longues heures d'aviron succèdent aux longues heures d'aviron, on a le temps d'écouter. Les arbres qui l'enserrent, la rivière qu'il frôle, la fourmi qui explore sa halte du midi, son compagnon de route qui repousse sa fatigue à chaque coup d'aviron. Ecouter aussi l'histoire de ces autres femmes et hommes qui l'ont précédé sur les chemins d'eau. Que ce soient les Algonquins d'il y a 2 000 ans, dans leurs canots d'écorce, les traiteurs de fourrures du XVIIIe siècle, aux canots chargés d'ambitions, les premiers arpenteurs du pays en 1874, habillant de formes géométriques le mystère des espaces inconnus, les Turcotte, qui jouaient le tout pour le tout vers le Klondyke d'un pont de chemin de fer, à Amos en 1910, les scouts du père Laflamme en 1965, en quête d'épopées à raconter autour du feu de camp, etc. Tous, on peut se comprendre, si on a appris le même langage, celui des coups d'aviron.

Au début, c'est exaltant, on les compte ces coups d'aviron, on compte aussi les kilomètres parcourus, les minutes et les heures pour se rendre à la prochaine étape. On s'enfonce dans une arithmétique du temps et de la distance à force d'additionner les milliers de coups aux milliers de coups. Au bout de quelques jours cependant, notre esprit, rompu à la fatigue des muscles et des os, anesthésié par la monotonie du rythme, lâche du lest et voyage, léger, en canot. La destination perd de l'importance.

C'est tout cela qu'on retrouve dans un journal de canot. Le début du voyage, contenant profusion de détails sur la navigation, les étapes, etc. le milieu du voyage, avec ses difficultés, ses découragements, Puis les dernières étapes, légères, avec parfois des envolées lors de brèves rencontres entre un homme qui écoute et l'univers qui parle.

Kinojéchich tchimankak

(En voyageant en canot sur la rivière Kinojévis)

Je dédie ce recueil de journaux de canot aux Indiens de mon pays, les Algonquins, pour les remercier de nous avoir donné le canot, nous qui habitons *Aki* (la terre) avec eux, sans avoir appris à la partager avec tout ce qui vit dessus.

Le 31 juillet 1993, au pied du rapide "Les Cascades" sur la rivière Kinojévis.

Nous sommes fins prêts à nous coucher Claude et moi, dans sa petite tente fichée par terre, à côté d'une "*wache*" de chasseurs d'originaux. Nous avons trouvé cet endroit pour camper vers 19h30, après un portage harassant et long (environ 1 km) du rapide "Les Cascades". Plusieurs castors nous surveillaient de près, il y a quelques minutes, alors que nous finissions notre thé sur le patio de cette "*wache*" de luxe dans laquelle nous nous étions réfugiés des moustiques pour préparer notre souper.

Partis de Preissac ce matin vers dix heures, nous avons pagayé sans histoires jusqu'au rapide Beauchamps. Je pensais à Louisa, toute attristée, qui nous a regardé partir sur le quai du village de Preissac (et Claude devait penser à Renée, aux côtés de Louisa). Mais le bruit de ce rapide inattendu me ramena brusquement à des préoccupations plus terre à terre.

Nous décidâmes de porter le rapide, bien qu'il ne fût pas très impressionnant. Mais je craignais des roches à fleur d'eau dans les environs des deux « seuils » du milieu.

Ce portage fut laborieux et éprouvant pour le canot. Il n'y avait pas de sentier de portage, aussi nous avons décidé de porter le canot à deux dans le lit d'un bras quasi à sec de la rivière. Mal nous en prit. Nous glissions sur les roches et échappions le canot sur leurs arêtes pointues. Heureusement nous ne l'avons pas percé.

Nous avons ensuite poursuivi notre route jusqu'à un pont. Nous avons dîné près de là dans un « pacage » à vaches. Beaucoup plus tard en après-midi, nous avons rencontré un homme qui remontait le "*Flat rapid*" à bord d'un canot à moteur de 18 pieds, avec son chien. Sympathique le bonhomme. Il nous a parlé de la rivière Kinojévis sur laquelle il navigue depuis 25 ans. Il a un camp en bas du rapide (où nous avons trouvé plus tard sa femme et une amie qui se berçaient sur la galerie). Il

nous a parlé des esturgeons de 100 lbs qui nagent dans ses eaux brun chocolat !

Le 1^{ier} août 1993, quelque part entre Cléricy et Montbrun, 21h13

Nous sommes trempés comme des canards, mais tout de même relativement au sec dans notre petite tente. Aujourd'hui, nous avons eu notre quota de rapides, avec le "*Clayhill*", à Montbrun, qui est en fait une succession de trois rapides. Nous avons sauté le premier sans histoire, mais en essayant de franchir un seuil du deuxième à la cordelle, mon câble s'est coincé dans un arbuste de la rive, et le canot s'est empli d'eau au tiers. Un peu plus et il coulait à pic sous notre nez !

Tout le bagage s'est mouillé et il a fallu le décharger en quatrième vitesse, puis vider le canot, avec le rapide qui grondait à quelques pieds et qui menaçait constamment de l'entraîner

Nous avons connu notre Waterloo avec le troisième rapide. Nous sommes venus à un doigt de chavirer. Des vagues « pyramidales » cachaient des roches à peine submergées. Nous en avons frappé quelques-unes, mais le pire c'est que l'eau s'est mise à embarquer lorsque nous plongeons dans les vagues. Miraculeusement, nous avons réussi à nous arracher au courant central et, le canot à demi plein d'eau, gagner précieusement la rive dans cette embarcation devenue très instable. Transbordement des bagages et vidange du canot encore une fois !

Pour couronner le tout, une pluie fine s'est mise à tomber, qui ne nous a pas lâché pour le reste de la journée (de 17h00 à 21h00). Nous avons campé de peur sur un site boueux et soupé sous une toile tendue en guise d'abri.

Bons points aujourd'hui:

- rencontre d'une vieille dame très gentille à Montbrun, chez qui je m'étais arrêté pour téléphoner à Louisa
- très beau coucher de soleil sur la Kinojévis, lequel a coïncidé avec le beau clair de lune auquel nous avons eu droit hier
- craquements éclatants dans le bois en face : original ? Nous n'en avons vu ni la tête, ni la queue.

Le 2 août 1993, camp de Michel L., 20h05

Je suis bien attablé près d'un poêle Franklin que nous allumerons bientôt. Au sec pour une fois, alors que dehors il vient de tomber une autre averse, que le tonnerre gronde à quelques kilomètres d'ici et qu'une autre averse nous menace à l'horizon.

Autre consolation: j'écris mon journal de clarté et sur une table bien solide tout en ayant pris soin de chercher mon stylo préféré dans le fouillis de mes bagages.

Délicieuse sensation de confort au foyer. Je me laisse corrompre par les douceurs de la civilisation. Claude non plus n'en est pas fâché, à tel point que demain il voudrait que l'on couche au camping de Bellecombe (avec douches, électricité, etc.) !

Ce matin, nous avons péniblement déménagé de notre camp "de bouette", après un bon petit déjeuner, roulé la tente et nos toiles toutes trempées, démonté nos charpentes pour l'abri de cuisine et essayé de faire sécher nos vêtements auprès d'un petit feu de misère.

Le canot a souffert de nos mésaventures dans le *Clayhill*. Je l'ai réparé tant bien que mal avec des bouts de sparadrap déniché dans mes bagages, en espérant que ça tienne le coup jusqu'au camping de ce soir.

Je me suis aussi payé le luxe de mettre des pansements sur mes doigts pleins d'ampoules et Claude sur son orteil, blessée à force de pagayer à genoux dans le fond du canot, comme je lui avais conseillé de le faire.

Vers midi, nous sommes arrivés à Cléricy (étant partis du camp de "bouette" vers 10h00) sans histoires, après avoir descendu le premier rapide les fesses serrées, après nos mésaventures de la veille. Sans grand style cette fois (l'arrière du canot s'est retrouvée presque à l'avant dans les derniers remous du rapide).

En débarquant avant le rapide du pont de Cléricy, une surprise nous attendait: Louisa était là qui nous envoyait la main en souriant. Que j'étais heureux de pouvoir la serrer dans mes bras après toute cette misère et cet épuisement physique des jours précédents ! Elle a dîné avec nous. On s'est gâté un peu au resto du coin, avec des patates frites, de la *poutine* et du "7 up" !

Vers 13h00, nous avons repris notre route jusqu'au camp de Michel L., savourant à l'avance le confort minimum que nous espérions y trouver, mais surtout la possibilité de faire sécher nos choses.

Dans l'après-midi, nous avons dû essuyer quelques averses qui nous ont forcé à protéger nos bagages avec une toile et à revêtir nos imperméables. Il y a eu tout de même quelques belles percées de soleil qui avaient réussi à presque tout faire sécher nos vêtements, lesquels nous avons étendu par dessus nos bagages dans le canot, pour les faire sécher.

En fait nous avons eu un échantillon d'à peu près toutes les températures au cours de la journée: soleil radieux le matin, temps nuageux en après-midi, calme plat puis subitement venteux, averses brèves, belles percées puis, ce soir, un orage

électrique tout près d'ici dont la queue nous a aspergé en passant !

Nous avons sauté un petit rapide, un mille avant d'arriver au camp. Une fois installé et le bagage déchargé, ne voilà-t-il pas qu'un bateau à moteur accoste devant le camp. Comble de malheur: les propriétaires viennent s'installer pour la nuit et il va nous falloir décamper !

Mais non, il venaient, mari, femme et enfant, simplement faire un saut avant de s'en retourner à Rouyn, après une excursion de pêche en haut du rapide. Heureux hasard, Claude a reconnu sa coiffeuse préférée en la personne de la gentille épouse d'un des partenaires de chasse de Michel !

Ils nous ont quitté avec des grand "Au revoir !" et des mots d'encouragements pour le reste de notre périple!

Claude a réparé le canot avec un peu du silicone qu'il avait pour imperméabiliser sa tente et je crois que ça devrait nous permettre de dormir tranquille jusqu'au Rapide II.

Ce soir, au moment de terminer ce journal, une visiteuse impromptue s'est mise à bouger au-dessus de ma tête. C'était une petite souris grise, une souris des bois, descendue tout droit du grenier, le long du fil de l'antenne de télé, jeter un coup d'oeil à cet envahisseur dans sa maison. Bonsoir petite souris et si tu es calme cette nuit, nous te laisserons toute la place après notre départ demain matin !

Le 3 août 1993, camping de Bellecombe

Claude se baigne dans la Kinojévis devant moi. "Dégueulasse!" crie-t-il après avoir nagé au loin. "Y a plein d'algues !" Ça le stresse, paraît-il. Il a l'impression que des

sangsues géantes s'enroulent autour de ses jambes et... imaginez la suite!

Ce soir, je suis passablement vidé, après 24 km à avironner contre le vent. Et dire que j'avais planifié avironner 42 km aujourd'hui ! Heureusement, Claude a mis un frein à mes ambitions démesurées. On ne faisait pas ce voyage pour se vider jusqu'à l'épuisement.

Pourtant nous avons pris une bonne nuit de repos, sur de vrais matelas et sans les rumeurs et les craquements plus ou moins inquiétants qu'on entend de toutes parts lorsqu'on dort sous la tente en plein bois. Nous pensions avoir rechargé nos batteries suffisamment pour compléter cette "petite" étape sans grande fatigue.

Il a même fait beau (avec passage nuageux) la plupart du temps, mais sans faire trop chaud. Je n'y comprends rien. Je dois vieillir et surestimer mes capacités. Mais Claude ne saute pas bien haut lui non plus.

Nous sommes arrivés à Mc Watters vers 13h00. J'ai alors téléphoné au bureau pour me "rapporter" à mon patron.

En sortant des grandes baies qui longent le lac Valet, juste avant la "Natche", nous avons eu le privilège d'approcher un jeune orignal. Au début nous étions contre le vent derrière lui et nous avons pu le repérer et même l'approcher d'assez près sans qu'il nous flaire. Dès qu'il nous a vus, il s'est mis à nous entraîner dans un grand détour, histoire de pouvoir se positionner pour nous sentir sous le vent. Nous avons quand même pu parvenir jusqu'à une dizaine de mètres du canot, alors qu'il pataugeait dans l'eau à mi-cuisse dans cette baie peu profonde, et l'admirer à loisir.

Nous avons pris une rasade de cognac à la "Natche" pour fêter la réalisation d'un des trois souhaits de Claude pendant ce voyage, soit : voir un orignal, voir un ours et entendre des loups. Et moi, j'ai versé un goulot de cognac dans la Kinojévis pour la remercier de tout ce que nous avons vécu grâce à elle jusqu'ici.

En arrivant au camping, le proprio sympathique nous a offert un emplacement pour la nuit. "*Gratis !*" à part ça. Mais il fallait voir l'emplacement : des tas de cailloux au milieu d'une gravière ! Heureusement des pêcheurs canotiers, en sous saluant au passage, nous ont indiqué un emplacement superbe à environ un mille du camping : une belle plage de sable encaissée entre les rochers.

Avant d'aller s'y installer pour la nuit, nous sommes allés téléphoner à nos blondes respectives. Ça a mal tourné pour Claude. Sa Renée n'était pas du tout contente d'apprendre que, une fois arrivés au terme du voyage, selon notre planification, nous passerions un journée "d'oisiveté" à goûter les joies de la nature au Rapide II pendant qu'elle se taperait toutes seule les joies du déménagement dans l'appartement de Claude !

Il a fallu faire un compromis et convenir de mettre fin à notre expédition vendredi soir plutôt que samedi après-midi.

J'ai ensuite téléphoné à Louisa pour lui annoncer le changement à l'horaire. Elle devrait venir nous chercher avec Renée vendredi vers 20h00.

Déçus mais non abattus, nous sommes retournés nous installer dans ce camping de rêve pour un "*beach party*". Pendant que Claude se baignait, moi j'ai soigné mon mal de tête avec une aspirine et une barre chocolat ! Superbe coucher de soleil avec arc-en-ciel, nuages rougeoyants et petite averse tout pêle-mêle sous nos yeux !

Le 4 août 1993, camp du Portage Gendron, 17h00

La "*bannick*" du chasseur cuit lentement sur le petit "*box stove*" au milieu du camp. Claude tripote ses matelas et sacs de couchage, déjà alléché par l'idée d'un sommeil réparateur. Il

vient tout juste de cueillir des framboises pour mettre dans ma pâte à *bannick*.. Mais trop tard, elle était déjà à cuire lorsqu'il s'est amené avec.

Ce matin, nous nous sommes levés tard (vers 8h00), attendant que la pluie cesse. Cette nuit, nous avons essuyé de violentes ondées, mais bien à l'abri dans la petite tente, laquelle a résisté à ce déluge, de même qu'aux hurlements du vent. Dans mon demi-sommeil (car je ne dors jamais que d'une oreille et d'un oeil sous la tente) entre deux ronflements de Claude, j'entendais les vagues qui inlassablement venaient battre le rivage avec un bruit de chute molle.

Heureusement sur notre camping de sable les averses de la nuit n'avaient laissé que peu de traces, sauf de l'humidité en surface.

Pendant que nous préparions notre déjeuner, nous avons vu passer deux canots (vers 9h00) qui avançaient péniblement contre le vent. Leurs occupantes paraissaient fourbues et découragées, espaçant longuement de faibles coups d'aviron qui semblaient à peine les maintenir contre la poussée du vent.

Je ne sais pas de quoi nous avons l'air hier après-midi, pour des curieux qui nous examinaient de la rive. Guère mieux peut-être. Toujours est-il que ce matin, tel ne fut pas notre cas. Le vent a finalement tourné au nord-ouest et nous l'avons eu dans le dos pendant une bonne partie du trajet. En forme et pleins d'énergie ce matin, nous avons abattu huit km en un peu plus d'une heure, un record historique pour moi !

Le temps était nuageux et menaçait de nous pleuvoir dessus ce matin, mais heureusement, nous n'avons eu qu'une bruine fine vers la fin du trajet.

En passant devant l'embouchure de la baie Caron, nous avons pu admirer le vaste horizon vaporeux et plat qu'elle nous offrait ce matin.

Cette partie de la Kinojévis qui descend de la baie Caron vers l'Outaouais est plus accidentée que la haute Kinojévis, celle

d'avant la "*Natche*". La rivière y est plus étroite et longue assez souvent de belles falaises plantées de cèdres, de pins et de bouleaux assez curieux qui s'arquent au-dessus de la rivière et prolongent leurs branches du dessus du tronc en autant d'arches surplombant le cours d'eau.

Nous avons fait la "*grand'halte*" sur le perron d'un camp situé juste en haut du rapide Gendron, lequel nous avons franchi prestement après le dîner. On commence même prendre goût à ce genre d'aventure.

Environ une demie-heure plus tard, arrivés à un endroit particulièrement calme, d'un accord tacite, nous nous sommes mis à avironner sans bruit au milieu d'un décor assez impressionnant de falaises et de baies herbues. Nous avons alors décidé de faire une pause, allongés sur nos bagages dans le canot, nous laissant dériver au courant et au vent. Pendant ces moments de détente silencieuse, je me suis mis à penser à la Kinojévis et à tous ses habitants, bêtes, oiseaux, poissons, arbres, plantes et humains.

Source de vie, elle coule au milieu de tout son monde: abreuvant ses arbres, arbustes et multiples fleurs qui bordent ses rives; jouant de rapides en remous avec ses brochets, ses dorés et ses esturgeons géants; portant sur son dos tout ce que l'homme a pu imaginer pour naviguer, de l'humble radeau à l'orgueilleux yacht de monsieur le juge, en passant par le merveilleux canot (qu'elle préfère à toutes les embarcations); nourrissant de ses herbes aquatiques, originaux et canards qui fréquentent ses rives; livrant en pâture aux hérons empaleurs ses grenouilles, têtards et menés; offrant la manne de ses framboises, bleuets, groseilles, gadelles, petites poires, pimbinas aux ours gourmands et paresseux qui fouillent ses rives ; et finalement, donnant asile aux camps de chasse, que certains amants de la nature ont su transformer en sanctuaires de calme tranquille où l'esprit peut enfin vivre en harmonie avec le corps.

Je pensais surtout à ces derniers, aux quelques chanceux qui ont su s'approprier de petits coins de cette nature sauvage, y

apporter le minimum de confort pour y vivre en sécurité et qui peuvent quand bon leur semble venir boire à la source de vie...

Une petite pluie fine a mis fin à mes méditations et nous a forcé à reprendre le collier pour avironner jusqu'au Portage Gendron, endroit riche de sens pour moi.

Vers 15h00, nous sommes finalement accostés devant l'humble camp de chasse qui meuble cette clairière historique aménagée au pied des collines qui séparent le lac Gendron de la Kinojévis.

A cause de ces collines, l'eau du lac Gendron doit faire un détour de plus de 250 km pour revenir, à trois km de son point de départ, couler dans l'eau de l'Outaouais. C'est cette longue digression géomorphologique qui a donné naissance à la Kinojévis, une rivière qui n'aurait eu aucun intérêt historique si, il y a quelques centaines de milliers d'années, les eaux du Gendron et du Vaudray s'étaient docilement dirigées en droite ligne vers le sud.

C'est ce que les Indiens appellent la boucle de la Kinojévis. Une rivière qui les fascine depuis des siècles, la rivière qui s'enroule sur elle-même, comme un serpent qui se mord la queue, une rivière dont la forme et le lit la destinait à entrer dans le monde de leurs légendes où le temps et l'univers ne sont qu'un éternel retour sur soi et où, pour chaque être, la boucle se boucle, en son temps et en son lieu.

En cet endroit dit "*Portage Gendron*", j'ai séjourné avec Jacquelin lors de notre expédition Angliers-Amos en 1989. Depuis ce temps beaucoup d'eau a coulé sous le pont de Mc Watters, du lac Gendron à l'Outaouais. Beaucoup d'eau dans ma vie aussi. Mais l'émotion était vive de revoir cet endroit, cette humble cabane où nous nous étions abrités de la pluie quatre ans plus tôt. Beaucoup de souvenirs ont remonté à la surface. J'ai pensé à Jacquelin. Je me demande ce qu'il fait maintenant. A sa retraite, j'espère. A profiter de son temps pour élever des milliers d'arbres. Peu importe, je sais qu'il serait content de me savoir de retour dans le camp du Portage Gendron. J'ai pris un

toast à sa santé en trinquant avec Claude les dernières gouttes du flacon de cognac que j'avais amené pour l'expédition.

Le soir après souper, Claude s'est couché tôt et moi je suis resté quelques minutes à veiller aux côtés de la Kinojévis. Cet endroit m'inspirait je ne sais trop quel sentiment diffus d'abandon. J'avais le goût de me laisser traîner par la rivière, de la laisser m'emporter là où je dois aller, après avoir, moi aussi, bouclé la boucle dans ma vie. Comme l'eau du lac Gendron qui maintenant coulait sous mes yeux, mêlée à l'eau de centaines de tributaires, petits et grands, à des centaines d'évènements, petits et grands, qui se mêlent à une vie et l'engrossent en rivière... J'ai jeté mon cigare dans l'eau en guise d'offrande. Peu de temps après, un poisson a surgi de la rivière devant moi, tout près de l'endroit où je l'avais jeté. La rivière acceptait mon offrande.

Le 5 août 1993, Camp de J.-G. Bertrand, en haut du rapide I

Nous devons nous arrêter ici simplement pour promener nos regards de curieux quelques instants et repartir ensuite vers notre destination de la journée: Rapide II. Mais l'endroit nous a paru si charmant, le moment si propice, que nous avons décidé de passer la nuit ici.

C'est un vrai camp de bois rond, avec un beau balcon qui surplombe l'Outaouais. Il y a même des balançoires tout à côté! A l'intérieur, il y a trois petits "beds" de bûcheron, alignés au mur nord. Au centre, une fournaise de fabrication artisanale, où l'auteur a fièrement soudé ses initiales ("J.- G. B."). Dans le coin sud, une table et 4 chaises dont une occupée par moi en train d'écrire ces lignes. Le long des murs, il y a des poêlons pendus par la queue, divers agrès de pêche, des tablettes remplies de pots et de boîtes de métal. Dehors sur la galerie, un

extraordinaire tabouret à trois pattes, taillé à même une bûche d'épinette, sert de frein pour retenir la porte moustiquaire.

Je me sens tellement bien dans cet intérieur rustique mais confortable que tantôt je vais récidiver à cuire la *bannick*. Probablement au grand dam de Claude qui ne se doute de rien (il en a marre de ma *bannick* graisseuse), dehors, en train de sculpter son journal !

Je dis bien *sculpter* son journal. Car monsieur ne se contente pas (comme moi) d'écrire des mots éternels sur du papier éphémère, il sculpte dans un rondin chacune de nos matinées, de nos après-midi, de nos soirées et de nos nuits.

Il a même représenté l'évolution de notre pensée depuis le début de notre voyage. En effet, le voyage commence par un bloc taillé sur quatre faces, bien droites, bien planes. C'est la pensée cartésienne, rigide, plate mais efficace. A l'autre extrémité, du rondin, il y a une demie-sphère. Ronde, lisse et douce. C'est la pensée sauvage, mythique, qui revient toujours sur elle-même, comme les cycles naturels (saisons, migrations, famine-abondance, bonheur-désespoir, etc). Entre les deux, il y a notre voyage, ses joies, ses misères et ses 30 000 coups d'avirons qui, à la longue, agissent comme une pompe à faire le vide. Dans ce vide, s'engouffre toute l'eau de la Kinojévis, cette rivière qui, elle aussi, se retourne sur elle-même. Plus tard, il m'expliquera les détails qu'il est en train de sculpter...

Aujourd'hui, journée facile et très agréable qui commence en beauté avec du soleil et du vent dans le dos. Peu après notre départ, Claude aperçoit au loin deux orignaux qui broutent sur les berges de la Kinojévis. Nous nous approchons d'eux lentement. Malheureusement, nous étions sous le vent par rapport à eux. Je me suis donc arrangé pour longer la rive opposée à celle où il se trouvaient, dans l'espoir de retarder le moment où, inévitablement, ils flaireraient notre odeur.

Les minutes pour arriver jusqu'à eux me parurent interminables, tellement je craignais de les voir s'enfuir. Miraculeusement, nous pûmes les approcher suffisamment pour

nous placer contre le vent par rapport à eux, sans broncher si ce n'est pour, de temps à autre, nous jeter l'un l'autre un regard insistant, ou tendre une oreille après un coup d'aviron plus sonore que les autres.

Ils semblaient se demander si nous étions du domaine du réel ou de l'imaginaire, une apparition ou des bêtes bien en vie. Pour s'assurer de notre existence, ils devaient d'abord connaître de quelle odeur nous retournions. Jusqu'alors, il n'en avait rien perçu et, pour eux, nous n'étions qu'une rumeur intrigante, une forme diffuse sous des brumes. Cette attitude qui peut paraître naïve à un esprit visuel comme le nôtre, ne cesse de m'étonner chaque fois que j'y suis confronté.

Une fois contre le vent, nous avons pu nous rapprocher à une quarantaine de pieds. Il s'agissait d'un mâle, en bois de velours, et d'une femelle. Ils paraissaient gras et sûrs d'eux, comparés au jeune efflanqué que nous avons rencontré près de la "Natche". Nous pûmes les contempler plusieurs minutes dans toute leur splendeur. J'admirais particulièrement leur pelage au teint brun chamois sous les pattes et sous le ventre.

A un moment donné, le mâle, incapable de soutenir davantage le stress de côtoyer cette présence mi-chair, mi-poisson, se mit à aspirer l'air à pleins naseaux en relevant la tête. Pas rassuré du tout par ce qu'il a pu ainsi apprendre, il a choisi de se réfugier dans les bois pour nous voir venir. La femelle, par contre, est restée là un bon moment, à se gaver d'herbes aquatiques (du potamot je crois). Lorsque nous nous sommes avancés un peu trop dans sa bulle, elle s'est sauvée elle aussi en trottant vers le bois tout près.

Merveilleux instants où l'on savoure le contact avec une bête sauvage en dehors d'un zoo ! Récompense de nos interminables heures à pagayer.

Le reste de l'avant-midi s'est déroulée sans histoires, ni incidents (sauf un suisse que nous avons vu traverser la Kinojévis à la nage à un moment donné). La rivière était calme,

le temps était beau avec quelques nuages pour amortir la chaleur du soleil.

Nous sommes arrêtés à un camp, sur la rive est, le dernier avant la décharge de la Kinojévis dans l'Outaouais. Celui de Suzanne A., si nous avons bien interprété ses indications. Classique, en panneaux de 4' par 8' et toit de tôle. Il y a des "posters" assez osés sur les murs, ce qui est loin de me convaincre qu'il s'agit bien du sien!

Nous avons poursuivi notre route (pendant que je blâmais notre carte géographique de toutes les imprécisions qu'elle me semblait contenir) jusqu'à la tant attendue décharge dans l'Outaouais.

En fait, en ce carrefour assez impressionnant encaissé dans les rochers, trois rivières se rencontrent: l'Outaouais, bleu et majestueux, la Kinojévis, calme et brune, et la Clérion, humble et chamois.

Riche de l'apport de ces deux rivières, l'Outaouais reprend sa route vers le sud alors que la Kinojévis ne fait plus qu'un avec elle.

C'est ici que nous la laissons cette rivière que nous avons maudite et détestée au début et que nous avons appris à aimer par la suite. Nous l'avons connue sur tout son parcours, nous avons navigué tous ses caprices. Elle nous est rentrée dans le corps parce que nous avons pris le temps de l'avironner patiemment, mais surtout parce que nous n'étions pas pressés par une destination à atteindre avant l'échéance. Nous voyageons pour le plaisir de voyager. Les choses nous paraissent bien différentes quand nous prenons le temps de les laisser venir à nous, plutôt que de chercher à les attraper au vol et à les maîtriser.

Je jonglais à toutes ces choses et à bien d'autres pendant notre sieste-méditation du midi, allongé sur la pelouse du 101 "River Drive". Pelouse n'est pas trop fort comme terme, puisqu'à ce carrefour un homme blanc a pris les grands moyens pour s'installer: chalet avec porte patio (bien cadénassée), deux VTT,

un tracteur de ferme, un bulldozer, un camion 6 roues, 1 jeep, etc. Il a planté des rosiers et un lilas dans sa pelouse et s'est taillé une route dans la forêt en abattant des trembles géants, en bloquant des ruisseaux et en construisant des ponts. Ça doit faire longtemps qu'il n'a pas avironné 100 milles en canot celui-là!

Après la grand'halte, nous avons remonté le cours de l'Outaouais avec devant nous le seul obstacle avant Rapide II, soit le rapide I, à remonter cette fois.

Le sympathique proprio du camping de Bellecombe nous l'avait bien décrit pour nous effrayer : 60 cm de dénivellation, un kilomètre de distance. "Va falloir que vous ramiez fort, parce qu'au printemps un hors-bord 9,9 forces ne peut pas le remonter! Et n'oubliez pas, il se remonte par la gauche ! "

Quelle satisfaction de constater qu'encore une fois il nous avait berné ! Le rapide n'avait pas de dénivellation visible, il n'avait qu'une centaine de pieds d'eau blanche et après examen, la rive droite nous parut très facile à remonter, moyennant un petit portage d'à peine 5 mètres !

Après ce portage, nous nous sommes payés une vraie détente: une séance de massage dans les eaux vives, froides et limpides de l'Outaouais.

Il n'y avait pas de belles roches à fleur d'eau accessibles pour nous sur cette rive, mais nous avons pu nous ménager une sorte de lit dans dans deux cascades d'eau. Couchés là-dedans, nous nous sommes joyeusement fait brasser tous les muscles du corps, mais surtout les épaules et les bras. Repus de ce bain tourbillon à grande échelle, nous nous sommes ensuite fait sécher au soleil sur de grandes roches plates.

Claude a trouvé des pinces d'écrevisses géants près de ces roches. Dans l'Outaouais, tout semble plus gros, plus imposant. En haut de la Kinojévis, l'eau y est bleue et limpide (on peut voir à plus d'un mètre de profondeur) grâce aux berges rocheuses et escarpées qui le bordent.

Ayant repris notre route, nous n'avons pas fait très long avant de tomber sur le camp de M. Bertrand et de mettre ainsi un terme prématuré à l'étape prévue pour la journée, comme je l'expliquais auparavant.

La soirée à ce camp de bois rond fut merveilleuse. La rivière s'est peu à peu transformée en un dense miroir liquide où le ciel et les conifères se rejoignaient dans la même image.

Pendant que nous nous balancions (et oui, il y avait des balançoires sur place !), tard le soir, une dizaine d'engoulevants se sont mis à zigzaguer dans le ciel au-dessus de notre tête, pourchassant je ne sais quel moustique, puisqu'au sol il n'y en avait guère.

A la brunante, je suis allé seul en canot faire de la pêche au lancer devant le camp. Claude ne m'a pas accompagné car il se sentait un peu fiévreux, couvant peut-être un début de grippe.

Je n'ai rien attrapé, mais j'ai été impressionné par le coffre à pêche que M. Bertrand avait laissé à son camp. Les cuillers gigantesques qui s'y trouvaient prouvaient éloquemment qu'il y avait du très gros poisson dans ces environs!

Vendredi, 6 août 1993, sur le haut de la montagne qui surplombe le paysage en bas de la centrale hydroélectrique de Rapide II, 16h30,

Bien installé dans un creux de rocher, j'ai sous mes yeux l'ensemble du barrage et une partie de son réservoir, de même que la partie de l'Outaouais qui file vers Rapide I. Claude est affalé sur un autre rocher derrière moi, à rôtir au soleil comme une crêpe. De temps à autre, il taille une retouche à son journal. Seul un de ses vœux a été exaucé - voir un orignal - mais on en a vu deux fois, ce qui remplace son deuxième vœu (voir un ours).

Il nous reste peu de temps pour le troisième vœu (entendre hurler des loups)... Au loin, nos voisins les busards et crécerelles crient après je ne sais quel intrus sur leur territoire. Il fait ce soleil de plomb depuis environ une demie-heure, après du temps nuageux en début d'après-midi.

Nous revenons d'escalader une autre montagne plus à l'ouest, où on a grimpé tout au haut d'une tour de télécommunication. De là, on peut embrasser du regard tout le sud-est abitibien, avec ses collines distantes, ses vallées de conifères et ses cours d'eau géants. Nous avons aperçu l'embouchure de la Kinojévis à quelques kilomètres de nous, l'Outaouais qui poursuit sa route vers le sud, jusqu'au lac Simard dans le lointain horizon. Au sud-ouest, le réservoir du Rapide II.

Tout là-haut, j'imaginai le trajet de notre voyage, essayant de deviner les méandres de la vallée que creuse la Kinojévis. Je me disais qu'il était facile de ce point de vue de prétendre posséder un paysage. On le domine, on l'analyse, on le nomme, on l'explique. Il semble docile sous notre main. Mais on ne vit pas dedans. On ne le connaît pas de l'intérieur, de ce genre de connaissance qu'on a lorsqu'on adopte le point de vue de la fourmi.

La fourmi ne voit pas très bien quelle est sa place exacte sur la terre. Elle se promène à tâtons, en contournant péniblement des tas d'obstacles, franchissant lentement des distances infimes du point de vue de l'aigle, qui plane très haut dans le ciel. Mais elle connaît la texture de chacun des cailloux qu'elle grimpe, de chaque type de mousse et de champignon qu'elle croise, des aiguilles de pin lorsqu'elles ont séché depuis plusieurs hivers, différentes de celles qui viennent de tomber. Elle connaît l'heure du jour par la position de son ombre modeste sur le sol, par la chaleur qui s'accumule dans le rocher quand le soleil le réchauffe. Elle connaît l'odeur de l'aubier du bois trop sec pour se désagrégier sous sa dent et celle de l'intérieur du tronc, plus tendre qui cédera sous ses mandibules. Elle sait fouiller le liber d'un arbre sec pour trouver la faille par où accéder au cœur déjà pourri. Elle sait, elle connaît le point de rupture entre la matière

et l'atome. Mais elle est trop petite pour dominer le paysage. Elle est dedans, toute entière dans un détail de la toile.

En canot, on est forcé d'adopter le point de vue de la fourmi. On marche sur l'eau sans trop comprendre où cela nous mènera. On essaie tant bien que mal de se faire une idée avec des cartes géographiques, mais ça demeure bien abstrait. On navigue dans les détails du paysage.

Lorsque, du point de vue de l'aigle, j'essaie de refaire le même voyage, je ne le reconnais plus. Tiens ! C'est ça le Portage Gendron: une égratignure dans le vert coniférien ! Et ça, c'est le rapide de Montbrun: une petite agitation de l'eau ! Et le camp de M. Bertrand : un minuscule carré de tôle près du long ruban bleu de l'Outaouais!

Ça ne veut plus rien dire. L'aigle a d'autres bonheurs, d'autres ivresses, dont je reparlerai un jour, peut-être. Mais pour l'instant, je préfère rester dans le pays de la fourmi!

oooo

Ce matin, après un copieux petit déjeuner, composé d'à peu près tous les restes de nourriture que nous avons, nous nous sommes lentement mis en branle pour le Rapide II.

Avant de quitter cet endroit de rêve, nous avons écrit un petit mot de remerciement à l'intention des propriétaires, sur un grand morceau d'écorce de bouleau aux allures de talmud hébreu.

Environ deux kilomètres plus haut sur la rivière, nous sommes tombés sur un autre camp de bois rond, tout aussi pittoresque que celui que nous venions de quitter. Nous nous sommes arrêtés pour l'admirer un peu et nous sommes même allés jeter un coup d'oeil à l'intérieur. Sur un des murs couverts de graffitis, laissés par des passants semblables à nous, une inscription au crayon, intrigante :

" Tôt ou tard, la témérité se paie cher! "

Et c'était signé par des initiales que nous avons déjà vues sur le poêle du camp de M. Bertrand ! Etrange salutation entre

voisins. Rivalité de chasseurs ou y a-t-il eu vraiment un différend entre les deux frères (car le propriétaire du second camp est aussi un Bertrand, frère de l'autre)? Nous sommes repartis sans aucun indice pour nous permettre de percer le mystère.

Après le prochain tournant de la rivière, la centrale de Rapide Il nous est apparue subitement, massive et grondante à l'horizon. J'avais beau m'y être préparé mentalement, ça m'a quand même fait un choc que de voir cette montagne de béton emprisonnée dans sa toile d'araignée de fils électriques. C'est comme lorsque nous avons aperçu le pont de la Kinojévis. On se demandait comment nous pouvions tout innocemment monter cette rivière sur un aussi frêle canot alors que ces monstres de fer et de ciment avaient peine à la harnacher!

On s'est payé une dernière pause-canot, affalé sur nos bagages, histoire de se convaincre que le meilleur était derrière nous maintenant, puis nous avons lentement pagayé, longeant les rapides, jusqu'au terme de notre voyage.

A notre arrivée au débarcadère, à une centaine de mètres du barrage hydroélectrique, nul accueil triomphant, pas même âme qui vive, en fait. Les deux héros arrivent incognito !

Peu de temps après, je suis allé dans une roulotte d'Hydro-Québec, téléphoner en ville pour confirmer notre arrivée à l'heure prévue. Je nourrissais aussi l'espoir que Louisa accepte de m'accompagner pour encore une journée ou deux en ces lieux. En fait, je pensais retourner au camp de M. Bertrand, s'il était disponible.

Ce retour à la civilisation fut des plus brutal. Le cadre d'Hydro-Québec nous reçut poliment dans sa roulotte, mais avait visiblement d'autres chats à fouetter. Il fut loin de se douter du désarroi où allait me jeter ma conversation avec Louisa.

A la maison, l'une de mes filles avait été prise d'un mal mystérieux durant la semaine, au point même d'en être réduite à se traîner sur des béquilles. Louisa était exténuée d'avoir à s'occuper de toute cette marmaille, tout en travaillant au projet dans le quartier Notre-Dame, etc, etc. Bref, j'avais l'air d'un petit

égoïste parti se faire griller au soleil pendant que les autres trimaient dur à cause de mon absence !

Les beaux sentiments de la veille et l'espèce de paix intérieure acquise en funambulant sur le fil de l'eau, fondaient comme du beurre dans la poêle chaude. Les tracas de la vie de famille me sautaient dessus brutalement. Un peu plus tard, j'ai re-téléphoné chez moi pour parler à ma fille et l'encourager dans ses malheurs.

Je suis retourné voir Claude, le "*taquet bas*", comme on dit, et on a décidé de passer les quelques heures de liberté qui nous restaient à grimper sur les collines qui surplombaient la rivière. J'ai raconté auparavant les sentiments que cela allait m'inspirer.

Pendant que nous grimpons sur les collines, je ne pouvais m'empêcher de penser à la vie, qui nous fait payer cher chacun des moments d'euphorie qu'elle nous donne. Comme pendant le voyage en canot: une journée de misère suit un journée agréable. Ce sont probablement plus les obstacles qu'on a surmontés et les peines qu'on a supportées qui nous donnent le goût du bonheur et la faim pour la joie. Les gens dont l'histoire est sans risques et sans embûches passent à côté des bons plats sans appétit aucun.

C'est vrai, le voyage finit aujourd'hui et je reprends ma besace de tracas et de routine là où je l'avais laissée, un peu surpris de son poids et de sa rondeur. Mais j'ai maintenant les muscles plus forts, l'oeil plus aiguisé, les oreilles et le nez plus ouverts pour happer des moments heureux au passage, des moments d'éternité.

Outardes en avril

Outardes en avril
Bandes joyeuses,
compagnons de haut vol,
criant sans gêne
à tous ceux qui peuvent l'entendre,
que vous savez parfaitement bien
où aller,
quand y aller et
pourquoi y aller.

Sémaphore de l'outrance
disciplinée de l'errance,
soulignant à toute venance
le branle-bas de départ
pour les armées
de « djompeurs de trains ».

Arrachant à ceux qui restent,
à tous les enracinés dans la terre lourde,
à tous les écrasés sous la charge des jours,
un salut de passage,
un soubresaut de leurs ailes rognées.

Avril 2000

Bruit du silence dans la ouache

Dédié au chasseur qui sommeille en chacun de nous.

Avant de signer, avec un peu de plomb dans l'air, un contrat que l'autre partie n'a d'autre choix que de signer avec son sang, le chasseur subit parfois de drôles de tempêtes cérébrales...

I - Le « *call* »

Où fuis-tu, bête ravagée par tout ce qui bouge sur terre ?

En quelle saison peux-tu enfin te reposer ?

La neige, le froid et les loups en hiver. La glace pourrie et traîtresse sur les rivières au printemps. Les moustiques, tous plus raffinés les uns que les autres dans leur voracité, en été. Les chasseurs, blancs et rouges, en automne.

Tu restes là à mâchouiller les jeunes bourgeons de cornouiller, impassible, à dix pas de moi, qui te cherche partout où tu n'es pas, comme je cherche Dieu dans mon cœur infidèle. Tu attends la balle, comme on attend le prochain lever de soleil.

Tu as plus d'ennemis que les plus féroces criminels et tu as moins d'amis que les tyrans les plus durs. Et pourtant tu ne fais de mal à personne. Tu passes ton chemin en te mêlant de tes affaires. Tu ne voles ta nourriture et ton abri à personne. Pourquoi te condamne-t-on à vivre comme un fugitif ?

Peut-être es-tu simplement trop bon pour souhaiter mourir de vieillesse... Peut-être qu'après tout ça nous est égal de finir dans le frigo d'un chasseur ou sous la curée des loups, quand on a eu de la vie que la misère en héritage ?

II-La réponse

Pluie de tristesse sur mon cuir velu
Que ces souvenirs de jours heureux
Où la vie apparaissait un chemin de fleurs.

Cocu et cornu, depuis longtemps,
Dans la prison de mes pourquoi
J'attends avec l'innocence enfantine
Des lendemains qui m'apporteront
Indifféremment la mort ou la vie.

(silence)

Je ne t'entends plus pleurer, chasseur.
Tu peux tirer !

Automne 2000

Les loups me manquent!

Deux loups, maigres, affamés, trottant à l'infini près d'une forêt qui ne leur offre jamais rien de soutenant, deux vrais loups quoi, ont croisé mon regard le long de la route qui sillonne le parc La Vérendrye. Du coup, je me suis arrêté en les apercevant courir dans le bas-côté du chemin. Ils allaient, grimant ou descendant dans le talus bordant le fossé de l'accotement.

Je me suis arrêté interdit, stoppant le moteur. Incroyable : deux loups, en plein jour, ne craignant pas de se pavaner face à l'homme. Ils ne fuient pas, se sachant pourtant à sa merci. Au contraire, ils approchent, sans ralentir le trot. Je distingue bientôt leur langue rouge pendante entre les crocs, laissant échapper leur sueur mêlée au râlement des poumons. L'un d'eux surpasse l'autre en taille, de beaucoup. Ils ont perdu le regard fou furieux des grandes bêtes en maraude. Une certaine douceur s'y est même glissée lorsque l'œil me cadre au passage, la même douceur qui a délavé leur pelage terne...Des avortons de loups ?

Non, ce ne sont que des chiens errants.

Mais que font-ils perdus au milieu de ce parc, à cent kilomètres de distance de chaque côté avant d'atteindre une première habitation ? De Blanc, s'entend. Car ce sont des chiens indiens, pour sûr. Et des Indiens, il peut y en avoir des centaines cachés derrière le décor rapproché servant de paravent résineux à l'autre décor caché derrière, celui des cabanes de misère à saveur de mouches noires, arrosé au naphta des insoumis.

Sans doute qu'ils n'en pouvaient plus d'attendre une pitance qu'il fallait voler dans les maisons en profitant de la faiblesse des maîtres paralysés par l'alcool, les soirs de grande cuite, mais qui ne venaient qu'une fois par mois. Entre les deux, on aimait sans espoir de retour comme dans toute bonne vie de chien. Tant qu'à errer chez de faux nomades, aussi bien le faire sans foi ni maîtres.

Ils m'ont abordé sans me supplier. Que des chiens indiens me dis-je, déçu. Mon sandwich les aurait sans doute réconcilié avec les hommes, dont ils n'attendaient plus rien désormais. D'autres voitures passaient outre en croisant cette scène de mélodrame.

Pauvre type qui ramasse des chiens errants, se disent-ils sans doute. Il n'en aura jamais fini. Deux de sauvés et dix autres se retrouveront à la rue. Le bonheur est un plat qui ne se partage pas, on le comprend vite en croisant les yeux du malheur, pas beaux, criants à l'injustice. Je suis reparti en les abandonnant à leur sort, impuissant, les observant s'éloigner dans mon rétroviseur.

J'ai su plus tard que je venais de congédier l'inspiration, pour une rare fois débarquée dans ma vie, toute en haillons, sans invitation et sans promesse. La prochaine fois qu'elle repassera, elle ne se contentera peut-être pas d'un sandwich...

Mai 2005

Fin